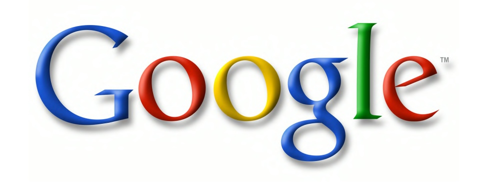



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA





MES SOUVENIRS

DE VINGT ANS DE SÉJOUR A BERLIN;

OU

FRÉDÉRIC LE GRAND,

SA FAMILLE, SA COUR, SON GOUVERNEMENT, SON ACADÉMIE, SES ÉCOLES, ET SES AMIS LITTÉRATEURS ET PHILOSOPHES;

PAR DIEUDONNÉ THIÉBAULT,

De l'Académie Royale de Berlin, de la Société libre des Science et Arts de Paris, etc.

« Par bonheur ou par malheur, j'appartiens tout entier à l'Histoire. »

(LE PRINCE HENRI DE PRUSSE.)

SECONDE ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE.

TOME CINQUIÈME.

FREDÉRIC, SON ACADÉMIE, SES ÉCOLES ET SES AMIS LITTÉRATEURS ET PHILOSOPHES.

A PARIS,

Chez F. BUISSON, Libraire, rue Hautefeuille, n°. 20.

AN XIII. (1805.)

FRÉDÉRIC,

SON ACADÉMIE,

LES ÉCOLES, ET SES AMIS

LITTÉRATEURS OU PHILOSOPHES.

Le titre de ce volume en indique le plan et la marche, aussi bien que les divers objets qu'il renferme ; j'ai cherché à y réunir, 1°. les traits les plus propres à faire connoître ce que Frédéric a fait pour son académie royale des sciences et belles-lettres, et ce que cette académie a été sous son règne ; 2°. quelques détails sur les moyens par où il a cherché à multiplier et à perfectionner les écoles, en quoi j'ai cru devoir particulièrement m'étendre sur son école civile et militaire ; 3°. et enfin les degrés d'intimité et d'attachement où sont parvenus auprès de lui, les philosophes et les littérateurs célèbres qu'il a rassemblés autour

de sa personne, indépendamment des marques d'estime qu'il a accordées à tant d'autres.

DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES ET BELLES-LETTRES DE BERLIN.

J'ai dit ailleurs que c'étoit à la reine Charlotte, seconde épouse de Frédéric Ier., que cette académie étoit redevable de son existence; et que c'étoit le savant et célèbre Leïbnitz, son premier président, qui en avoit déterminé la forme et les règlemens. J'ai dit aussi combien elle avoit été négligée et presque avilie sous Guillaume Ier. Lorsque Frédéric-le-Grand monta sur le trône, elle étoit en quelque sorte nulle, et prête à tomber de l'oubli dans le néant : elle n'avoit plus de séances : elle ne produisoit aucun ouvrage; il étoit temps qu'un souverain, ami des sciences et des lettres, vînt la recréer plutôt que la rétablir. Maupertuis, qui étoit allé au fond de la Laponie, mesurer la figure de la terre, jouissoit alors de la plus grande célébrite : il étoit renommé comme savant, comme philosophe, et même comme homme de génie : lié d'une amitié plus apparente que solide avec madame du Châtelet et M. de Voltaire, il ne

tarda pas à devenir l'un des correspondans de Frédéric ; il en gagna l'estime et l'amitié ; et enfin ce fut lui que ce roi chargea de dresser un nouveau plan pour assurer la restauration de cette académie. Maupertuis s'écarta peu des bases établies par Leïbnitz ; mais il y ajouta plusieurs articles importans. Ce corps littéraire et savant continua d'être divisé en quatre classes, celle de mathématiques, celle de physique expérimentale, celle de philosophie spéculative ou métaphysique, et celle de littérature. On exclut toutes les discussions théologiques et politiques; de sorte qu'on pourroit attribuer à cette académie, l'article réglementaire que quelques plaisans ont prétendu avoir été secrètement arrêté dans une académie de France, en ces termes : « Ici on ne parlera de Dieu ni en bien ni en mal. » Chaque classe eut un directeur pris dans la classe même, et fut composée de six membres résidans, ce qui portoit le nombre des académiciens ordinaires à vingt-quatre, sans compter le secrétaire perpétuel et le président. Le bibliothécaire se prend, pour l'ordinaire, dans la classe de littérature ; l'astronome, chargé de l'observatoire, appartient à la classe de mathématiques ; et le chimiste, l'anatomiste, le botaniste, et le minéralogiste sont

pris dans la classe de physique : il y a en conséquence, outre la bibliothèque et l'observatoire, un laboratoire de chimie, un théâtre d'anatomie très-fréquenté, un jardin des plantes très-vaste et placé hors de la ville, un cabinet d'histoire naturelle, et, de plus, un cabinet de machines antiques. Comme il fut décidé que les Mémoires seroient tous imprimés en français, on établit un traducteur pour tout ce qui seroit lu en latin ou en allemand.

Un corps aussi nombreux et aussi complet exigeoit des fonds considérables : car il faut tous les ans de nouvelles dépenses assez fortes pour l'entretien du jardin des plantes, de la bibliothèque, du cabinet de chimie, de l'observatoire, et du théâtre anatomique : il faut de plus une somme particulière pour les jetons, pour la gravure des dessins ou planches que les Mémoires peuvent souvent requérir, et même pour les avances de l'imprimeur : il faut payer les pensions fixées pour le président, le secrétaire, le traducteur et les quatre directeurs, ainsi que le chimiste, l'astronome, le bibliothécaire, le botaniste et l'anatomiste : il faut enfin suffire à d'autres pensions qui sont accordées par le roi à la plupart des académi-

ciens, et qui montent annuellement assez haut. Quelques-unes de ces pensions sont de quinze cents reisdallers, d'autres sont de cinq cents, et d'autres de quatre, de trois ou de deux cents reisdallers seulement.

Pour subvenir à toutes ces dépenses, le roi confirma les dons faits à son académie par feu son père, c'est-à-dire, qu'il lui attribua de nouveau, outre le terrain et les bâtimens convenables, 1°. d'assez vastes plantations de mûriers dont on espéroit beaucoup, mais qui ont rapporté très-peu de profit; 2°. le privilége exclusif de la publication des lois et des cartes géographiques, qui n'ont guère plus donné de produit; et 3°. le privilége exclusif de la composition et de la vente des almanachs, article qui, le plus futile en apparence, fait néanmoins la véritable richesse de l'académie, ainsi que nous le verrons bientôt. Mais comme tous ces objets avoient eu peu de valeur jusque-là, et qu'il devenoit très-important d'en tirer plus d'avantages à l'avenir, Frédéric, persuadé d'ailleurs que des hommes uniquement dévoués à l'étude, ne pouvoient guère soigner des affaires d'intérêt, et même y étoient rarement propres, nomma, parmi les académiciens honoraires, quatre seigneurs auxquels il

donna le titre de *curateurs de l'académie*, et qui devoient en surveiller et diriger les droits et opérations pécuniaires.

On ne peut pas dire que ces quatre messieurs n'ont rien fait pour l'académie, puisqu'ils en ont porté le revenu à près de quatorze mille écus du pays : cependant on a généralement cru qu'ils avoient moins fait qu'ils n'auroient pu ; et il est vrai que, vers les derniers temps, ils ont paru avoir négligé ou abandonné leurs fonctions, soit que la rigidité de Maupertuis, ou quelqu'autre cause, ait refroidi leur zèle. A mon entrée à l'académie, je n'y ai plus trouvé que deux de ces quatre curateurs ; savoir : M. le comte de Roëderer et M. de Hertzberg ; et ces deux messieurs n'ont pas plus été remplacés, après leur mort, que les autres. Leur négligence, ou leur inaction, détermina le roi à créer, peu après la guerre de sept ans, une commission économique de cinq membres pris dans le sein de l'académie, et auxquels il ordonna de rechercher et de lui proposer les meilleurs moyens d'améliorer les revenus de ce corps de savans, et d'en déterminer l'emploi. Ceux qu'il choisit pour cette commission, furent MM. Euler, Lambert, Sulzer, Mérian, et de Beausobre.

Beausobre et Sulzer furent ceux qui mirent le plus de zèle à remplir les intentions de sa majesté. Ils dressèrent un Mémoire que Lambert et Mérian approuvèrent, mais auquel Euler s'opposa autant qu'il le put, c'est-à-dire, beaucoup plus qu'il ne falloit. Là, on proposoit sur-tout, quant au premier objet, d'affermer, non la composition des almanachs, laquelle seroit toujours spécialement dirigée par l'académie elle-même, mais la vente qui pouvoit en être faite : on annonçoit au roi que ce moyen accroîtroit les revenus de l'académie d'au moins un quart, puisque le caissier de l'académie qui seul avoit eu ce détail jusqu'alors, n'en rendoit pas plus de treize mille reisdallers, et que l'on avoit déjà une première soumission, faite par un homme très-solvable, qui en offroit dix-sept mille. (C'étoit M. Sulzer qui avoit trouvé ce soumissionnaire.)

Pourquoi le respectable Euler vouloit-il faire rejeter ce projet d'amélioration ? C'est que le caissier de l'académie, nommé M. *Koehler*, avoit été secrétaire de M. le chancelier de Jarriges, dans le temps où celui-ci n'étant encore que conseiller de justice et secrétaire de l'académie, avoit travaillé à la formation du code prussien, sous M. de Coccéi ; que

c'étoit M. de Jarriges qui avoit procuré cette place de caissier, comme récompense, à son très-dévoué secrétaire; que cette caisse étoit si bonne à gérer, que M. Kœller avoit fini par prendre carrosse, et donnoit 30 mille reisdallers en mariage à ses filles, tant l'affaire des almanachs ajoutoit aux cinq cents reisdallers qu'il avoit d'appointemens; que le plan de Sulzer et Beausobre alloit réduire à zéro les scandaleux profits de cet homme qui étoit venu pleurer aux genoux de son excellence *son bon maître;* que M. de Jarriges, déjà vieux, et par conséquent plus foible, avoit été touché de l'affliction de son protégé, toujours si souple, si révérencieux et si reconnoissant; qu'en conséquence, ce chancelier timide, comme tous les ministres de Frédéric, voulant néanmoins faire quelques efforts pour maintenir toutes choses dans leur état précédent, avoit invité M. Euler à diner, l'avoit comblé de politesses et d'honnêtetés, et lui avoit recommandé son pauvre Kœller de la manière la plus pressante et la plus vive; et qu'enfin M. Euler, ayant été toute sa vie plus touché des carresses des grands, qu'on ne l'imagineroit, n'avoit pu résister à tant d'instances, et avoit promis d'employer

tout son zèle et tout son crédit en faveur de celui que son excellence honoroit de sa protection.

M. Euler, dans les conférences des commissaires, et durant la discussion du projet, avoit lutté seul contre tous avec une constance qui étonnoit tous ceux qui ne savoient pas les engagemens qu'il avoit pris : mais sa résistance ne produisit point l'effet qu'il avoit en vue : les autres décidèrent que le plan seroit envoyé au roi, avec une lettre qui fut signée d'eux tous, et qu'ils firent remettre à M. Euler, avant de l'expédier, afin qu'il pût la signer lui-même, ou y motiver son refus. M. Euler garda la lettre et le Mémoire deux jours pleins, et cependant adressa à sa majesté une longue lettre, où, tout en donnant une courte notice du plan conçu par ses confrères, il entassoit, pour le faire rejeter, toutes les objections qu'il avoit pu imaginer. Le roi, plus fin que lui, attendit, avant de répondre, que le Mémoire lui fût parvenu; de sorte qu'Euler n'ayant pas de réponse, fit enfin partir le paquet de la commission, deux ou trois jours après sa lettre. Le roi vit en cette manière d'agir une sorte de détour qui lui parut être un vrai subterfuge, ou un

piège qu'on lui tendoit : il étoit loin d'approuver des procédés semblables, bien moins admissibles encore envers un souverain, qu'envers toute autre personne : sa lettre à Euler se ressentit de l'impression que ces pensées avoient faites sur lui ; il ne voulut pas, à la vérité, prendre le ton de l'indignation; mais le ton de sarcasme qu'il y substitua, n'étoit guère moins propre à humilier et à blesser un homme sensible. Cette réponse si mémorable par ses suites, débutoit par cette phrase très-mordante : « Quoique je n'aie pas appris à calcu» ler les courbes, je sais pourtant, mon cher » Euler, que, pour mon académie, dix-sept » mille reisdallers valent mieux que treize. » Il ajoutoit qu'il avoit approuvé le projet de la commission; d'autant plus que les droits accordés par le souverain à son académie, devoient servir à récompenser les savans, et non à *engraisser un vil caisser*, qui n'étoit déjà que trop bien payé sans cela.

Cette lettre mortifia tellement M. Euler, qu'il ne voulut plus rester à Berlin. Il offrit ses services à Catherine II, qui les accepta, et lui fit de très-belles conditions, tant pour lui que pour ses fils. Il vendit la maison qu'il avoit à Berlin, et la campagne qu'il pos-

sédoit près de Charlottenbourg : ensuite il demanda son congé, que le roi eut beaucoup de peine à lui accorder. Le marquis d'Argens, les amis, et sur-tout les Suisses, les ministres, et mêmes les princes, entr'autres le margrave Henri, tous ceux qui sembloient avoir du crédit sur l'esprit de ce savant, employèrent en vain, pour le fléchir, les caresses, les prières, et les remontrances. Le roi posa en question s'il n'avoit pas le droit de le retenir de force ; et sur ce qu'on lui objecta que M. Euler étoit Suisse, et que les Suisses avoient des titres qui garantissoient leur liberté, et qui étoient respectés par tous les souverains de l'Europe : « Eh bien, répli» qua-t-il, quelques-uns de ses enfans sont » nés mes sujets, et je puis au moins les re» tenir. » On ne parvint pas sans peine à le forcer dans ce dernier retranchement; et l'on peut croire que la crainte d'offenser l'impératrice de Russie contribua peut-être autant à le fléchir, que les principes de justice ; mais au moins l'un des fils d'Euler, officier dans l'artillerie, et qui avoit été mis en prison, pour avoir soupé en société avec un habit bourgeois (chez le margrave Henri,) avant d'avoir son congé, fut retenu pendant près

d'un an après le départ de ses parens, et peut-être n'auroit-il jamais eu son congé, si Catherine II ne l'avoit sollicité elle-même.

M. Euler partit avec sa femme et ses autres enfans, pour retourner à Pétersbourg, qu'il avoit quitté pour Berlin, il y avoit dix-huit ans (*a*). Dès qu'il arriva aux frontières de la Pologne, il ne voyagea plus qu'aux frais du roi Poniatousky, qui le logea à Warsovie; et lui fit procurer tous les agrémens possibles. Quand Euler voulut se remettre en route, on le reconduisit jusqu'aux frontières de la Russie, où d'autres ordres de l'impératrice l'attendoient pour le défrayer également jusqu'à Pétersbourg. Arrivé en cette capitale, il y trouva une maison meublée, dont on lui faisoit présent, et qui pouvoit suffire pour le loger, lui et ses enfans; et, de plus, un des cuisiniers de l'impératrice fut chargé de leur cuisine pendant huit jours, toujours aux frais de cette souveraine, et en attendant qu'ils eussent pu établir leur ménage. M. Euler fut nommé directeur de l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg; son fils aîné, qui m'avoit honoré de son amitié, et de qui j'ai reçu

(*a*) Vers 1747.

quelques lettres depuis notre séparation, fut nommé membre et secrétaire de cette même académie; un autre fils, médecin, fut employé et pensionné; et enfin l'officier d'artillerie fut, dès son arrivée, promu au grade de capitaine dans la même arme.

Il ne paroît pas que l'on puisse traiter un savant d'une manière plus honorable et plus encourageante; et il faut ajouter que M. Euler et ses fils le méritoient : de l'aveu de tous ceux qui ont couru la même carrière que lui, nul peut-être n'a jamais montré un génie plus heureux, plus lucide, plus facile et plus fécond que lui. Il a fait faire aux sciences mathématiques des pas de géant; et ses immenses travaux ne lui coûtoient rien : c'est au milieu de sa famille, et du bruit que des enfans peuvent faire; c'est en jouant lui-même avec celui qu'il prenoit sur ses genoux, et avec un angola monté sur son épaule, qu'il a composé quelques-uns de ces mémoires que l'Europe a admirés et admirera toujours. Son caractère moral rehaussoit encore ses talens : cet homme extraordinaire étoit simple et naïf, toujours naturel, doux, honnête et même gai, de cette gaîté qui naît du bon esprit et de la bonne conscience; il étoit tout-à-

la-fois homme plaisant et bon homme. Mais en lui rendant cette justice, je ne veux ni ne dois dissimuler ses foiblesses; il fut homme, et il eut des préjugés et des torts : on vient de voir dans quelle faute M. de Jartiges l'avoit entraîné; et je suis convaincu qu'il n'a été si sensible à la phrase du roi, sur le calcul des courbes, que parce qu'il sentoit, d'une part, que personne n'étoit moralement plus éloigné de mériter de pareils sarcasmes que lui, et que, de l'autre part, il y avoit néanmoins donné lieu par trop de condescendance.

Je citerai deux faits propres à donner une idée des préjugés qu'il avoit. La commission économique de l'académie fut d'avis que l'une des dépenses les plus convenables et les plus urgentes, étoit d'achever le mur qui entouroit le jardin botanique, et qui n'étoit fait qu'à moitié, et en même-temps de fournir au jardinier quelques bestiaux aussi nécessaires pour la culture que pour les engrais. M. Euler s'y opposa tant qu'il put; et comme ses confrères lui objectoient l'importance de ce jardin, il leur répondit que rien n'étoit moins important que la science botanique; que tout cela n'étoit qu'enfantillage, et qu'en un mot, il n'y avoit qu'une seule science qui

méritât de l'attention et des soins, la science des mathématiques.

Le second fait est que M. de Castillon le père, académicien de la classe de mathématiques, aimant à travailler à divers instrumens, sur-tout aux heures où se fait la digestion, et ayant entrepris de fabriquer une grande lunette, vint demander à M. Euler, son directeur, s'il feroit bien de suivre, par rapport aux verres, les calculs contenus dans un mémoire que ce M. Euler avoit donné l'année précédente sur le *maximum* de la concavité ou convexité convenable de ces sortes de verres.... « Gardez-vous-en bien! lui ré-» pondit son directeur : ces calculs ne vous » conduiroient qu'à de faux résultats; mais » attendez jusqu'à l'année prochaine; alors » on imprimera un autre mémoire, auquel je » travaille à présent, et où vous trouverez » les véritables règles à suivre dans ce tra-» vail. — Mon cher directeur, reprit M. de » Castillon, permettez-moi de vous demander » pourquoi vous avez fait imprimer votre » premier mémoire, puisque vous saviez » qu'il conduisoit à de faux résultats, et que » vous aviez l'intention d'en donner un se-» cond, qui seul rempliroit votre objet? —

» Vous êtes dans l'erreur, mon ami, si vous
» croyez que mon premier mémoire soit inu-
» tile : il est au contraire très-précieux, parce
» qu'indépendamment de son objet, il con-
» tient des calculs qui, par leur marche et
» leur application, deviennent autant de mo-
» dèles, autant de formules neuves ; en un
» mot, songez bien que ce sont toujours des
» calculs, et des calculs d'un mode nouveau.
» Non, non, ce mémoire n'est pas inutile ;
» il s'en faut bien ! »

Lorsque l'académie reçut la lettre qui me nommoit académicien, M. Euler fut effrayé de la modique pension qui m'étoit accordée : il requit la garantie de la sienne ; on rit de sa frayeur. A la fin de la séance publique où je fus reçu, il vint à moi d'un air amical et très-satisfait, et me dit : « Je ne savois pas que » vous étiez des nôtres ! Je suis maintenant » charmé de vous avoir pour confrère ! » Ce qui avoit ainsi converti M. Euler, c'est que mon discours de réception contenoit un assez grand nombre d'expressions puisées dans la science des mathématiques ; d'où il avoit conclu que l'étude de cette science avoit au moins occupé quelques années de ma jeunesse. Aussi me témoigna-t-il toujours beaucoup d'amitié

d'amitié depuis ce moment jusqu'à son départ.

A l'époque de ma réception, (le 5 avril 1765,) l'académie n'avoit point de président, M. d'Alembert ayant refusé de succéder à M. de Maupertuis, et le roi n'ayant offert cette place à personne après ce e *fus*. M. Formey étoit le secrétaire, M. d'Argens, directeur de la classe des belles-lettres, M. Euler, directeur de celle des mathématiques, comme M. Hénius, de celle de philosophie spéculative, et M. Margraff, de celle de physique. La nomination de ce dernier à la place de directeur, avoit fait perdre à l'académie un ancien membre très-illustre, M. Potte. Celui-ci fut indigné de ce que l'on donnoit la préférence sur lui, à un chimiste très-célèbre sans doute, mais qui avoit été son élève. Non-seulement il se retira, et ne voulut plus entendre parler de l'académie, mais, dans la crainte que ce corps de savans ne profitât de ses travaux après sa mort, il brûla tous ses manuscrits. Cet acte de colère priva sur-tout le public d'un ouvrage très-précieux, qui étoit le fruit de plus de trente ans de recherches et d'application. Cet ouvrage étoit une histoire de la chimie;



histoire faite sur un plan qu'il est utile de faire connoître. M. Potte avoit revu, la plume à la main, tous les ouvrages qui avoient paru sur la chimie : il les avoit rangés par ordre chronologique, et en avoit extrait tout ce qui étoit découverte, invention, ou perfectionnement, ayant grand soin de conserver dans toute son intégrité le texte des auteurs originaux, sauf à y joindre, autant qu'il en étoit besoin, la traduction de ce texte, ou les notes qui pouvoient être utiles. C'est de cette sorte qu'il étoit parvenu, 1°. à réduire à fort peu de volumes tout ce qu'il y avoit d'instructif dans plusieurs milliers d'ouvrages différens; 2°. à faire connoître les auteurs importans, par tout ce qu'ils avoient fait pour les progrès de la science; et 3°. à rendre la science elle-même plus agréable à apprendre, en lui donnant une forme historique. M. Potte avoit poussé fort loin ses recherches sur quelques objets particuliers. Je ne citerai ici que les porcelaines, dont il prétendoit avoir découvert plus de cinquante espèces, et dont quelques-unes étoient beaucoup plus précieuses que celles que nous avons. Quoi qu'il en soit de la vérité de ses assertions, il n'a absolument rien laissé de ses travaux, excepté

ce qui avoit paru avant l'époque de sa brouillerie; et l'on est d'autant plus fondé à en concevoir des regrets, que l'on sait que lui et M. Margraff avoient été et mérité d'être considérés et reconnus durant bien des années, comme les deux premiers chimistes de l'Europe. Depuis sa brouillerie avec l'académie, arrivée fort peu de temps avant que je vinsse en ce pays, M. Potte a encore vécu très-longtemps; mais il n'a plus rien fait que se promener matin et soir sous les arcades près de la place du château, avec sa perruque ronde et son vieux manteau rouge.

Je vais reprendre les quatre classes, tant pour désigner les académiciens qui les ont composées de mon temps, que pour donner sur chacun d'eux les notices propres à les faire connoître autant qu'ils m'ont paru le mériter.

CLASSE DE PHYSIQUE.

C'est assez bien établir le mérite de M. Margraff, que d'observer que l'académie crut devoir le nommer directeur plutôt que M. Potte: d'ailleurs, sa réputation est fondée sur des travaux assez nombreux et assez importans, pour ne laisser aucun doute sur la légitimité de ses droits. Je me contenterai donc de remarquer que cet homme vraiment célèbre étoit d'un caractère si modéré et si honnête, que je n'ai vu aucun de ses confrères qui n'eût pour lui plus d'amitié encore que de considération. M. Margraff est mort dans un âge très-avancé, et bien des années après mon arrivée à Berlin.

M. Gléditsch a aussi l'avantage de n'avoir pas besoin de mes éloges : sa célébrité, qui a été fort grande parmi les botanistes, porte sur des travaux très-estimés et nombreux. On cite, en particulier, ses recherches sur les mousses dont il a, pour ainsi dire, créé l'histoire. Il a constamment eu un grand nombre

d'élèves, qui tous lui étoient fort attachés. Lui-même étoit ce qu'on peut appeler un bon-homme, habituellement sérieux, mais simple et tranquille. Il ne fut pas aussi heureux qu'il le méritoit, parce que, devenu veuf, il abandonna les détails de son ménage à ses deux filles, qui s'occupoient bien plus de coquetterie que de tout autre soin.

Peu de temps après la mort de M. de Maupertuis, M. Gléditsch, qui étoit obligé de traverser la salle des séances de l'académie, pour aller au cabinet d'histoire naturelle, dont il avoit la garde, ayant quelque arrangement à faire en ce cabinet, et voulant s'en occuper un jeudi avant la séance, aperçut, en entrant dans la salle, M. de Maupertuis, debout et immobile, dans le premier angle à sa gauche, et ayant les yeux fixés sur lui. Il étoit environ trois heures après midi. Le professeur d'histoire naturelle étoit trop bon physicien, pour imaginer que son président, qui étoit mort à Bâle, chez les MM. Bernouilly, se retrouvât à Berlin. Il ne regarda donc cette apparition que comme un dérangement dans ses propres organes, et alla à son objet, sans s'arrêter à ce phénomène, plus qu'il ne le falloit pour le bien

constater; mais il raconta cette vision à ses confrères, et assura qu'elle avoit été aussi nette et parfaite, que si la personne eût été présente. M. Gléditsch a vécu au moins autant que M. Margraff, son directeur.

M. Mekel (ou Mékélius) avoit, en qualité de médecin, le quart des Berlinois pour pratiques : on le regardoit comme le plus habile après M. Mussel-Stoss, (ou Mussélius) célèbre élève de Boërrhaave. Pour suffire à toutes ses courses, il avoit toujours six chevaux, les plus parfaits qu'il pût trouver; encore les usoit-il en peu d'années, malgré l'ordre qu'il avoit établi pour s'en servir : chaque paire étoit attelée douze heures de suite, sans autre intervalle qu'un repas fort court, et avoit ensuite vingt-quatre heures de repos : de cette sorte, M. Mekel étoit toujours prêt à se rendre où il le falloit; il alloit, de plus, comme le vent, et laissoit chez lui la liste des visites qu'il avoit à faire, afin qu'on pût savoir où on pourroit le rencontrer. C'étoit l'homme qui perdoit le moins de temps: toujours hors d'haleine, il entroit chez son malade en riant, écoutoit pendant une minute ou deux ce qu'on avoit à lui dire, examinoit un peu le malade, écrivoit de longues re-

cettes, et partoit en riant. Je n'ai pas connu de plus grand droguiste que lui : aussi a-t-on prétendu qu'il avoit une part dans les profits des apothicaires qu'il recommandoit. Il est mort, qu'il étoit encore assez jeune, et a laissé une belle fortune à ses enfans, deux fils et une fille. Il étoit ennemi juré de M. Mussélius; et néanmoins ce fut M. Mussélius qu'il fit appeler, lorsqu'il se jugea lui-même assez mal pour avoir besoin de secours étrangers. M. Mussélius espéroit le sauver; mais ce malade peu docile s'obstina à prendre un remède que son confrère lui déconseilla tant qu'il put, et il expira un jour ou deux après. M. Mekel ira à la postérité, non comme médecin, mais comme anatomiste : il a été l'homme de son siècle qui a fait le plus de découvertes à cet égard, sur-tout en ce qui tient au cerveau, à la poitrine, aux parties sexuelles, et sur-tout à la matrice. Ce furent les rêves de Maupertuis qui l'engagèrent à pousser ses recherches si loin sur l'organisation du cerveau : il vouloit s'assurer s'il étoit possible de découvrir par cette voie l'origine des idées obscures; objet sur lequel M. de Beausobre, son ami, nous donna quelques

mémoires qui ne nous ont pas rendus plus savans que nous ne l'étions.

M. Mekel voulut un jour me prouver que le sable du Brandebourg étoit très-favorable à la poitrine, parce que les grains vus au microscope le plus parfait, en sont reconnus si sphériques et si polis, qu'ils ne peuvent que balayer les poumons, sans y occasionner aucune plaie. Je lui répondis, en riant, qu'il y avoit au moins une chose qu'il me prouvoit très-bien, savoir, qu'il étoit très-zélé patriote.

Il sembloit se soucier peu de traiter les maladies des enfans; aussi négligea-t-il tellement les miens, que, malgré mon attachement pour lui, je fus obligé de l'abandonner pour prendre le bon et honnête M. Fritz, qui, sans avoir autant de célébrité, étoit, à mon sens, meilleur praticien que lui.

L'aîné de ses fils a couru la même carrière que son père, et s'y est fait une réputation honorable dès sa jeunesse. Quant au père, nous lui donnâmes pour successeur à l'académie, M. Walter, qui avoit été son démonstrateur, auquel même on a prétendu qu'il avoit été redevable d'une partie de ses découvertes. Ce qu'il y a de bien constaté

aujourd'hui, et depuis long-temps, c'est que M. Walter, qui, de plus, a un fils très-capable et très-digne de le remplacer, est un des anatomistes vivans les plus renommés; c'est, de plus, un excellent confrère. Son cabinet est un des plus curieux et des plus riches qu'il y ait en Europe. Je ne dirai rien de ses travaux, car ils sont connus, et justement estimés des savans.

M. Lambert étoit aussi digne d'occuper une place dans la classe de mathématiques ou de philosophie spéculative, que dans celle de physique : c'est ce que prouvent ses ouvrages. Fils d'un pauvre tailleur de Mulhausen, ville libre en Alsace, il fut occupé, dans sa première jeunesse, à aider sa mère dans les soins du ménage, dès les six heures du matin, et à travailler avec son père durant le reste de la journée. Cependant son génie se manifestoit de manière à frapper tout le monde. Le pasteur de Mulhausen, homme instruit, et très-zélé à faire le bien, obtint enfin que ce jeune homme lui fût remis, et voulut être lui-même son précepteur.

Lambert avoit déjà alors quelques connoissances acquises; car, lorsque chez son père il pouvoit jouir d'un moment de liberté, il

l'employoit à faire de petites images, qu'il vendoit un ou deux liards à d'autres enfans; et, dès qu'il avoit un sou ou deux, il achetoit une chandelle, et passoit, en grand secret, les nuits entières à dévorer, pour ainsi dire, les livres qu'il trouvoit à emprunter. Il fit donc, chez son pasteur de plus grands progrès encore qu'on ne s'y étoit attendu; et il étoit déjà très-savant, lorsqu'un marquis de Salis, du pays des Grisons, s'adressa à ce pasteur qu'il connoissoit, pour avoir un jeune homme à qui il pût confier l'instruction de ses enfans. Lambert fut proposé et accepté : il se rendit chez M. de Salis, et s'y livra tout entier à ses devoirs. Au bout de quelques années, il voyagea avec ses élèves, en Italie, en France et en Allemagne. Ce fut à Munich qu'ils sortirent de ses mains : il donna au public un ouvrage de philosophie, intitulé *Novum Organum*, et qui lui fit une très-grande réputation, par l'ordre qui y règne et les idées neuves qu'il renferme. Il fut chargé de proposer des statuts pour l'académie de Munich, et il fut nommé directeur de cette académie: mais la jalousie et la rivalité ne tardèrent pas à lui susciter des tracasseries qui, au bout de quelques années, lui firent prendre le parti de

quitter cette ville, et d'aller tenter fortune en Russie. Dès son arrivée à Berlin, en 1764, on résolut de l'arrêter, et de l'y fixer, si l'on pouvoit. Ce fut M. Sulzer, bon Suisse, et homme de mérite, qui conçut ce dessein, et le fit adopter à ses confrères. On présenta donc M. Lambert aux savans; et l'on écrivit à Potzdam, à mylord Marschal, au marquis d'Argens, à Le Catt, à Quintus, à tout ce qui entouroit le roi : ce fut une vraie conspiration. Frédéric, sur tout ce qu'on lui dit de merveilleux de cet homme, répondit qu'il vouloit le voir. Ce mot fut comme un coup de foudre : cependant il falloit ou obéir, ou tout perdre : Lambert partit de Berlin pour Potzdam, chargé de lettres dont il ignoroit le contenu, mais où l'on disoit qu'il falloit absolument, et à tout prix, écarter cette entrevue; la figure, la mine, la taille, et sur-tout l'air, les manières, le ton, et le maintien de cet homme ne pouvant que le perdre sans ressources dans l'esprit du roi; ce fut toutefois à quoi l'on ne put réussir. « Sire, dit-on au
» roi, M. Lambert ne peut être présenté à
» votre majesté, parce qu'il n'a pas encore sa
» malle, et qu'il n'est qu'en simple voyageur.
» —Vous vous moquez de moi, messieurs;

» et depuis quand s'imagine-t-on que ce sont
» les habits que je veux voir, et non les
» hommes ? — Eh bien, sire, il faut tout dire
» à votre majesté : cet homme, qui a un mérite
» si rare, est loin d'avoir un extérieur qui
» l'annonce ; d'autant plus qu'étant né fort
» pauvre, il n'a pas eu cette première édu-
» cation qui corrige un peu le fond par les
» formes. — Messieurs, ceci est une sorte de
» persécution de votre part : mais je vais vous
» donner le moyen d'accorder ma juste de-
» mande avec tous vos scrupules : vous m'a-
» menerez ce M. Lambert quand il sera nuit ;
» nous ôterons les bougies ; je ne le verrai
» pas, et je l'entendrai : êtes-vous contens ? »
Il fallut se rendre. Lambert vint ; on n'ôta point les bougies ; le roi le vit et l'entendit.
« Bon soir, monsieur, lui dit-il, faites-moi le
» plaisir de me dire quelle est la science que
» vous avez plus particulièrement étudiée ?
» — Toutes, sire. — Vous êtes donc aussi sa-
» vant mathématicien ? — Oui, sire. — Et
» quel est le professeur qui vous a enseigné
» les mathématiques ? — Moi-même, sire. —
» Vous êtes donc un second Pascal ? — Oui,
» sire. » A ce dernier mot, le roi tourna le dos, et rentra dans son cabinet, ayant une

peine infinie à s'empêcher de rire. Il dit à ses convives, quand il fut à souper : « Imaginez, » messieurs, que mes amis ont voulu, ce soir, » me faire nommer à mon académie le plus » grand imbécille que j'aie jamais vu. » On lui répliqua que cet imbécille n'en étoit pas moins un homme de génie : mais il fallut bien du temps, de la persévérance et du courage, pour le vaincre à cet égard. Pendant cet intervalle, les amis de M. Lambert craignoient sur-tout qu'il ne leur échappât, et ne partît pour la Russie. « Monsieur, lui disoit le pas- » teur Achard, il ne faut pas vous impa- » tienter, le roi vous nommera certainement » à son académie ; mais en ce moment il est » fort occupé. — Oh ! monsieur ! je n'en suis » pas inquiet : il y va de sa gloire ; et s'il ne » m'y nommoit pas, ce seroit une tache dans » son histoire. » Frédéric n'a pas eu cette tache à craindre : il céda enfin aux sollicitations unanimes de tout le monde, et donna à M. Lambert une pension de cinq cents reisdallers. Le nouvel académicien s'occupa d'abord de son discours de réception, et décida d'y résoudre une question importante sur la réflexion de la lumière ; mais il lui restoit quelques expériences à vérifier, pour lesquelles il avoit

besoin d'une grande glace; et il n'avoit, dans tout son mobilier, qu'un très-petit miroir de poche, qui suffisoit à peine pour mettre sa perruque : ainsi, il prit le parti de se rendre, pour ses expériences, à un café, le premier de la ville, placé en face du château, au coin de la grande rue. En entrant dans la salle, au premier étage, il salua les personnes qui s'y trouvoient, c'est-à-dire, cinq ou six officiers et quelques bourgeois qui jouoient aux tarocs : il les salua à sa manière, sans les regarder, et en jetant diagonalement sa tête de gauche à droite, et se plaça devant une grande glace qui étoit exposée à un fort beau jour : là, il tira son épée, la porta en avant, recula, se rapprocha; menaçant cette glace, tantôt par une tierce, tantôt par une quarte; s'arrêtant, méditant profondément sur tout ce qu'il faisoit ou voyoit, et recommençant le même jeu pendant une bonne demi-heure, sans s'apercevoir que tous ces messieurs, qui, ne le connoissant pas, et ne sachant que penser de cet exercice, l'avoient pris pour un fou, et l'entouroient, disposés à le saisir et à le désarmer, s'il en étoit besoin. Quand il eut bien fait ses essais et ses réflexions, il remit tranquillement son épée dans le fourreau, jeta un coup-d'œil

indifférent sur ceux qui l'environnoient, leur donna le même salut qu'à son arrivée, et s'en alla rédiger un mémoire digne de l'admiration des savans.

Ce que je viens de dire, indique le caractère simple, naïf et ingénu, de M. Lambert: on y trouvera aussi de quoi soupçonner qu'il devoit avoir des tics particuliers : aussi n'en manquoit-il pas. Lorsque je me trouvois en société avec lui, ou que je le rencontrois en promenade, mon premier soin étoit de lui proposer quelque question qui pût m'intéresser; car, lorsqu'une fois il avoit entamé une discussion, quelle qu'elle fût, il n'étoit plus possible de l'arrêter ou de l'interrompre: on étoit sûr que, dès le début, il voyoit si bien le plan qu'il avoit à suivre, et y étoit si fidèle, que rien ne pouvoit l'en détourner. L'ordre de ses idées étoit toujours régulier et parfait: si on lui faisoit quelques objections, il ne s'arrêtoit qu'autant qu'il falloit pour laisser dire ce que l'on vouloit; mais jamais il n'y répondoit: il reprenoit la suite de son raisonnement, comme si on ne l'eût pas interrompu, parce que l'objection qu'on lui avoit faite, devoit se retrouver dans un moment et dans un ordre plus convenable, et que la discussion n'auroit eu qu'à

perdre à s'écarter du plan qu'il s'étoit tracé d'abord. Je l'ai mis cent fois à l'épreuve à cet égard, et jamais je n'y ai été trompé. C'étoit vraiment une machine à dissertations, mais une machine parfaite. Je le priai un jour de me classer, selon son idée, les plus célèbres géomètres vivans. « Le premier géomètre vi-
» vant, me répondit-il, c'est M. Euler et
» M. d'Alembert, ou M. d'Alembert et
» M. Euler : je les place au même rang, et
» n'en fais, pour ainsi dire, qu'un seul de tous
» les deux, non pas qu'ils se ressemblent en
» tout, mais parce que chacun d'eux a des
» qualités éminentes qui compensent celles
» de l'autre : M. Euler a plus de naïveté et
» de facilité, peut-être même plus d'abon-
» dance ; M. d'Alembert a plus de finesse,
» de sagacité et d'élégance : tous deux sont
» féconds et profonds au même degré : il
» n'est pas possible de préférer l'un à l'autre ;
» et il faut, comme je le fais, dire de chacun
» d'eux qu'il est, sans contredit, le premier
» des géomètres vivans. M. de la Grange est
» aujourd'hui le second : j'ajoute ici le mot
» *aujourd'hui*, parce qu'il y a tout lieu de
» s'assurer qu'il tardera peu à les atteindre.
» Le troisième, c'est moi : je ne porte pas
» cette

» cette classification plus loin, vu que je n'en
» vois aucun autre qui mérite d'être cité en-
» suite. »

Un jeune homme, professeur de mathématiques des élèves de l'artillerie, ayant rencontré M. Lambert un jour, voulut aussi résoudre la même question, et se plaça lui-même au troisième rang, comme avoit fait M. Lambert : celui-ci, à ce mot, s'avance devant lui, comme pour lui barrer le chemin, le regarde bien fixement en face, puis éclate de rire, et le quitte.

Les ouvrages de M. Lambert convainquirent enfin le roi, que c'étoit un homme d'un très-rare mérite, malgré tous les ridicules qu'il pouvoit avoir ; et sa majesté le nomma conseiller au grand directoire, dans la partie des bâtimens, avec une nouvelle pension de cinq cents reisdallers. Cette nomination ayant été annoncée dans les gazettes, je voulus, dès le jour même, en faire mon compliment à mon confrère. « Mais, me dit-il,
» il est fort singulier que le roi publie une
» semblable nouvelle, sans me consulter. Au
» bout du compte, cela me regarde ; et l'on
» devoit, avant tout, s'informer si j'en vou-
» drois ou non : il n'est pas sûr que je l'ac-

» cepte, vu sur-tout que je n'en ai pas be-
» soin.» Il fallut, en effet, toutes les exhortations de ses amis, pour lui faire accepter cette place. Lorsqu'il s'y fut décidé, il se rendit au directoire pour s'y faire installer, et dit aux ministres d'état : « Messieurs, il ne
» faut pas que vos excellences s'attendent à
» me voir vérifier vos calculs ordinaires de
» bâtisse : c'est un travail que vous pouvez
» faire faire par des commis, si vous n'aimez
» mieux le faire vous-mêmes : pour moi, je
» ne me mêlerai pas de ces choses qui sont
» à la portée de tout le monde, et qui, par
» conséquent, seroient une perte de temps
» pour moi. Mais lorsque vous aurez à vaincre
» des difficultés de ce genre qui vous embar-
» rasseront, vous n'aurez qu'à m'adresser les
» pièces; je m'en chargerai volontiers. Ce
» que j'ai voulu vous dire en ce moment,
» c'est que je n'accepterois jamais une place
» dont les fonctions me rabaisseroient au ni-
» veau de vos commis. »

Je consultai M. Lambert sur mon plan du *Traité du Style*; j'ai encore sa réponse écrite de sa main. Je lui avois proposé quatre manières différentes de diviser et sous-diviser ce sujet; et ce fut celle que j'avois indiquée

la première, qu'il me conseilla de suivre, en m'avouant qu'il n'en imaginoit lui-même aucune nouvelle qui dût être préférée aux miennes.

Cet homme qui, en général, avoit le jugement aussi juste qu'original, s'est trompé en deux circonstances, dont l'une a été bien plus funeste que l'autre.

Il engagea l'académie à proposer pour prix de la classe de physique, de nous donner la *théorie des transplantations*, sujet infiniment vaste, et dont nous sommes loin de pouvoir donner une théorie générale : ceux même qui n'étoient pas physiciens, lui annoncèrent qu'il ne recevroit aucun ouvrage digne de ce prix. Il s'obstina à maintenir cette question, qui fut en vain proposée trois fois de suite, et qu'il fallut abandonner.

Sa seconde erreur lui coûta la vie : il eut un rhume considérable, qu'il voulut traiter à sa manière : par malheur, ce physicien si habile n'étoit point médecin : la poitrine se remplit d'abcès ; et il continua son régime. Il n'avoit plus, selon son propre compte, qu'environ huit mille petits abcès à expectorer, et par conséquent il se portoit beaucoup mieux qu'auparavant, lorsqu'il mourut

victime de sa confiance en lui-même, et n'ayant environ que cinquante ans.

Frédéric en agit très-bien envers ses parens, à qui l'on fit passer toute sa succession sans aucune retenue : elle leur devint d'autant plus précieuse, qu'ils étoient fort pauvres, et qu'il avoit toujours très-peu dépensé. Je me rappelle de lui avoir vu une joie d'enfant, si je peux me servir de cette expression, dans une occasion où des voleurs avoient pénétré chez lui, et n'avoient trouvé que peu de chose à lui dérober, même en forçant ses serrures. « Ah! disoit-il, du ton d'un homme qui » triomphe, ils n'ont pas trouvé cent louis » en or que j'avois dans ma chambre! C'est » que j'avois bien deviné l'endroit où ils » n'iroient pas fouiller. Je les avois simplement » mis sur une tablette, derrière mes livres, » bien convaincu que ce n'est pas aux livres » que les voleurs s'arrêtent. Il n'y a rien de » commun entre les livres et les voleurs. »

Dans mes notices sur les académiciens de Berlin, je n'entre point dans le détail des ouvrages qu'ils nous ont laissés. Est-ce à moi qu'il appartient de juger des services inappréciables que la plupart d'entr'eux ont rendus aux sciences? Puis-je me permettre d'ap-

précier tant de recherches savantes, qui sont infiniment au-dessus de mes propres connoissances? Et d'ailleurs, tous ceux qui ont si bien mérité du genre humain, ont-ils besoin de mon suffrage? Et qui ne connoît pas les ouvrages de M. Lambert, par exemple? Qui ne connoît pas, outre son *Organum*, ses *Lettres cosmopolites*, dont M. Mérian nous a donné un si bel extrait en français, et ses immenses travaux sur les *Ephémérides célestes* de tant d'années? etc., etc.

La classe de physique avoit acquis M. Lambert, quatre ou cinq mois avant mon arrivée. Depuis cette époque, elle a également reçu, outre M. Walter dont j'ai parlé, M. Guérhard et M. Achard; celui-là très-habile minéralogiste, et celui-ci chimiste célèbre et très-connu en Europe. Je n'ai aucune anecdote particulière à citer sur le premier, homme uniquement adonné à ses devoirs, et très-digne confrère. Le second m'offre une mine beaucoup plus riche à exploiter : mais qui ne devinera pas la manière de vivre d'un homme qui a tant entrepris de travaux? Je l'ai vu passer neuf fois 24 heures de suite sans déplacer, dans son laboratoire, pour suivre une même expérience : je l'ai vu braver toutes

les intempéries des saisons, et passer les journées entières à suivre ses procédés pour perfectionner la culture du tabac, et former ainsi, au milieu des champs, vingt-trois mille règles de trois sur les résultats qu'il obtenoit ; je l'ai vu nous offrir un plan de quarante mille expériences à faire, pour parvenir à décomposer et composer à volonté toutes les sortes de pierres connues : je l'ai vu enfin présenter à l'académie beaucoup de machines aussi ingénieuses et aussi soigneusement travaillées qu'utiles, etc. M. Achard a beaucoup fait, parce qu'il a autant de persévérance que d'ardeur dans le caractère, et que c'est avec ces avantages qu'il s'est entièrement livré à l'étude.

CLASSE DE MATHÉMATIQUES ET DE GÉOMÉTRIE.

Je ne dirai plus rien du grand Euler, qui nous quitta environ un an après mon entrée à l'académie. Frédéric ne pouvant réussir à le retenir, pria M. d'Alembert de lui indiquer un savant qui fût digne de le remplacer. « Je » ne puis proposer à votre majesté, répondit » d'Alembert, qu'un seul homme, parce que » je n'en connois qu'un qui soit capable de » remplir le vide immense que M. Euler laisse » dans votre académie. Celui que je vous pro» pose, avec la plus grande confiance, sire, » c'est M. de la Grange, académicien à Turin. » Il est encore bien jeune, car il n'a pas » trente ans; et néanmoins il est déjà au » moins mon égal dans la haute géométrie : » ce langage n'est, de ma part, ni une vaine » modestie, ni un compliment que je veuille » faire à M. de la Grange; c'est une jus» tice que je lui dois, et je ne crains pas de

» prédire que, par la suite, il ira beaucoup
» plus loin que ses devanciers. »

Ce fut en conséquence de cette lettre honorable, que M. de la Grange fut nommé directeur de la classe de mathématiques, à la place de M. Euler : il passa de Turin à Paris, de Paris à Londres, et ensuite arriva à Berlin par Hambourg. C'est bien pour lui principalement, que je respecterai la loi que j'ai dû me prescrire de ne point juger les ouvrages des savans académiciens avec lesquels j'ai eu l'honneur de me trouver à Berlin. Eh ! de quel droit parlerois-je au public de ce que le public sait aussi bien ou mieux que moi, de tant de morceaux toujours plus précieux et vraiment immortels, dont il a enrichi les Mémoires de cette académie, durant plus de vingt ans ? Le rang de M. de la Grange est fixé, et pour nous, et pour la postérité. Mais, en m'abstenant de juger, d'après moi, l'homme de génie, je puis néanmoins parler du sage, du confrère et du citoyen. Ici, je ne serai point arrêté par les preuves si constantes qu'il m'a données, autant qu'il en a eu l'occasion, de l'intérêt flatteur et consolant qu'il a toujours pris à celui à qui il a conservé le titre de son confrère.

M. de la Grange épousa à Berlin une de ses

parentes, qui avoit autant d'aménité que d'esprit, et à l'amitié de laquelle j'ose dire que ma femme eut quelque part. Ce ménage étoit extrêmement tranquille et peu bruyant; les deux époux aimoient également le calme d'une société choisie et bornée. Au précieux vantage d'avoir toujours la paix au-dedans, M. de la Grange joignit celui d'avoir la paix au dehors. Jamais il n'a été accessible à aucune sorte d'intrigue ou d'esprit de parti; et si quelquefois il y a eu de légères divisions dans l'académie, il y a toujours été étranger, et même il a paru les ignorer. Ce n'est pas qu'on pût l'intimider. Je me souviens que M. le ministre de Sch***, homme d'esprit, mais vif et accusé de fierté, ayant fait adopter au roi un projet de caisse pour les veuves, et M. de la Grange nous ayant lu, à l'académie, un Mémoire où il démontroit que cette caisse finiroit nécessairement par une banqueroute assez prompte, le ministre fit dire à l'académicien, qu'au lieu de publier ce Mémoire, il auroit dû le remettre au gouvernement; sur quoi ce dernier répondit, 1°. qu'il n'avoit point rendu son Mémoire public, et qu'il s'étoit contenté de remplir un devoir d'amitié, en avertissant ses confrères du danger qu'il y auroit pour eux

à s'intéresser à ce projet; et 2°. que n'ayant pas été engagé pour être aux ordres des ministres, il ne se croyoit point tenu d'aller faire antichambre chez eux, pour leur offrir des lumières qu'ils ne lui demandoient pas ; que c'étoit à eux à choisir les personnes auxquelles ils vouloient s'en rapporter pour les calculs dont ils avoient besoin ; et qu'enfin il ne pouvoit mériter aucun reproche, tant qu'on n'avoit pas recours à lui. Cette réponse modérée, autant que ferme et juste, réduisit M. de Sch*** au silence.

Les journées de M. de la Grange étoient réglées et remplies sur un plan très-uniforme. Ses matinées étoient consacrées à sa correspondance et à la lecture; occupations qu'il plaçoit aux heures où l'on peut être distrait, parce qu'elles peuvent être interrompues sans de graves inconvéniens. Immédiatement après son diner, il donnoit quelques heures aux visites qu'il avoit à faire, et à une promenade qu'il faisoit seul, parce qu'il croyoit devoir marcher vîte pour que cet exercice lui fût plus salutaire. A six heures du soir, il rentroit dans son cabinet, et s'y renfermoit de manière à n'y pas être troublé jusqu'à minuit, où il prenoit quelques tasses de thé au lait avant de se coucher. C'est

dans ces six heures d'une profonde solitude, qu'il a fait les immenses travaux dont les Mémoires de l'académie sont remplis, et qui lui assurent une si glorieuse réputation. Que dirai-je de plus ? Philosophe toujours égal, toujours sage et toujours tolérant, réunissant à son génie pour les mathématiques, des connoissances aussi étendues que variées sur les diverses branches de la littérature, ayant dans le caractère une aménité douce et naturelle, il a été chéri et singulièrement respecté par ceux qui l'ont connu, et vivement regretté par ceux dont la destinée l'a séparé.

La classe de mathématiques a compté pendant assez long-temps pour second membre, M. de Castillon le père, homme simple, droit et très-loyal, ayant d'ailleurs une véritable et précieuse érudition dans presque tous les genres. Il étoit arrivé à Berlin environ un an avant moi. Italien d'origine, il avoit passé une partie de sa jeunesse en Suisse, et avoit ensuite été pendant de longues années professeur à l'université de Leyde. Nous avons de lui un grand nombre d'ouvrages estimés, comme une réfutation du *Système de la Nature*, une traduction des *Académiques* de Cicéron, etc. Il a eu une part principale aux vingt-sept

volumes qui ont paru d'un *Journal littéraire* dédié au roi par une société d'académiciens. M. de Castillon est mort fort âgé, et a laissé un fils qui est aujourdhui l'un des directeurs de l'académie, et qui, à l'âge d'environ vingt-trois ans, a mérité d'être nommé professeur de mathématiques à l'Ecole militaire, lors de la création de cette école, où il est encore.

Après MM. de Castillon, je trouve M. Bernouilly, héritier des savans de ce nom, qui ont tant ajouté à la goire de la ville de Bâle. Il a eu une épouse qui partageoit ses travaux, et une fille très-aimable qui a épousé un officier d'artillerie. Le nom et le mérite de M. Bernouilly lui valurent beaucoup d'invitations dans de grandes maisons de Londres, durant un voyage qu'il y fit de mon temps : mais l'usage insolent et scandaleux où sont, dans cette ville, les laquais de faire payer très-chèrement aux convives les politesses du maître, déplut à notre académicien, qui répondit à ces invitations par un billet, où il déclaroit ne pas être assez riche pour pouvoir jouir de l'honneur qu'on daignoit lui faire. Cette satire indirecte ne fit point changer l'usage : c'est tout au plus si elle en fit rougir.

La classe de mathématiques compte encore parmi ses membres un astronome célèbre et très-connu, M. Bode, qui a été reçu avant mon départ; homme simple dans ses mœurs, très-laborieux, et digne de sa réputation.

Parlerai-je de M. Achard, conseiller de justice, qui, jusqu'à sa mort, a été très-assidu à nos séances, mais qui, dans toute sa vie, n'a fourni qu'un Mémoire sur les *Infiniment Petits*, dans lesquels il s'est si bien perdu, que depuis il n'a plus été question ni de lui, ni de ses œuvres?

Depuis mon départ, cette classe a fait une acquisition précieuse en la personne de M. Temploff, que j'ai connu officier d'artillerie. M. Temploff joint à un mérite réel celui de n'en être, en grande partie, redevable qu'à lui-même.

PHILOSOPHIE SPÉCULATIVE.

CETTE classe a eu avant mon arrivée, et encore bien des années après, des directeurs dont je ne parle pas, parce qu'ils ne fréquentoient pas nos séances, et que je ne les ai point connus. Ceux des membres de cette classe qui ont vraiment rempli leur devoir, sont :

1.° M. Béguelin, ancien précepteur du prince royal, philosophe infiniment respectable, toujours égal à lui-même, toujours réfléchi et modéré, toujours fidèle à tous ses devoirs, bon époux, père tendre, vraiment ami, juste en tout, esprit très-cultivé, fin et délicat, métaphysicien profond ; homme, en un mot, à qui l'on n'auroit aucun reproche fondé à faire, s'il n'avoit eu la foiblesse inconcevable de cacher son âge à tout le monde. « Il y a trente ans que nous sommes amis, et » même amis intimes, me disoit à ce sujet M. » Sulzer : mais je suis sûr qu'il ne me diroit

» son âge pour rien au monde, et que je lui » ferois une peine infinie, si je le lui demandois : sa femme même et ses enfans ne le » savent pas. C'est une foiblesse inconcevable chez un homme de son mérite; mais il » l'a : je devine bien son âge à peu de chose » près; ce que je sais de sa vie, me prouve » qu'il a passé les soixante-dix ans : mais » je ne lui en parlerai jamais. » Comme M. Sulzer me disoit tout cela plus de dix ans avant la mort de M. Béguelin, il faut en conclure que celui-ci a vécu plus de quatre-vingts ans.

Je me souviens de lui avoir entendu lire deux Mémoires, l'un sur les probabilités de la loterie de Gênes, et l'autre sur l'instinct. Le premier de ces deux Mémoires me fournit une anecdote assez singulière; savoir, que dans la même année, le grand Euler et M. Bernouilly traitèrent la même question; et que de ces trois Mémoires très-bien calculés, l'un portoit la probabilité à cent, un second à cent moins un, et le troisième à cent plus un; variations qui résultent des données sur lesquelles ces messieurs fondoient leurs calculs.

Dans le second Mémoire, M. Béguelin cherchoit à rendre vraisemblable une opinion

neuve : savoir, que dans toutes les classes d'êtres, la raison et l'instinct sont toujours en raison inverse l'un de l'autre. Ce Mémoire, que l'auteur refusa de faire imprimer, étoit, de sa part, un jeu d'esprit très-ingénieux, où l'on apercevoit à chaque passage autant d'adresse que de sagacité.

Le roi lui refusa la place de directeur de sa classe, quoiqu'il eût pour lui le vœu bien prononcé de l'académie, et plus de titres qu'aucun autre. Cet acte de rancune royale fit prendre à ce savant le parti de demander la vétérance, et de ne plus paroître à nos séances. Il continua cependant de faire pour l'académie les observations météorologiques; observations qu'il a faites pendant de longues années, avec une attention et une régularité précieuses, et qu'il a rédigées d'après un plan si heureux, que ce plan a servi à cet égard, de modèle à ceux qui se sont ensuite occupés du même objet.

2.° Je reviens à l'académie, pour parler de M. Sulzer, l'ami de M. Béguelin, suisse comme lui, et, comme lui, fixé à Berlin depuis plus de trente ans, homme de mérite, et placé au premier rang des auteurs allemands qui passoient pour écrire le mieux en

en prose; d'ailleurs homme très-robuste et d'un caractère aussi ferme que bien prononcé. M. Sulzer a un très-grand nombre de dissertations sur différens sujets, dans les Mémoires de l'académie; et toutes méritent de l'attention, par la justesse de ses vues et la solidité de ses raisonnemens : mais, de plus, il a donné deux ouvrages importans au public; l'un, sur l'état présent des sciences et des arts en Europe; et l'autre, un dictionnaire général des beaux arts. Le premier forme un volume *in*-12, que lui-même avoit traduit en français : il me remit cette traduction en 1776, po[illegible] faire imprimer en France où j'allois passer quelques mois. Arrivé à Lyon, je le remis à M. de Sozzy chez qui j'étois, et qui me promit de chercher à remplir les intentions de l'auteur. M. de Sozzy est mort quelques années après; l'ouvrage n'a pas été imprimé; et je n'ai pu savoir ce que le manuscrit étoit devenu.

Le Dictionnaire général des beaux arts forme deux bons volumes *in*-4.° : c'est le fruit de trente ans de recherches et de travail. M. Sulzer me pria, dans le temps, de le faire traduire, mais selon le plan qu'il me traça. « J'ai écrit, me dit-il, pour les

» Allemands qui, sur plusieurs points, ne sont
» pas aussi avancés que les Français : ainsi
» je suis quelquefois entré dans des détails
» qui seroient superflus et ennuyeux pour
» vos compatriotes : il faudra donc abréger
» mon ouvrage en quelques endroits : peut-
» être aussi y a-t-il plusieurs passages où
» j'ai supposé, comme suffisamment connus,
» des principes qui vous sont moins fami-
» liers qu'à nous, et que le traducteur sera
» obligé de développer plus que je ne l'ai
» fait. Enfin le génie d'une langue n'étant
» pas le génie de l'autre, il est nécessaire
» souvent de couper ou fondre ensemble des
» phrases qui, dans l'ouvrage original, sont
» tout autrement tournés ; et c'est sur quoi
» il importe infiniment que le traducteur ait
» autant de goût que de facilité. »

En conformité de ces vues, nous convînmes que nous choisirions les traducteurs à nous deux, et que nous reverrions ensemble tous les articles, lui pour le fond, et moi pour le style. M. Réclam et un M. Bourdais y travaillèrent : ils m'en remirent un certain nombre d'articles que j'envoyai à Paris ; mais le libraire manqua de fonds. D'un autre côté, je me brouillai avec M. Sulzer, qui

tomba malade, et mourut; et la traduction ne fut pas poussée plus loin. Je ne sais ce que sont devenus les articles envoyés au libraire de Paris; cependant il y en a quelques-uns qui se trouvent employés dans le Dictionnaire encyclopédique par ordre de matières : comment Marmontel, qui ne cite point l'auteur, et qui les donne comme de lui, se les est-il procurés?

M. Sulzer avoit épousé une femme de Magdebourg, qui étoit morte jeune, et dont on m'a dit beaucoup de bien : elle a laissé deux demoiselles, dont l'aînée a épousé M. Graff, peintre fort estimé, de Dresden; la seconde s'est mariée à M. Chevalier fils, vernisseur à Berlin; celle-ci n'a pas été heureuse, à ce que l'on m'a dit : elle méritoit néanmoins bien de l'être. Elle est morte depuis plusieurs années; l'aînée vit encore.

Je citerai une anecdote qui prouve combien M. Graff étoit bon peintre. J'allai un jour causer avec M. Sulzer, dont l'appartement étoit à la suite du mien : je le trouvai avec M. Béguelin à regarder un grand tableau qui étoit à peine achevé. Ce tableau me frappa singulièrement : mes yeux s'y reportoient toujours malgré moi. « Voilà, me dit

» M. Béguelin, un morceau de peinture qui
» paroît vous occuper beaucoup: dites-nous
» ce que vous en pensez. — Je parie, lui
» dis-je, que ce n'est pas un portrait de
» fantaisie, et que, de plus, il est très-ressem-
» blant. — Et sur quoi en jugez-vous ainsi?
» — Sur ce qu'il me semble y découvrir la
» vérité de la nature, plutôt que les com-
» partimens ou les caprices de l'art. — En
» ce cas, dites-nous l'idée que ce portrait
» vous donne de l'original. — L'original doit
» être un homme de beaucoup d'esprit, mais
» d'un esprit actif, très-vif et ardent; son
» caractère participe à ces mêmes qualités,
» et a, de plus, une fermeté remarquable et
» une gaîté très-naturelle. Il est bon enfant,
» ami des plaisirs, et loyal; quoique, d'une
» autre part il y ait du danger à heurter ses opi-
» nions ou ses préjugés. — Vous le connoissez
» donc? — Non; je n'ai jamais vu l'original
» de ce portrait. — Eh bien, vous venez de
» le dépeindre comme si vous aviez passé
» votre vie avec lui: c'est le portrait de
» M. Lessing, que M. Graff vient de faire.
» — C'est, dis-je, un compliment pour
» M. Graff, car je n'ai jamais vu M. Lessing.»
M. Sulzer devint directeur de la classe de

philosophie, place qu'il n'accepta que parce que son ami Béguelin l'y détermina; mais il ne le fut pas long-temps: un rhume violent qu'il négligea, devint, pour cet homme robuste, une maladie cruelle contre laquelle il lutta quelques années, et dont il ne put guérir. Il voulut essayer ce que les climats méridionaux pourroient y faire: il alla d'abord en Suisse, passa à Genève, puis à Ferney, sans se faire connoître, lui qui avoit tant vu M. de Voltaire à Berlin; de là à Lyon, où il consulta M. Rast, médecin fort estimé; de Lyon, à Montpellier et à Nice, où il s'arrêta quelques mois; et enfin à Milan, où il crut être guéri: mais de Milan il voulut repasser en Suisse, et pour cela, il s'enfonça dans les montagnes, où les neiges le surprirent, et où il fut obligé de faire une partie de la route à pied. Les fatigues et le froid lui rendirent tous ses maux, et ce ne fut que pour y mourir peu de temps après, qu'il revint à Berlin. Il comprit bien qu'il n'y avoit plus de guérison à espérer pour lui; et comme ses quintes de toux le fatiguoient extrêmement, et qu'il étoit peu accoutumé à souffrir, il desiroit véritablement la mort. « Je ne ferai rien pour la hâter, disoit-il,

» parce que cela est contraire à mes principes
» de morale; mais je vous avoue que je suis
» si empressé de savoir ce qu'il y a de vrai
» dans ce que nous disons ou imaginons de
» l'autre monde, que ce sera pour moi une
» grande jouissance que de quitter celui-ci.»

Telles sont les dispositions dans lesquelles il attendit et reçut la mort. Dans la vente de son mobilier, j'achetai une canne que j'envoyai à M. Rast, médecin à Lyon, qui desiroit ardemment d'en avoir une semblable: ce que cette canne avoit de particulier, étoit un rouage qui en formoit le pommeau, et qui avoit quatre aiguilles, marquant, l'une, les unités, la seconde les dixaines, la troisième les centaines, et la quatrième les milliers: à chaque fois que l'on posoit la canne à terre, la première aiguille avançoit d'un cran: lorsque celle-ci avoit fait le tour du cadran, divisé en dix, la seconde faisoit un pas, et ainsi de suite: de sorte qu'en marchant avec régularité, on voyoit, en revenant chez soi, combien on avoit fait de pas dans la journée.

M. Sulzer avoit un régime dont il ne s'écartoit pas: à quatre heures du matin, il prenoit du café, travailloit jusqu'à neuf heures, dé-

jeûnoit alors, et alloit à sa campagne, en revenoit à une heure et demie, prenoit une demi-heure de repos, dinoit à deux heures, restoit deux ou trois heures dans une sorte d'inaction, recevoit ses amis, fumoit, et buvoit une bouteille de bière, et se couchoit à huit heures du soir. Il étoit l'ami de tous les artistes, ou gens de métier qui avoient du génie ou du talent; on étoit sûr d'en trouver presque tous les soirs quelques-uns chez lui, et il n'épargnoit rien de ce qui pouvoit les éclairer ou les encourager.

C'est par un ouvrier semblable, et sous la direction de M. Kürnberg, maître de la chapelle de la princesse Amélie, et savant théoricien dans l'art de la musique, qu'il fit construire un clavecin où tous les airs se trouvoient notés à mesure qu'on les jouoit. Cet instrument, dont on fit l'essai en présence du feu roi de Suède, lors de son retour de Paris à Stockholm, produit l'effet dont je parle, au moyen d'un crayon placé à l'extrémité postérieure de chaque touche, et qui s'appuie sur un papier blanc qui se déroule de dessus un cylindre, et se roule sur un second cylindre voisin du premier: un mouvement continu fait tourner les deux

cylindres en sens contraires l'un à l'autre, quand on le veut. La touche qui porte le crayon, est une partie additionnelle de celle qui rend le son : la place où tombe le trait de crayon sur le papier, suffit pour désigner la note, dont la longueur du trait marque la durée.

Le même artiste imagina des réverbères, dont j'ai vu faire l'épreuve, et qui étoient aussi bons et plus économiques que ceux de M. de Sartine. Enfin, j'ai encore vu de lui un éteignoir très-utile à ceux qui lisent au lit, et qui tombe de lui-même, et éteint la bougie ou la chandelle, lorsque celles-ci ont brûlé jusqu'au point qu'on a fixé d'avance.

J'aurai encore à parler de M. Sulzer, lorsque je traiterai de l'école civile et militaire, où il étoit professeur. M. Prévost de Genève lui succéda, tant à cette école qu'à l'académie ; mais il ne resta avec nous que peu d'années : il retourna dans sa patrie, où il est aujourd'hui professeur de philosophie. Les mémoires qu'il nous a lus, et les ouvrages dont il s'est occupé depuis, ont prouvé, ainsi que ses qualités personnelles, combien la ville de Berlin a perdu par sa retraite.

3°. Je retrouve à la suite de ces messieurs, dans la classe de philosophie, M. de Beau-

sobre, fils du savant pasteur, que, dans la colonie française de Berlin, on appeloit le *grand Beausobre*. Ce fils étoit né, que son père avoit plus de soixante-dix ans; Frédéric fut son parrain, prit une part très-honorable à son éducation, et le fit voyager en France. Ce filleul du roi mérita les bontés de sa majesté par son zèle, et par des qualités personnelles qui le rendoient aimable et bon confrère; mais du côté des talens, il ne fut qu'un académicien très-ordinaire. « Votre » père valoit beaucoup mieux que vous, » dit-il un jour en riant, à M. Fouaste, banquier. « Oh! je le crois bien, répondit ce » dernier : rien n'est si commun que de voir » des fils qui ne valent pas leurs pères; et » je me persuade que vous en conviendrez » avec moi.» M. de Beausobre fut nommé censeur des gazettes de Berlin; et ce genre de travail lui alloit à merveille, car c'étoit un Ardélion infatigable, qui, pour être de quelque importance, se faisoit de fête partout. L'usage immodéré qu'il faisoit du café, (il en prenoit jusqu'à neuf tasses dans la soirée) le conduisit à une demi-paralysie, qui nous l'enleva bien avant l'âge de la vieillesse.

4°. M. le pasteur Achard, le plus célèbre

des prédicateurs de Berlin, étoit aussi attaché à la même classe; mais je ne sache pas qu'il ait jamais lu aucun mémoire à l'académie, quoiqu'il y fût très-assidu. Je n'ai jamais vu mettre une affaire en délibération, qu'il n'ait toujours débuté, avant de dire son avis, par observer qu'il falloit préliminairement considérer deux ou trois questions qui étoient inutiles ou étrangères à la chose dont il s'agissoit. Quant à sa réputation de grand prédicateur, il la devoit sur-tout à sa figure, à sa voix et à sa déclamation; il étoit en effet grand et bel homme; il avoit en particulier une fort belle tête, où l'on retrouvoit toujours autant de décence que de dignité; sa voix étoit pleine et sonore, et il avoit pris dans sa jeunesse des leçons du célèbre Baron, et en avoit très-bien profité, car tous ses mouvemens et gestes étoient nobles, justes, expressifs et modérés. Il avoit une huitaine de sermons que l'on citoit de préférence à tous les autres; il voulut les faire imprimer, et cette édition n'eut aucun succès, ainsi que je le prédis à quelques amis, après en avoir lu le manuscrit, sur lequel il avoit desiré avoir mon avis.

Il avoit épousé une personne fort riche et

très-laide. Avant le mariage, il lui dit : « Je » ne vous appellerai jamais ma belle Marion ; » mais je vous appellerai toute ma vie ma » bonne Marion. » Il a tenu parole, et elle le méritoit.

5.° Le dernier académicien de cette classe, avec qui je me sois trouvé, étoit M. le pasteur Moulines : Frédéric-Guillaume l'a ennobli ; et, en vérité, il m'est impossible de deviner pourquoi, si ce n'est parce qu'il s'étoit fait l'ami d'un intrigant nommé *Wolner*, et des autres alentours de la favorite. J'ai vu de lui deux traits qui sont ce qu'il y a de moins noble au monde. Le moins grave de ces deux faits ne prouve qu'une ambition tracassière, et toute concentrée dans le commérage et les petites intrigues. Voici ce fait : Lorsque M. Moulines sut que le prince Henri me donnoit des marques non douteuses d'estime et de bonté, il vint chez moi me demander un entretien particulier ; et là, il me raconta longuement, et en grand secret, comment il avoit été si bien auprès de ce prince durant plusieurs années, et comment il n'avoit plus la liberté d'en approcher, quoiqu'il ne pût deviner la cause d'une si cruelle disgrace : il se répandit en plaintes et en gémissemens avec un si

grand air de désolation ! Il étoit si attaché à ce prince ! Il étoit si innocent ! A la fin, je m'impatientai, et lui dis : « Monsieur, ce qui vous
» est arrivé m'arrivera peut-être de même, et
» bientôt : mais je prends avec vous l'engage-
» ment sacré de ne m'en plaindre à personne.
» Vous n'avez point mérité d'être ainsi né-
» gligé : j'espère bien ne pas le mériter non
» plus ; et c'est pour cela que je ne m'en af-
» fecterai point. Laissons les grands être ce
» qu'ils veulent être, et ne nous occupons que
» de ce que nous devons être nous-mêmes.
» Si la fortune nous confine dans la classe des
» petits, prouvons au moins que son pouvoir
» ne s'étend pas jusques sur notre ame et nos
» sentimens. Ils sont grands ! hé bien, soyons
» fiers, sur-tout lorsque nous n'avons point de
» reproches à nous faire. Et qu'est-ce donc,
» au fond, que leur faveur, sinon une chaîne
» très-pénible à porter ? » Le résultat fut que j'estimai beaucoup moins M. Moulines depuis cette entrevue ; que je le fis convenir que je ne pouvois rien pour lui ; et que, dans la suite, il ne lui est plus arrivé de me prendre pour confident. . . . .

Le second fait est beaucoup plus grave : ce n'est plus de la petitesse qu'il décèle ; c'est un

vice contraire à l'humanité et à la probité. L'histoire sera un peu longue; mais elle a une physionomie de roman qui peut la rendre intéressante. Le seul inconvénient qu'il y ait, si c'en est un, c'est que l'article de M. Moulines va embrasser un autre article, celui de M. de Prémontval, que d'ailleurs je n'aurois pas pu omettre.

M. de Prémontval, fils d'un bourgeois aisé de Paris, ayant fait avec succès les études ordinaires, refusa d'embrasser l'état ecclésiastique ou la profession d'avocat, ainsi que son père le vouloit : de cette contrariété de sentimens, il résulta de grandes querelles : le fils quitta la maison paternelle, et le père le déshérita : M. de Prémontval se fit un état à lui-même, par les leçons de mathématiques qu'il donna dans Paris. Il eut des écoliers, et même une écolière, mademoiselle Pigeon, fille aînée d'un très-habile machiniste, que le duc d'Orléans, père de celui qui a été guillotiné, protégeoit : Pigeon mourut, laissant plusieurs enfans, et point de fortune : on dit au protecteur que la fille aînée apprenoit les mathématiques, y faisoit de grands progrès, et même paroissoit être très-reconnoissante des leçons de son jeune professeur, dont on

dit aussi beaucoup de bien au prince : celui-ci, d'après ce rapport, fit offrir à M. de Prémontval le titre de son secrétaire, avec une pension de douze cents francs, s'il vouloit épouser la demoiselle Pigeon ; et le professeur, qui aimoit son élève, fut indigné d'une offre qui mettoit un prix en argent à son mariage, et refusa. Peu de temps après, il partit de Paris pour courir le monde, ayant avec lui son écolière transformée en jockey. Ils arrivèrent à Fribourg en Suisse, et furent très-bien accueillis dans un château où leurs leçons firent plaisir à tout le monde : mais, par malheur, le maître du château et son fils devinèrent le secret de mademoiselle Pigeon, devinrent amoureux de ce prétendu petit garçon, et se livrèrent à une rivalité qu'ils poussèrent si loin, que nos deux voyageurs ne purent se retirer trop vîte. Après quelques autres courses, ils vinrent à Bâle ; ils y changèrent de religion, et s'y marièrent, dans l'espérance d'y obtenir une chaire, qui leur fut refusée. Ce refus les détermina à passer en Hollande, en suivant la rive droite du Rhin : le nouvel époux y fit quelque temps le métier de correcteur d'impressions chez les libraires, et s'attira la protection de madame la comtesse-

douairiere de Golowkin, née comtesse de Dohna, veuve d'un ancien ambassadeur de Russie en Hollande, et dévote protestante très-zélée pour sa religion. La comtesse regarda ces nouveaux venus comme des nouveaux convertis, souffrant persécution pour la bonne cause. Dans ces circonstances, madame la comtesse de Kameke, fille de madame de Golowkin, vint en Hollande passer quelque temps auprès de madame sa mère, qui n'eut rien de plus pressé que de lui présenter ses protégés, et de les lui recommander avec autant de chaleur qu'il lui fut possible. Madame de Kameke, ne pouvant rien refuser à une mère respectée et chérie, pria M. de Maupertuis, au moment de son retour à Berlin, de nommer M. de Prémontval à l'académie; ce que le président fit de bonne grace, en ajoutant au titre une pension de deux mille francs. Le nouvel académicien, dès son arrivée à Berlin, éleva une pension, et se brouilla avec M. Formey; de sorte que bientôt il n'eut plus à entretenir l'académie, que des prodiges de ses élèves, et le public que des balivernes du secrétaire perpétuel. Madame son épouse qui avoit aussi ses écoliers, faisoit moins de bruit, et plus de besogne.

que son mari : elle donna pendant quelque temps des leçons de mathématiques à un libraire nommé M. *Zacharie*, lequel y prit tant de goût, que souvent il s'en occupoit avec elle jusque bien avant dans la nuit, et que la savante maîtresse en fut à la fin incommodée : un jour, elle eut des coliques très-violentes, qui néanmoins se calmèrent, tant monsieur son mari mit de zèle à lui chauffer des serviettes dans une pièce voisine. Il en résulta une petite fille, qui fut baptisée sous le nom de fille de M. *Zacharie*, et de madame *Daube*, traduction littérale en allemand du mot français *Pigeon*. Cet enfant avoit près de sept ans, quand M. de Prémontval fut emporté en deux jours par une fièvre chaude, suite d'une révolution que lui occasionna le célèbre Euler, cinq ou six mois avant mon arrivée à Berlin. Ces deux messieurs avoient très-bien dîné chez l'envoyé de Russie; et au sortir de ce repas, le géomètre bâlois eut la malice d'annoncer au philosophe français la vocation et prochaine arrivée de Panage ou Toussaint, qui, dans son supplément au *Livre des Mœurs*, avoit fort maltraité M. de Prémontval, persuadé que celui-ci étoit un des anonymes

anonymes qui l'avoient le plus critiqué. « Pré-
» parez-vous à de nouveaux combats, lui
» avoit dit M. Euler : vous allez avoir pour
» confrère un antagoniste qui ne vous fera
» grace sur rien : philosophie, style, gram-
» maire, il vous chicanera sur tout ; et il a
» toute l'Encyclopédie pour lui. » La cons-
cience de M. de Prémontval fut bouleversée
à cette nouvelle. Il s'en retourna chez lui,
disant à ceux qu'il rencontroit : *Est-il vrai que Toussaint nous arrive ?* Son agitation étoit
extrême : à peine fut-il rentré, qu'il fallut
le mettre au lit ; le délire survint, et il ex-
pira le surlendemain. Comme il ne se con-
noissoit point de progéniture, il ne fit point
de testament : sa femme hérita de tout, et
profita peu de son héritage, car elle mourut
six mois après lui, ayant oublié et M. Za-
charie et son enfant, ou bien les sacrifiant à
M. Moulines, auquel elle légua tout ce qu'elle
avoit. M. Zacharie eut plus de mémoire qu'elle ;
il attaqua le testament, et présenta la petite fille
âgée alors d'environ huit ans. M. Moulines se
récria contre la calomnie, et protesta haute-
ment qu'il soutiendroit le procès, non pour la
succession, quoique la bibliothèque fût un
objet assez propre à tenter, mais pour venger

la mémoire de la femme la plus vertueuse qui ait existé à Berlin. Ainsi le procès fut suivi dans toutes les formes; et il fut démontré que ce modèle de sagesse avoit eu un enfant à l'insu de son mari, qui chauffoit encore des serviettes, après que cet enfant eut disparu par un escalier dérobé. Mais cet enfant avoit été en sept ou huit pensions différentes et successives, toujours aux dépens de M. Zacharie; et de toutes ces pensions, il s'en trouva une où tout le monde étoit mort avant le décès de madame de Prémontval. Ainsi la chaîne étoit rompue; et il fut impossible de prouver que la petite fille présentée par son protecteur, fût bien certainement celle qu'on avoit emportée par le petit escalier. Il fut donc démontré que M. Moulines avoit eu tort de se déclarer le chevalier de la vertu de madame de Prémontval : il n'avoit plus de motifs pour en défendre la cause; il y avoit cent à parier contre un, que la succession appartenoit à la petite que l'on avoit présentée; et, dans le doute, monsieur le pasteur ne pouvoit, sans scandale, profiter du bénéfice de la sentence. Il en profita cependant; et dès-lors il ne fut plus à mes yeux, et aux yeux de tous les gens honnêtes,

qu'un odieux hypocrite. Et voilà l'homme à qui je ne sais quel manège a valu des titres de noblesse ! Mais en pareil cas, que produit l'abus de la faveur ? Les titres sont souillés, et la tache de l'homme, loin d'en être effacée, n'en est que plus sensible. M. Moulines avoit d'ailleurs de l'esprit aussi bien que de l'adresse; cependant je ne connois de lui que sa traduction d'Ammien Marcellin, en 3 volumes *in*-12. Il y a un autre sujet qu'il auroit pu traiter avec succès, je veux dire l'Examen de la Doctrine et des Systèmes des philosophes grecs : il m'a paru les avoir étudiés avec soin. Cet homme est devenu et est mort fou : est-ce l'ambition, sont-ce les remords qui l'ont réduit à cet état ?

Je reviens à Prémontval et à ses ouvrages. Il a fait de son temps beaucoup de bruit où il étoit ; il n'a rien laissé qui, après sa mort, pût faire parler de lui : son ame ardente et hardie, son caractère exagéré et violent, son esprit inquiet et fougueux, le précipitoient sans cesse vers les idées qui s'offroient à lui, pour les tourmenter, sans jamais les agrandir. Il s'étoit fait grand aristarque à Berlin ; c'est une carrière propre à séduire les hommes inquiets et hargneux : aussi lui ai-je vu ensuite

un successeur qui ne lui ressembloit pas mal. Dans les sociétés où il alloit, personne à la fin n'osoit plus parler. A la moindre négligence contre la langue, que quelqu'un se fût permise, on l'entendoit se dire à lui-même : *Je proteste contre;* et les protestations coupoient la parole à tout le monde. Il entreprit un journal critique sous le titre de *Préservatif contre la corruption de la langue française:* un nommé M. *Mauvillon*, maître de langue en Allemagne, avoit fait un ouvrage en deux volumes fort épais, sous le même titre. Mauvillon avoit vu toute l'étendue de sa matière, et avoit fait un livre estimé : Prémontval n'eut que M. Formey en vue, et ne fit qu'une satire peu décente. Il poursuivit sa victime avec si peu de ménagement, que le chancelier et le fiscal-général défendirent de continuer l'impression de ce journal; et M. Prémontval voulant encore publier un septième (où huitième) numéro, fut obligé de le faire graver, ce qui lui coûta trop cher pour qu'il eût le courage d'aller plus loin. C'est dans ces numéros que l'on retrouve tout le scandale des propos les plus indécens que M. Formey se soit jamais permis, sur-tout en chaire et dans ses écrits.

6.° Ces deux hommes, si différens l'un de l'autre, se sont accolés dans leur histoire, comme ils l'étoient à l'académie : il est donc naturel que je les rapproche, comme je le fais dans mes *Souvenirs.* M. Formey a prodigieusement écrit : on compte près de six cents volumes dont il a gratifié le public, sans même y comprendre les Mémoires de l'Académie, dont il étoit le secrétaire, le traducteur et l'éditeur ; mais il n'a jamais travaillé pour la gloire : aussi n'a-t-il pas un seul ouvrage qui doive lui survivre. Les protestans ont vanté dans un temps son *Philosophe Chrétien*, dont on ne parle plus, et qui ne vaut guère mieux que le reste. « Si j'en avois eu le dessein, » me disoit-il un jour où nous nous promenions seuls, après un dîner qui lui avoit donné plus de franchise qu'à l'ordinaire, « j'aurois bien » pu, comme d'autres, composer un ouvrage » ou deux qui m'eussent survécu d'un siècle; » mais cela auroit emporté tout mon temps, » et je n'ai pas cru que la gloire en valût la » peine : je n'ai donc travaillé que pour » donner un peu d'aisance à mes enfans. » Il y a très-bien réussi, puisque sa succession est montée à cent mille écus de France. On disoit qu'il gagnoit régulièrement cinq ducats par

jour ; un au jeu le soir, car il jouoit parfaitement et heureusement tous les jeux de société ; un à ses compositions littéraires, faisant au moins sa feuille dans sa matinée, et ne la vendant pas moins d'un ducat ; deux par ses appointemens à l'académie ; et un, comme professeur de philosophie au collége français de Berlin. Je ne compte pas ce qu'avoit pu lui valoir la place de pasteur, qu'il abandonna au bout d'un temps.

La reine de Suède eut la malice de lui demander un jour s'il étoit vrai que le jeu lui valût chaque jour un ducat. « Madame, ré-
» pondit-il, on exagère toujours : personne ne
» sait ce que j'ai gagné, car je ne le compte
» pas ; je conviens néanmoins qu'en général
» je gagne plus que je ne perds. » Il a laissé sept enfans, cinq filles et deux fils, dont l'un est médecin, et l'autre employé dans les affaires étrangères. Un de mes compatriotes et amis me chargea de lui demander une de ses filles en mariage. « M. N*, me répondit
» M. Formey, fait beaucoup d'honneur à ma
» fille ; et je suis persuadé qu'il la rendroit
» heureuse ; mais il est catholique, et dès-lors
» la religion met entre lui et moi un fossé
» qu'il ne franchira pas, ni moi non plus. »

C'est à ce mot que se termina ma négociation.

Nous avons fort bien vécu ensemble, M. Formey et moi; cependant, lorsque l'on vit les bontés que Frédéric avoit pour moi, il ne sut pas d'abord résister à la jalousie que tant d'autres en conçurent; et il se permit à ce sujet quelques propos qui furent si vertement repoussés, qu'il se contint dans la suite.

J'ai dit qu'il n'avoit travaillé que pour le profit : c'étoit-là son véritable objet. Il s'emparoit volontiers des ouvrages les plus estimés, et les faisoit réimprimer, ne manquant pas d'y ajouter quelque belle Epître dédicatoire, qui lui valoit, pour l'ordinaire, un beau présent. Quand il apprit que l'on alloit, à Paris, entreprendre l'Encyclopédie, il écrivit aux entrepreneurs qu'il avoit formé le même projet, et en avoit déjà fort avancé l'exécution; qu'il alloit en faire imprimer les premiers volumes, si l'on n'achetoit pas ses manuscrits : de cette sorte, il sut tirer parti de cette entreprise qui d'ailleurs lui étoit assez étrangère.

Au surplus, il faut lui rendre justice : non-seulement il étoit vraiment érudit, mais il avoit une facilité peu ordinaire. Lorsque M. Wéguelin fut nommé à l'académie,

M. Formey le pria de lui envoyer, deux jours d'avance, son discours de réception, afin de pouvoir préparer la réponse qu'il avoit à y faire. M. Wéguelin ne lui envoya son discours que la veille assez tard : le lendemain, M. Formey eut sa classe de philosophie à donner, et quelques visites qui lui prirent le reste de son temps : lorsqu'après diner il voulut lire le cahier de son nouveau confrère, il ne put en déchiffrer l'écriture qui, en effet, étoit peu lisible. Il vint donc à la séance publique, ne sachant ni ce qu'on alloit nous dire, ni ce qu'il pourroit répondre ; et ce fut à mesure que M. Wéguelin parloit, que lui-même, en écoutant quelques phrases, puis écrivant quelques lignes, composa une réponse agréable, très-convenable et même ingénieuse, en un mot, une des meilleures qu'il ait faites.

On étoit d'autant plus empressé de l'entendre, qu'il ne manquoit guère de semer ses discours de quelques traits singuliers, inattendus, et plus que hardis. A notre première assemblée publique, après la mort de Louis XV, il ouvrit la séance par cette phrase : « Louis XV » est mort, Frédéric est à la brèche. » On sait que l'un étoit né en 1710, et l'autre en 1711.

Si on oublie le mauvais ton que M. Formey

s'étoit fait, et la teinte de cynisme qu'il avoit prise, on n'aura pas de peine à concevoir comment il étoit parvenu à se faire aimer : en effet, il étoit doux, modéré et tolérant. « Je » vous comparerois volontiers à Fontenelle, » lui dis-je un jour. — Je vous avoue, me ré- » pondit-il, que le rôle de Fontenelle est le » seul que j'aie ambitionné ; et le compliment » que vous me faites, est celui qui peut me » flatter le plus. » C'est aussi en cherchant à imiter Fontenelle, qu'il est parvenu à un âge fort avancé. Il n'est mort que long-temps après mon retour en France.

Je parlerai peu des acquisitions que l'académie a faites depuis mon départ : que dirois-je sur des hommes que j'ai peu, ou que je n'ai pas l'honneur de connoître ? Je nommerai toutefois ici deux nouveaux académiciens, ou plutôt trois : M. Ermand, homme de mérite dont je parle ailleurs ; et messieurs Ancillon, père et fils ; le premier connu à Berlin comme profond métaphysicien, et plus encore comme l'un des plus estimables hommes que l'on puisse rencontrer ; et le second, très-digne de son père, tant du côté des mœurs, que du côté des connoissances et des talens, si principalement il se défie de la chaleur avec laquelle on se

livre trop souvent, à son âge, à des opinions qui peuvent fort bien n'être que des préjugés, et à des raisonnemens qui ne sont pas exempts de sophismes : ce sont ses premiers essais sur l'histoire et la politique, qui me font penser ainsi : et c'est mon estime pour lui qui me détermine à le dire. Je suis bien assuré que ce n'est que par des motifs honnêtes qu'il a écrit tout ce que j'ai trouvé dans ces essais : mais ces motifs si respectables ne doivent pas lui suffire : il faut encore, et avant tout, être vrai.

CLASSE DE BELLES-LETTRES.

COMME M. d'Argens, directeur de la classe de belles-lettres, a dans cet Ouvrage un article particulier et même assez long, je ne dirai rien de plus ici sur son compte, sinon qu'il a eu pour successeur M. Mérian, qui vit encore, qui étoit déjà notre bibliothécaire, et qui, de plus, a succédé à M. Formey dans la place de secrétaire. M. Mérian est de Bâle, où sa famille est aussi estimée que connue. Il vint jeune à Berlin ; M. de Maupertuis trouva en lui une excellente acquisition pour l'académie, et l'y attacha par une pension qui s'est toujours accrue depuis. Ce nouvel académicien a plus que rempli les espérances du président : c'est aujourd'hui et depuis long-temps un des plus savans littérateurs de l'Europe. Mais, s'il n'a eu à se plaindre ni de la fortune qui ne l'a jamais maltraité, ni de la nature qui lui avoit donné une constitution saine et robuste, et les dispositions les plus heureuses, il faut avouer aussi qu'il a su toute sa vie profiter et

jouir de ses avantages, sans jamais abuser d'aucun. Bon mari, bon confrère, il a eu des mœurs douces et agréables, une marche sage et égale, des procédés honnêtes, et de l'empressement à rendre justice à tout le monde : aussi a-t-il été généralement aimé et estimé, particulièrement dans sa famille et parmi ses confrères. Il a beaucoup étudié : dès sa jeunesse, il a également su et cultivé l'hébreu, le grec, le latin, l'anglais, l'italien, le français et l'allemand. « Si le monde savant venoit à » perdre les poëmes estimés que l'on possède » dans les plus célèbres de ces langues, » disoit avec vérité l'abbé Michélessi, « M. Mérian » seul nous les rendroit. » Je ne parlerai pas de tous ses ouvrages : il a traduit en français les Œuvres philosophiques de David Hume et le poëme de Claudien, avec des remarques aussi judicieuses qu'instructives ; il a aussi traduit plusieurs ouvrages allemands ; et il a donné à l'académie, outre plusieurs autres dissertations sur différens sujets, deux suites de Mémoires qui sont également précieux ; les uns sur le problême de Molineux ; et les autres sur la question de savoir si la philosophie est utile ou nuisible à la poésie. Ces deux séries de Mémoires forment deux ouvrages com-

plets, dont le premier présente, avec autant de clarté que d'ordre, les opinions des philosophes modernes sur l'une des questions les plus curieuses et les plus abstraites qui soient du domaine de la métaphysique. Dans le dernier, l'auteur parcourt les sciences et la littérature chez tous les peuples et dans tous les siècles où on les a cultivées : à chacune des époques qu'il parcourt, il débute par faire connoître ce que le génie poétique y a produit ; ensuite il trace la route que la philosophie y a suivie : c'est une galerie d'analyses exactes et critiques, et de parallèles variés et très-instructifs. Cet ouvrage convenoit à M. Mérian plus qu'à personne, vu qu'il seroit difficile de trouver des hommes qui réunissent au même degré que lui toutes les connoissances qui y appartiennent, et la sorte de sensibilité nécessaire pour les bien rendre. On pourroit comparer ces Mémoires aux parallèles du P. Rapin : mais le résultat de la comparaison seroit tout à l'avantage de l'académicien de Berlin.

Je placerois M. de Francheville à la suite de M. Mérian, si je n'avois déjà dit ailleurs à peu près tout ce que j'ai à dire de ce bon et brave homme. Il nous a donné un grand nombre de dissertations sur je ne sais combien de sujets

absolument divers entr'eux : mais il faut convenir qu'il y a peu de profit à en tirer, parce que M. de Francheville, fort savant d'ailleurs, avoit beaucoup trop de bonhomie pour que l'on puisse avoir une véritable confiance dans tout ce qu'il rapportoit ou affirmoit. M. de Francheville est parvenu à un assez grand âge. Il a eu beaucoup d'enfans : j'ai parlé de son fils aîné ; je ne dirai rien des autres, que je n'ai pas connus, si toutefois j'en excepte la demoiselle aînée, qui est morte à Potzdam, où elle étoit lectrice de madame la princesse de Prusse, aujourd'hui reine-douairière. M. de Francheville est mort pauvre : il avoit entrepris une gazette littéraire peu estimée, et qui par conséquent ne lui étoit pas d'un grand secours.

Un autre membre de la même classe, que j'ai trouvé à Berlin, et qui datoit encore des vieux temps, étoit M. Sussmilch, pasteur d'une église allemande, et alors attaqué d'une paralysie dont il est mort un an ou deux après. Je ne connois de lui qu'un assez long ouvrage sur les probabilités de la vie moyenne des hommes ; ouvrage fait avec beaucoup de soins, après une infinité de recherches, et assez estimé pour être encore aujourd'hui cité

[illegible] auteurs qui traitent de ces matières. M. Sussmilch étoit, à ce qu'il m'a paru, un bon et brave homme, très-modéré, et plein d'excellentes intentions.

C'est ici que se présente M. Toussaint, qui avoit été reçu à l'académie cinq à six mois avant mon arrivée. Je serai encore fort court sur son article, parce que j'en ai déjà parlé ailleurs, et que j'aurai à y revenir, lorsque j'en serai à l'Ecole civile et militaire. Nous avions vécu plus politiquement que confidemment ensemble ; mais au moins nous n'avions point eu de querelles. Lorsqu'il eut la fièvre lente et continue qui nous l'enleva après sept à huit mois de remèdes inutiles et de souffrances, je lui offris, et à sa famille, le peu de secours qui pouvoient dépendre de moi. La veille de sa mort, son fils vint, de sa part, nous prier, ma femme et moi, de vouloir bien nous trouver le lendemain à dix heures du matin chez lui, pour y assister, comme témoins, à une cérémonie religieuse qui y auroit lieu. Le lendemain, nous trouvâmes chez lui le curé catholique : nous les laissâmes seuls durant quelques minutes; après quoi nous rentrâmes ainsi que sa femme et ses enfans : nous nous mîmes tous

à genoux; et le curé se disposa à lui donner la communion. En ce moment, M. Toussaint ayant fait relever ses coussins, de manière à être presqu'assis dans son lit, pria M. le curé d'attendre un moment, et dit à son fils, alors âgé de quinze à seize ans, d'approcher, et de se placer sous ses yeux. « Mon fils, lui dit-il ensuite, écoutez bien, » et retenez ce que je vais vous dire. Je » vais paroître devant Dieu, et lui rendre » compte de toute ma vie : je l'ai beaucoup » offensé, et j'ai grand besoin d'en obtenir » miséricorde. Pour cela, mon fils, est-ce » assez de mon repentir et de ma confiance? » Ah! sans doute, ce seroit assez, tant la » bonté de Dieu est infinie, si je n'avois à » me reprocher que mes propres foiblesses » et mes fautes! Mais si j'ai scandalisé, mais » si j'ai offensé d'autres personnes, ne faut-il » pas encore que ces personnes intercèdent » en quelque sorte pour moi auprès de Dieu, » en me pardonnant elles-mêmes? Eh bien! » je compte encore sur cet acte de charité » de la part de ceux qui peuvent avoir à » se plaindre de moi! J'ai eu des torts en» vers votre mère; et sa piété qui m'est con» nue, me répond qu'elle me les pardonne,

comme

» comme je l'en supplie : je suis coupable
» de bien des négligences envers vos sœurs;
» second article sur lequel j'aurois des re-
» grets désespérans, si je ne considérois qu'à
» leur âge les impressions sont encore foi-
» bles, et que votre mère saura et voudra
» réparer le mal, par l'éducation solide et
» chrétienne qu'elle leur donnera. Il n'y a
» donc que vous, mon fils, qui, au mo-
» ment où j'expire, soyez pour moi le sujet
» des plus affreuses inquiétudes : je vous ai
» scandalisé par ma conduite trop peu reli-
» gieuse, et par mes maximes beaucoup
» trop mondaines : me le pardonnerez-vous?
» Ferez-vous ce qu'il faut pour que Dieu
» me le pardonne ? Arriverez-vous de vous-
» même à d'autres principes que ceux que
» je vous ai donnés ? Par malheur, vous at-
» teignez un âge où l'on est trop enclin à
» oublier les leçons les plus sages : puis-je
» me flatter que vous n'oublierez que celles
» qu'il est si désolant pour moi de vous avoir
» données ? Ecoutez bien, mon fils, les vé-
» rités tardives que je vous déclare en ce
» moment. J'atteste le Dieu que je vais re-
» cevoir, et devant qui je vais paroître, que
» si j'ai paru peu chrétien dans mes actions,

» dans mes discours et dans mes écrits, ce » n'a jamais été par conviction ; que ce n'a » été que par respect humain, par vanité, » et pour plaire à telles ou telles personnes. » Si donc vous avez quelque confiance en » votre père, ne vous en servez que pour » rendre plus respectable à vos yeux, tout ce » que je vous dis aujourd'hui. Puissiez-vous » graver dans votre ame, et vous rappe- » ler toujours plus vivement cette dernière » scène de la vie de votre père ! Mettez- » vous à genoux, mon fils ; joignez vos prières » à celles des personnes qui m'entendent et » qui vous voient ; promettez à Dieu que » vous profiterez de mes dernières leçons ; et » conjurez-le de me pardonner ! »

Ce discours m'étonna singulièrement : je ne m'y attendois pas ; et j'admirai avec quelle force et quelle présence d'esprit cet homme mourant et si affoibli le débita. Après que le curé l'eut administré, nous nous retirâmes, ma femme et moi, en convenant que nous ne parlerions à personne de ce que nous venions de voir et d'entendre, attendu que c'étoit aux parens à le dire, si cela pouvoit leur convenir : je le dis aujourd'hui, parce que les circonstances et les intérêts ne sont plus

les mêmes. Je conçois néanmoins que je serai blâmé par les anti-chrétiens, de l'avoir dit, et sur-tout d'avoir mis à ce récit toute la fidélité dont ma mémoire est capable, et toute la simplicité que peut comporter l'histoire; de même que je serai blâmé par les chrétiens de ne l'avoir pas dit plus tôt. Je viens d'indiquer la réponse que je puis faire à ceux-ci : je recule autant qu'il le faut, ou que je le puis, la publication des vérités utiles, mais qui peuvent déplaire à ceux qu'elles concernent : j'écris à présent les détails de la mort de M. Toussaint, parce que ce n'est plus qu'une anecdote littéraire, sinon étrangère, du moins indifférente à sa famille; et que, d'autre part, ces détails appartiennent à l'histoire de l'esprit humain. Je répondrai aux anti-chrétiens, que, bien décidément ennemi de tout esprit de parti, et invariablement ami de la vérité, je ne crois jamais pouvoir mettre trop de fidélité et de simplicité dans mes récits.

Le prince Henri prit le jeune Toussaint pour lecteur : il s'attacha de même la mère et les filles, quand leur éducation fut finie. Il y a quelques années que la mère est morte : les filles se sont successivement établies ; et

le fils, qui s'étoit aussi marié, et qui est veuf, est resté au service du prince jusqu'à la mort de ce dernier, et du reste toujours aimé, estimé, et bien venu de toute cette cour.

Celu qui fut reçu immédiatement après moi, dans la clase de littérature, fut M. Bitaubé, aujourd'hui membre de l'Institut de France, et qui, alors, venoit de publier à Paris sa première traduction d'Homère. Neveu, par sa mère, du conseiller Jordan, qui voulut en diriger les études et l'éducation, il épousa une de ses cousines, la plus digne femme, parente et amie que l'on puisse desirer; toujours chérie et respectée de tous ceux qui l'ont connue, et ayant l'esprit juste, naturel et ingénu, le caractère doux, égal et indulgent, et toutes les vertus qui tiennent à la bienfaisance, à l'aménité et à l'honnêteté. M. d'Alembert me fit faire leur connoissance à Paris, dans les derniers jours de 1764; et lorsqu'ils revinrent à Berlin, près d'un an après que j'y étois arrivé, je retrouvai en lui un nouveau et honorable confrère et un ami précieux, qui, peu d'années ensuite, ne craignit pas de contracter avec moi une liaison plus étroite, en devenant le parrain de mon

fils, et qui enfin, depuis près de quarante ans, m'est toujours devenu plus cher.

M. Bitaubé, né de parens français, ne s'est jamais regardé que comme Français lui-même: un penchant invincible dirigeoit toutes ses pensées vers la France, et l'y ramenoit lui-même aussi souvent et pour aussi long-temps qu'il le pouvoit; et enfin, après plusieurs voyages semblables, il y est revenu encore, et s'y est fixé en 1785, peu après mon retour. Je ne détaillerai pas tout ce qu'il a souffert de notre révolution. A l'aurore de cette révolution, il s'étoit déclaré avec loyauté pour les principes que les sages professoient; et ce n'étoit qu'avec la joie la plus franche, qu'il en voyoit les progrès. Qui pouvoit s'imaginer que ce bel horizon se chargeroit sitôt de nuages sinistres, et qu'aux espérances les plus flatteuses, succéderoient les désastres les plus cruels! Qui pouvoit s'imaginer que tous les crimes fussent si près de se déchaîner, à la suite des cris de liberté et de prospérité publique! Bientôt la déclaration des droits fut suivie de la violation de tous les principes de justice et d'humanité; la France devint la proie des tigres les plus altérés de sang; et la démence, substituée à la philosophie, ne

rêva plus, ne souffrit plus que bouleversemens, destructions et victimes humaines ! M. Bitaubé étoit de ceux qui auroient dû échapper le plus aux regards de la tyrannie générale : n'ayant occupé aucune place, ami de tout ce qui est bien, naturellement modéré et tranquille, aussi bien que sage et bienfaisant, il ne pouvoit causer d'inquiétude à personne, il ne donnoit lieu à aucune rivalité, il n'offensoit point, il n'offusquoit point, il n'embarrassoit point. Je me trompe : le crime ne peut souffrir aucune sorte de vertu; il n'en aperçoit point, qu'il n'y lise l'arrêt de sa réprobation ; et lorsqu'il ne faut plus qu'un prétexte au scélérat tout-puissant pour perdre l'honnête homme, le prétexte est bientôt trouvé. Un Français, en dînant chez M. Bitaubé, dit que Robespierre étoit un monstre : une demoiselle, toute dévouée à Robespierre, entendit ce mot, en fut indignée, se leva de table, et s'en alla, malgré tout ce qu'on put faire et dire pour la calmer et la retenir : elle fit son rapport au monstre ; et M. et M.me Bitaubé furent enlevés au milieu de la nuit, et conduits au Luxembourg, où ils passèrent neuf mois à attendre la guillotine : on ne put rien obtenir pour eux. Je rédigeai, de

concert avec M. L**, avocat, et quelques autres amis, une pétition que je fis copier par leur vieux domestique, nommé Leclerc, lequel alla, fondant en larmes, la présenter en son propre nom à la section assemblée. Ce spectacle toucha tous les cœurs : ce fut un mouvement d'enthousiasme plus facile à concevoir qu'à décrire. Trois députations furent successivement nommées pour aller aux comités de la Convention demander l'élargissement de M. et Mme Bitaubé, et répondre de leur civisme au nom du peuple. On ne leur accorda rien, et l'on finit par leur imposer silence. Vingt personnes eurent le courage de s'adresser pour le même objet à Robespierre lui-même, qui les écouta d'un air fatigué et sévère, et qui ne leur répondit pas un mot. Je me trompe encore : il répondit à l'un par un mouvement de tête, et par un geste de la main, qui exprimoient énergiquement la sentence de mort. M. et Mme Bitaubé furent en effet inscrits sur les listes de proscription; et ils n'étoient plus qu'à trois jours du terme qui leur étoit assigné, lorsque Robespierre lui-même et ses principaux suppôts subirent le sort de leurs propres victimes, et consolèrent, par leur sup-

plice, l'humanité trop long-temps immolée à leur férocité.

Depuis cette époque, M. et Madame Bitaubé ont été rendus à l'amitié; et lui-même s'est de nouveau livré à ses études accoutumées. Je ne m'arrêterai point aux ouvrages précieux dont il a enrichi notre langue. Et qui ne connoît pas son *Histoire de Joseph*, tableau si frais et si naïf des mœurs patriarchales; sa *Fondation de la Liberté des Bataves*, ouvrage d'un genre plus moderne, et non moins noble ou naturel; son *Homère*, ouvrage qui étoit resté à traduire en français, jusqu'à lui, et qu'il a, pour ainsi dire, naturalisé chez nous; ses *Mémoires* toujours intéressans, répandus parmi les Mémoires de l'Académie de Berlin; son *Analyse* si bien conçue et si bien exécutée *de la Politique d'Aristote*; et sa charmante traduction d'un poëme délicieux, intitulé *Dorothée*, composé par un des premiers poëtes allemands de nos jours?

Frédéric avoit lu dans sa jeunesse les Lettres sur les Physionomies, imprimées sous le nom de M. l'abbé Pernety; et il en avoit été assez content, pour n'oublier ni l'ouvrage, ni l'homme qui s'en disoit l'auteur.

Cet auteur prétendu ne l'étoit que de nom, à ce que m'a bien positivement affirmé l'abbé Matte, ex-jésuite, qui, étant chargé, dans sa jeunesse, de l'éducation de M. le marquis de Pons Saint-Maurice, avoit vécu à Louis-le-Grand avec le P. Bougeant, déjà vieux, et avec l'abbé Pernety, alors gouverneur de M. de Boulogne dans la même maison. M. Matte m'a donc raconté que le P. Bougeant, ayant fait les trois Lettres sur les Physionomies, n'avoit pas osé les faire imprimer sous son nom, de peur d'être encore exilé par ses supérieurs à la triste maison de la Flèche, comme cela lui étoit arrivé pour son petit et ingénieux ouvrage sur le Langage des Bêtes. Dans ces circonstances, ne voulant pas renoncer au plaisir de voir ce que le public diroit de ce petit ouvrage, il s'étoit adressé à ce jeune abbé Pernety, en qui il avoit remarqué autant de modération et de discrétion que d'honnêteté, et avoit conclu avec lui un marché d'honneur et de confiance, dont les conditions furent que le manuscrit seroit remis au jeune abbé, et que celui-ci le feroit imprimer sous son propre nom, et s'en diroit l'auteur; les deux contractans se promettant d'ailleurs l'un à l'autre de garder le secret

nécessaire en pareil cas. Ce qui rend cette anecdote encore plus vraisemblable, c'est qu'il est difficile de concevoir qu'un homme capable de faire dans sa jeunesse une brochure aussi ingénieuse que les Lettres sur les Physionomies, ait vécu dans le repos et la tranquillité jusqu'à plus de quatre-vingts ans, sans avoir produit aucun autre ouvrage ; car cet abbé Pernety n'est mort chez M. de Boulogne, son élève, que vers la fin de 1776, et il avoit alors bien plus que l'âge que j'indique ici. D'ailleurs, la sorte d'esprit, et le style de ces Lettres, portent bien le cachet de l'auteur du Langage des Bêtes.

Frédéric, trouvant un M. Pernety parmi les financiers que M. Helvétius lui avoit envoyés, et se ressouvenant des Lettres sur les Physionomies, lui demanda s'il étoit parent de M. l'abbé Pernety ; à quoi le financier répondit que c'étoit son frère, faisant ainsi, de bonne-foi, et sans le savoir, un véritable *quiproquo* ; car le roi n'avoit en vue que l'abbé, auteur des Lettres ; et le financier ne parloit que de dom Pernety, qui avoit donné au public les Antiquités Egyptiennes, et la Relation du Voyage de M. Bougainville aux Iles Malouines, nommées *Iles Falkland* par

les Anglais. Ce second abbé Pernety étoit cousin du premier, et beaucoup plus jeune. Le monarque ainsi trompé chargea M. Pernety de proposer de sa part, à son frère, la place de premier bibliothécaire de la bibliothèque publique et royale de Berlin, avec le titre d'académicien, et douze cents reisdallers d'appointemens. Le bénédictin accepta, et devint ainsi notre confrère.

Quand il fut arrivé à Potzdam, M. le Catt, qui, d'après et comme le roi, le prenoit pour l'auteur des Lettres, ne lui parla que de la science physionomique, et lui proposa d'examiner à fond si cette science doit être considérée comme réelle ou non : il fut convenu entr'eux que le secrétaire et lecteur du roi soutiendroit la négative, et que le bibliothécaire lui répondroit. Cet accord produisit une lutte qui nous valut plusieurs mémoires de ces messieurs, mais sans procurer aucune idée neuve. L'ennemi de la science physionomique s'enfonça dans une métaphysique vague et sèche où il se perdit. Le défenseur de cette même science se noya dans des détails anatomiques et moraux qui ne nous donnèrent ni moins de sécheresse, ni plus de lumières. Comme l'un et l'autre

ne disoient que ce l'on savoit déjà, il arriva qu'ils ne se convertirent ni l'un ni l'autre, et qu'en terminant enfin cette lutte, ils laissèrent la question aussi indécise qu'elle l'avoit été avant eux. Il n'en résulta qu'une épigramme contre l'un et contre l'autre: on jugea que M. le Catt devoit chercher à répandre du doute sur la science dont il s'agissoit, ayant lui-même une physionomie qui étoit loin d'être belle : ce fut à cette occasion que M. le ministre de Horst, qui lui-même étoit dans le même cas et ne se l'imaginoit pas, soutint un jour que cet homme avoit une excellente physionomie, et répondit à quelqu'un qui lui répliquoit, *mais elle est fausse, perfide et basse:* *Je vous dis qu'elle est excellente, car elle ne trompe personne.* On jugea de même que l'abbé, qui avoit au contraire une très-bonne physionomie, devoit plaider en faveur d'une thèse qui lui étoit favorable, et qui, de plus, étoit devenue une opinion de famille pour lui et les siens. Il est en effet assez singulier, ou du moins très-remarquable, que le cadeau fait par le P. Bougeant à un jeune homme, ait, en quelque sorte, infusé le goût des observations physionomiques à toute la famille de ce dernier : le financier lui-même m'a paru s'en

être sérieusement occupé. Je me rappelle qu'à propos des dissertations de son frère et de M. le Catt, il me disoit un jour que l'on devroit, au lieu de raisonnement, ne s'attacher qu'à observer; que, de cette sorte, on arriveroit à la science par une voie plus utile, plus sûre et moins pénible; que, par exemple, il avoit observé que ceux qui ont le nez petit et retroussé, sont orgueilleux et insolens; que ceux qui ont des lèvres grosses, et sur-tout celles d'en bas, sont bavards; que ceux qui ont le menton de galoche, ont peu d'esprit, et sont indiscrets, etc. « Que tout le monde,
» ajoutoit-il, vérifie ces observations, il arri-
» vera qu'au bout de quelque temps, elles
» seront démontrées vraies, ou démenties et
» démontrées fausses. »

Notre abbé Pernety ne se borna pas à nous parler de physionomies : il réfuta M. l'abbé de Paw, qui prétendoit que les Américains étoient une race dégénérée; réfutation ennuyeuse par le style, mais assez solide pour que l'abbé de Paw, qui ne doutoit de rien, n'ait pu y répondre. Cette même réfutation fut suivie de deux autres ouvrages; savoir, 1°. une Traduction des Rêveries de M. Swedenbourg sur l'autre monde; et 2°. un traité fort long,

intitulé : *De la connoissance de l'homme moral par celle de l'homme physique.*

Ceux même qui ont bien connu dom Pernety, ne conçoivent pas qu'il ait sérieusement regardé comme importantes les absurdités et le délire de Swedenbourg, sur la manière dont les hommes existent dans l'autre monde après leur mort : cependant, c'est ce dont on est convaincu quand on lit son livre.

L'ouvrage sur la connoissance de l'homme eut un débit très-prompt ; bonne fortune qu'il ne faut attribuer qu'au titre : ce titre est en effet heureux et piquant ; mais c'est tout ce qu'il y a de bon dans les trois volumes consacrés à le remplir.

En général, M. Pernety, mon confrère, étoit très-savant (je parle de la science qui tient à la mémoire) ; mais sa science n'étoit que *rudis indigestaque moles :* du reste, c'étoit un excellent homme, ayant un caractère de modération et de bonhomie, tel que jamais il ne se brouilloit avec personne; que même il obligeoit quand il le pouvoit ; qu'il étoit habituellement d'une complaisance précieuse dans la société, et qu'enfin il croyoit tout ce qu'on vouloit, et ne disputoit jamais sur rien. « Savez-vous que » votre abbé Pernety ne me paroît guère bon

» chrétien, dit un soir, en riant, M. Hainchelin.
» Est-ce chez lui apathie de caractère, ou sys-
» tème raisonné? Et d'abord, croit-il en Dieu?
» — Non, répondis-je; il est trop crédule pour
» cela. — Voilà une épigramme que je n'en-
» tends pas! — En voici l'explication: l'abbé croit
» tout ce qu'on lui dit, et tout ce qu'il lit: or,
» pour une fois que la société ou ses livres fa-
» voris lui présentent une preuve de l'existence
» de Dieu, il lui arrive cent ou mille fois d'y
» trouver des raisonnemens ou sophismes tout
» contraires: donc lui qui croit tout, a eu cent
» ou mille quarts-d'heure où il ne croyoit pas
» en Dieu, pour un seul où il y croyoit; et si
» vous calculez ensuite sur ce fond la for-
» mation de nos habitudes, vous verrez qu'au-
» jourd'hui j'ai raison de présumer qu'il n'y
» croit plus du tout. »

Il est vrai que ce savant croyoit à toutes les rêveries des temps passés; il croyoit à la pierre philosophale, à la cabale, aux revenans, aux Patagons, aux sortilèges et enchantemens, aux races de géans, etc. Et à quoi ne croyoit-il pas? Mais malgré cette foiblesse inconcevable et ridicule, tout le monde l'aimoit, d'autant plus qu'à toutes ses autres qualités sociales, il joignoit une discrétion à toute épreuve:

jamais un mot de sa bouche n'a donné lieu à la moindre explication ou brouillerie. On lui reprochoit seulement une dose assez forte d'avarice; mais c'étoit une occasion de rire à ses dépens, et non un titre pour lui en vouloir. Quand Paul Ier. fit son entrée à Berlin, comme grand-duc de Russie, les dames de notre société française annoncèrent à cet abbé que ce seroit chez lui qu'elles se réuniroient pour voir cette pompe extraordinaire, vu que son logement étoit très-heureusement placé pour cela; et comme les chaleurs alors étoient excessives, on lui notifia que l'on comptoit y trouver en abondance de la bonne limonade et des fruits choisis. L'abbé offrit en effet tout ce qu'on lui avoit demandé : mais, par économie, il fit sa limonade avec de la crême de tartre; et il fit son marché avec la fruitière, de manière qu'il n'eut à payer que les fruits que l'on mangea, et qu'elle fut obligée de reprendre les autres.

Il revint en France en 1783, un an avant moi. Plusieurs de nos amis communs avoient déjà quitté la Prusse : Berlin devenoit un peu désert pour nous. D'ailleurs, M. Stoss, second bibliothécaire, attiroit à l'abbé toutes les tracasseries ou mortifications qui dépendoient de lui. Tous les jours il venoit, après son dîner,

me

me prendre pour la promenade, ou passer la soirée chez moi : à dix heures, après mon petit souper, il se retiroit : voilà comment s'est écoulée la dernière année de son séjour à Berlin. Quand il partit, il me laissa beaucoup d'effets à vendre, et sur-tout des tableaux que le public estimoit bien moins que lui : je fis de mon mieux tout ce qu'il desiroit de moi : je lui fis parvenir le prix de ce que j'avois pu vendre, et je lui rapportai moi-même, l'année suivante, ce que je n'avois pas vendu.

Après avoir vécu quelque temps chez son frère, directeur des fermes à Valence, l'abbé Pernety s'est retiré dans la ville d'Avignon, où il a traversé les vagues de la révolution comme il a pu, ne se mêlant de rien, ne disant rien, ne se montrant pas, et cependant mis et retenu je ne sais combien de mois en prison, toujours et plus que jamais occupé de la pierre philosophale, et bien assuré qu'il vivroit des siècles entiers. Je suis persuadé qu'au moment où il a expiré de vieillesse en cette ville, en l'an VIII ou IX, il ne s'est point cru du tout en danger : en mourant, il n'aura cru faire autre chose que s'endormir.

Un homme extraordinaire, connu dans le monde sous le nom du *comte de Saint-*

Germain, vint à Berlin, où il resta plus d'un an. L'abbé Pernety se hâta de le voir en qualité d'adepte, et vint nous en dire des merveilles. M. le comte étoit un vieillard dont on ignoroit l'âge et la patrie; mais il étoit encore très-vigoureux, quoique peu chargé d'embonpoint. Il avoit, disoit-on, le secret de faire de l'or, et même des diamans : il vivoit, ce qui est bien plus précieux, depuis je ne sais combien de siècles : c'étoit le juif errant; c'étoit tout ce que l'on imaginoit de plus merveilleux, d'autant plus qu'il parloit très-bien toutes les langues de l'Europe. M. le comte de Saint-Germain prit un petit appartement dans une des premières auberges de Berlin; il y vécut fort retiré, avec deux domestiques, ayant à sa porte une voiture de remise qui y passoit la journée toute entière, qu'il payoit bien, mais dont il ne se servit jamais. Le vieux baron de Knyp-Hausen s'empressa de le venir voir, comme ancienne connoissance, et l'invita instamment à venir dîner chez lui. « Je le veux » bien, répondit M. de Saint-Germain, mais à » condition que vous m'enverrez votre voi» ture. Je ne puis me servir des remises : ce » sont des voitures trop mal suspendues. » Il faut remarquer que cet inconnu ne donnoit

au baron d'autre titre que celui de *mon fils*. La princesse Amélie voulut le voir, et il fut exact au rendez-vous. « Monsieur, lui dit-elle, » de quel pays êtes-vous? — Je suis, madame, » d'un pays qui, pour souverains, n'a jamais » eu d'hommes d'une origine étrangère. » Ce fut avec cette adresse, et de cette manière énigmatique, qu'il répondit à toutes les questions que lui fit son altesse royale, laquelle en fut à la fin interdite, si bien qu'elle le renvoya, sans en avoir rien appris. Madame du Troussel voulut aussi le voir; l'abbé Pernety négocia cette grande affaire; et le comte vint un soir chez elle, et y soupa. On hasarda de lui parler de la pierre philosophale: il se contenta d'observer que ceux qui s'en occupoient, faisoient, pour l'ordinaire, une gaucherie bien étonnante, en ce qu'ils n'employoient d'autre agent principal que le feu, ne songeant pas que le feu divise et décompose, et qu'il est par conséquent absurde d'y recourir quand on cherche à former une composition nouvelle; il insista beaucoup et assez longuement sur cette idée, et revint ensuite à des sujets de conversation plus commune. Cet homme avoit la physionomie fine et spirituelle: on voyoit en lui l'homme bien né et de bonne

société. Il a été, dit-on, le maître du fameux Cagliostro, si connu pour avoir mystifié à Paris le cardinal de Rohan et tant d'autres : mais jamais le disciple n'a valu le maître : en effet, celui-ci s'est maintenu jusqu'à la mort, sans aucune fâcheuse aventure ; au lieu que Cagliostro, plus téméraire, a souvent tout hasardé, et a terminé sa carrière dans les prisons de l'inquisition à Rome, triste destinée, bien plus douce encore qu'il ne l'avoit méritée. Dans l'histoire du comte de Saint-Germain, on voit un charlatan plus prudent et plus sage : elle n'offre aucun trait qui blesse directement l'honneur : rien n'y est contraire à la probité : il y a par-tout du merveilleux : il n'y a nulle part ni bassesse, ni scandale : s'il est vrai qu'il ait dit à des dames qui pleuroient à la tragédie de *Marianne* : « Et que seroit-ce donc, mes» dames, si vous l'aviez connue comme moi, » et si vous aviez vu combien elle étoit ai» mable, intéressante et belle? » S'il est vrai qu'il ait dit, en parlant de la Passion de J. C. : « C'est bien de sa faute ; et je l'avois bien averti » qu'il finiroit mal, à moins qu'il ne changeât » de plan.» Ce sont là des propos ridicules : mais, dans l'ordre social, ce ne sont pas des crimes.

Dans le temps que cet homme singulier

étoit à Berlin, je hasardai un jour de parler de lui à M. l'envoyé de France, M. le marquis de Pons Saint-Maurice : je lui témoignai en particulier être fort surpris que cet homme ait eu des liaisons particulières et étroites avec des personnes de haut rang, telles que le cardinal de Bernis, dont il avoit, disoit-on, des lettres confidentielles écrites à l'époque où ce cardinal avoit le porte-feuille des affaires étrangères, etc. Monsieur l'envoyé ne me répondit rien sur ce dernier article ; mais il me fit une suite de suppositions dont l'application étoit facile et sensible. « Je suppose, me dit-il, » qu'un homme vraiment original se détermine à se créer et à jouer dans le monde » un rôle extraordinaire qui étonne les esprits » et fasse une sensation générale : je suppose » que cet homme, uniquement occupé de » cette idée, et s'y livrant tout entier, ait de » l'esprit, des connoissances acquises, beaucoup d'attention à toutes les circonstances, » et encore plus de persévérance à suivre son » plan : je suppose sur-tout qu'il sache couvrir ses desseins du voile le plus épais de la » discrétion, et que jamais la présence d'esprit » et la souplesse ne lui manquent au besoin : » enfin, je suppose qu'il ait acquis ou reçu une

» fortune aisée, vingt mille livres de rentes,
» par exemple ; voyons la conduite que cet
» homme pourra tenir : il ne parlera, du moins
» avec franchise, ni de son âge, ni de son
» pays, ni de sa famille, ni de sa personne : il
» étendra le voile le plus épais sur tout ce qui
» le concerne ; il aura épargné quelques an-
» nées de ses revenus ; il aura par là un ca-
» pital qu'il confiera à des banquiers sûrs et
» bien connus ; il arrivera à Berlin, ayant ses
» capitaux à Leipsick, par exemple ; un ban-
» quier de Berlin aura ordre de lui payer vingt
» mille francs ou plus : il les recevra, les
» renverra de suite à un autre banquier de
» Hambourg, qui les lui fera repasser de suite.
» Il aura le même jeu à jouer par quelques
» banquiers de Francfort et de quelques au-
» tres villes ; ce sera toujours le même fonds,
» sur lesquels il ne perdra que quelques *pour-*
» *cents*, et il aura rempli son objet ; car on
» saura que chaque semaine il reçoit des som-
» mes considérables de tous côtés ; et l'on ne
» concevra pas l'emploi qu'il en fait, vu que
» d'ailleurs il fera très-peu de dépense, et ne
» se mêlera d'aucune affaire. Tous les autres
» faits merveilleux que l'on cite de ces hommes
» inconnus et extraordinaires, peuvent tout

» aussi facilement être ramenés à des explica-
» tions naturelles, que celui des sommes que
» le comte de Saint-Germain reçoit si sou-
» vent, quoiqu'il fasse si peu de dépense. »

Vers le même temps où nous reçûmes M. Pernety, qui, par la protection du cardinal de Bernis, fut nommé abbé de l'abbaye de Burgel *in partibus infidelium*, la classe de littérature fit une autre acquisition en la personne de M. Wéguelin, ci-devant pasteur à Saint-Gall en Suisse, et devenu professeur d'histoire et de géographie à l'École civile et militaire de Berlin.

M. Sulzer, qui le connoissoit, l'avoit proposé au roi, et le roi l'avoit agréé pour la chaire qu'il occupoit chez nous. Le premier ouvrage que ce nouveau professeur donna au public, fut une brochure assez peu volumineuse, ayant pour titre: *Observations sur les différentes formes de Gouvernement*; brochure qui donna au roi une très-haute idée de l'auteur, et qui valut à celui-ci l'entrée de l'académie. « Je vous félicite, me dit à ce sujet
» ce monarque; je vous félicite d'avoir en
» M. Wéguelin un collègue d'un très-rare mé-
» rite. Cet homme m'a envoyé un petit ouvrage
» qu'il a composé, sur les gouvernemens: en

» le recevant, je l'ai laissé dans un coin, sans
» même l'ouvrir, persuadé que ce n'étoit
» qu'une de ces productions de collége, qui ne
» peuvent guères intéresser que des pédans.
» Je vous demande bien pardon, monsieur,
» de juger si mal les œuvres de messieurs les
» professeurs : c'est un tort impardonnable;
» je le sens, et je le confesse; mais le préjugé
» est contre vous; et j'espère de votre indul-
» gence que, si je m'y laisse aller, vous ne le
» verrez que des yeux de la pitié. J'oubliai donc
» la brochure de votre collègue; cependant le
» hasard la reproduisit devant moi quelques
» jours après, dans un moment où je n'avois
» rien à faire; je l'ouvris, en me disant:
» *voyons ce que ce professeur a dans l'ame.*
» J'éprouvai bien vîte qu'il falloit du courage
» pour lire cet homme, tant son style est serré
» et incorrect: mais je découvris dès le com-
» mencement, et à chaque page, des choses si
» profondément pensées et si justes, que tout
» en l'abandonnant vingt fois, à cause de la
» difficulté de l'entendre, je ne pus m'empê-
» cher d'y revenir jusqu'à ce que je l'eusse lu
» tout entier. Ma conclusion est, monsieur,
» que cette brochure est un grand et bon ou-
» vrage, qui m'en a plus appris que beaucoup

» de livres très-volumineux. M. Wéguelin est
» un homme de génie : je n'exagère point,
» c'est un second Montesquieu. »

Cet auteur tarda peu à nous donner un ouvrage plus volumineux que ses *Observations sur les Gouvernemens* : ce furent les *Caractères des douze premiers Césars*, en 2 volumes *in-8.°* fort épais : toujours des vues profondes, et même mérite intrinsèque; mais aussi toujours un style barbare et presque inintelligible. Il nous a donné un grand nombre de Mémoires insérés dans la collection de l'académie, et qui sont tous marqués au même cachet : il y en a plusieurs qui concernent le grand schisme d'Orient.

Après la mort de M. Toussaint, M. d'Alembert nous envoya, pour lui succéder, M. Borrelly, qui, de cette sorte, devint mon collègue à l'Académie des Sciences et à l'Ecole civile et militaire, et qui n'est revenu dans ce pays qu'environ sept ans après moi. Comme il est fait mention de lui en plusieurs endroits de *mes Souvenirs*, et que l'on y voit bien quelle étroite amitié et liaison il y a eu entre nous deux, je me contenterai de dire ici qu'il a enrichi les Mémoires de l'Académie de plusieurs dissertations aussi utiles que bien écrites,

sur l'art oratoire, et autres branches de la littérature; sans compter une *Correspondance littéraire*, qu'il a continuée durant plusieurs années; un *Journal d'instruction publique*, imprimé en France, et très-précieux; un autre *Journal* relatif à l'économie en général; une *Logique* aussi sage que bien adaptée aux écoles; et une *Introduction à la connoissance et au perfectionnement de l'homme physique et moral*, l'un des ouvrages les plus méthodiques, les plus complets et les plus dignes d'être étudiés par tous ceux qui ont à s'occuper de l'éducation de la jeunesse.

Je n'ai plus à citer qu'un membre que la classe de belles-lettres ait acquis de mon temps : c'est M. l'abbé Denina. Frédéric l'engagea, sur la réputation que cet abbé s'étoit faite par ses deux ouvrages historiques, l'un sur les Révolutions d'Italie, et l'autre sur l'Histoire de la Littérature italienne. Comme je l'ai peu fréquenté, j'en dirai peu de chose : il débuta en abbé sémillant, élégant, aimable, et ne cherchant qu'à se répandre dans toutes les sociétés. Peu à peu il quitta l'équipage, et reprit le ton plus simple de ses confrères. Je n'ai rien appris de ses travaux littéraires à l'académie, sinon qu'il a fait, il y a peu

d'années, un discours dont l'objet est de réduire la littérature française à rien, c'est-à-dire, de la mettre infiniment au-dessous de celle des Espagnols, et sur-tout des Italiens. Il ne tient pas à lui que nous ne soyons pour jamais rabaissés à la classe des perroquets les plus vains et les plus ineptes; mais il ne faut ni s'en scandaliser, ni s'en alarmer : celui qui, dans ses *Révolutions d'Italie*, avance et soutient, par exemple, que Charles-Quint a *été* un brave plus franc et plus loyal, un chevalier plus digne de confiance que François I.er, ne devoit-il pas nous refuser les talens, ainsi qu'il avoit refusé les vertus à nos héros. Ce qui doit au reste nous consoler, c'est que quelques légères circonstances nouvelles le porteront sans doute demain à remettre à nos pieds ceux qu'il a tant élevés au dessus de nos têtes. Je ne serois pas surpris qu'il en vînt jusqu'à nous déclarer la première nation du monde, sous tous les points de vue qu'on peut réputer honorables (*a*).

(*a*) Si l'on me reprochoit cet article, je répondrois que je n'ai fait que venger M. Denina, français, de M. l'abbé Denina, italien. Je ne puis donc attendre que des remercîmens de sa part, aujourd'hui qu'il se glorifie d'appartenir à la grande nation.

Je n'ignore pas que, depuis mon départ, plusieurs hommes connus ont été nommés à l'académie, et que l'on compte parmi eux des littérateurs très-estimables et justement célèbres : mais je n'en parle pas, parce que je n'ai eu aucune relation particulière avec eux : je citerai toutefois M. Ramler, sur lequel j'ai deux petites anecdotes à conter.

J'étois encore nouveau venu à Berlin, lorsque M. le comte de Reichenbach le jeune, officier dans le corps des gendarmes, dont j'avois fait la connoissance chez le comte de Kameke, m'invita à un souper, où j'eus pour compagnie une douzaine des officiers les plus instruits et les plus considérés du même corps : on ne parla que de littérature ; quelques-uns des convives vantèrent extrêmement ce M. Ramler, qui déjà, en ce temps-là, passoit pour un des plus grands poètes de toute l'Allemagne : M. de Reichenbach se leva de table, alla prendre un volume d'odes toutes composées par ce poète, et en le présentant à la compagnie, il pria ses convives de vouloir bien lui expliquer et rendre intelligible la première strophe d'une de ces odes ; le volume passa par les mains de tous ces messieurs : on discuta beaucoup et long-temps ; et l'on finit par con-

venir unanimement qu'il n'y avoit ni construction ni sens, et que la première loi de quiconque veut écrire, étant d'avoir quelque chose à dire, et de savoir l'exprimer de manière à être entendu, il étoit juste de rayer cette ode de la liste des productions admissibles.

Dans une autre occasion, un allemand me cita, avec une sorte d'orgueil national, le talent que M. Ramler avoit eu de traduire Horace vers pour vers, et toujours dans la même mesure : je répondis que nous avions eu, il y avoit déjà long-temps, de ces tours de force en assez grand nombre, et sous différens noms; mais que le siècle de Louis XIV et le bon goût nous avoient appris à les dédaigner; et qu'en effet le bon sens ne peut y voir que des efforts d'autant moins estimables, qu'ils sont sans utilité.

La raison pour laquelle je ne parle pas de plusieurs académiciens vivans, a également lieu pour ceux qui ont précédé l'époque où je suis venu à Berlin : je n'ai effectivement aucun souvenir qui les concerne, si l'on en excepte Maupertuis et Voltaire, sur lesquels je dis ailleurs ce que j'en ai appris de plus intéressant, ainsi que du marquis d'Argens et du conseiller Jordan.

Il reste encore deux classes d'académiciens dont je ne crois pas devoir m'occuper ; savoir, les associés ou membres étrangers, et les seigneurs ; il n'y auroit à excepter de cette dernière classe, que M. de Hertzberg et M. le marquis de Luchésini qui est président de l'académie depuis plusieurs années. J'ai rapporté, sous d'autres titres, ce que j'avois à dire de quelques hommes attachés à la cour, et qui ont eu le titre d'académiciens, sans avoir jamais paru à l'académie, tels que le colonel Quintus-Icilius, etc. Ici, je n'excepterai que M. le Catt, qui est venu quelquefois à nos séances, et qui, de plus, nous a fourni plusieurs Mémoires, non-seulement sur la science physionomique, ainsi que je l'ai dit ci-devant, mais encore sur le beau, objet si intéressant, et où il n'a saisi que des points de vue abstraits, décharnés, et sans agrément comme sans utilité.

Après avoir, pour ainsi dire, esquissé la partie anatomique de ce corps de savans, si l'on me demande comment vivoient entr'eux tous les académiciens assidus, et qui composoient véritablement l'académie, je répondrai qu'ils vivoient entr'eux fort pacifiquement et avec honnêteté. J'ai remarqué cependant quelques nuances assez curieuses à observer ; on

pouvoit diviser de mon temps l'académie en trois branches, celle des Allemands, celle des Suisses, et celle des Français, contenant chacune sept, huit ou neuf personnes. Les Allemands plus flegmatiques, et accoutumés à un gouvernement absolu, ne demandoient qu'à être traités avec justice et politesse; que l'on eût pour eux les égards convenables, ils étoient contens, ne se mêloient de rien, et laissoient faire aux autres. Les Français, de mon temps, ne différoient des Allemands qu'en un point; savoir, qu'ils ne vouloient pas être dominés. Quant aux Suisses, ils étoient généralement dominateurs, et se mettoient à la tête de toutes les affaires, ou plutôt vouloient les conduire seuls : je sais qu'il y a des exceptions à tout: Lambert, par exemple, et Mérian, agissoient bien plus comme les Français que comme les Suisses. Beausobre étoit suisse à cet égard, et non français; mais ma distinction reste généralement vraie. J'ai vu Sulzer, Béguelin, Wéguelin, etc., gouverner toute l'académie; j'ai vu les Allemands ne pas songer à s'en plaindre, et les Français ne faire qu'en rire, pourvu que le joug ne pesât pas sur eux. Ne dira-t-on pas avec moi que l'Allemand, fait à un gouvernement sévère, n'aspire qu'à être

traité avec de justes ménagemens; que le Français, né sous un régime où ces ménagemens avoient lieu, recherchoit l'égalité; et que le Suisse, ayant joui de cette égalité dès son enfance, vouloit dominer : et tout cela, parce que l'homme, à quelque cran qu'il soit placé, a toujours besoin de monter à un cran plus élevé. Ainsi, l'Allemand tend à jouir des droits de la nature; le Français, des privilèges de la liberté; et le Suisse, de l'autorité absolue.

J'ai maintenant, et avant de quitter l'académie, à citer quelques anecdotes qui appartiennent au corps entier. La première a pour objet la question sur l'universalité de la langue française. Je m'opposai d'abord de toutes mes forces à ce qu'elle fût admise; mais M. Mérian, qui l'avoit proposée, l'emporta, d'autant plus que je ne voulois pas même indiquer le motif qui me déterminoit à la rejeter : ce motif étoit que j'avois peur que cette question ne donnât lieu à quelques satires fort désagréables contre notre langue, contre notre littérature, et même contre notre nation. Je ne fus tranquille, à cet égard, que lorsque l'évènement prouva que j'avais eu tort. Entre vingt-une pièces qui nous vinrent, il y en eut deux qui fixèrent d'abord

d'abord tous les suffrages : une française, qui n'avoit guère que vingt pages *in*-4°.; et l'autre allemande, qui contenoit 101 pages *in-folio*. Les Allemands s'accordèrent entr'eux pour donner la préférence à celle-ci; ils formoient le plus grand nombre. Le prince Henri, qui voulut lire les deux pièces, déclara que l'académie se déshonoreroit si elle ne couronnoit pas la française. Dans l'assemblée où nous eûmes à donner nos voix, je me trouvai le premier à opiner, vu que M. Mérian, mon ancien, ne devoit opiner que le dernier, ayant, en sa qualité de directeur, à recueillir les suffrages : je me bornai à lire mon avis que j'avois, écrit et motivé, déclarant que je ne répondrois à aucune objection, et requérant le directeur de déposer aux archives cet avis que j'avois daté et signé. Cette marche extraordinaire et imprévue intimida quelques-uns de mes confrères; et le prix fut partagé entre les deux pièces : j'avois dit que, selon moi, la pièce française, riche d'idées neuves, prouvoit que l'auteur ne s'étoit arrêté qu'à ce qui n'étoit pas généralement connu et avoué; et que l'on voyoit que l'auteur allemand avoit voulu en quelque sorte épuiser le sujet, et qu'en conséquence je comparerois l'un à Tacite, et

l'autre à Tite-Live. Le jour de la séance publique, nous apprîmes que la pièce française étoit de M. de Rivarol, que nul de nous ne connoissoit alors, et que la pièce allemande étoit de M. Schwabbe, professeur de philosophie à l'université de Stuckart. Cette dernière pièce n'a été traduite que tout récemment; elle méritoit cependant bien de l'être plus tôt. Je ne crois pas qu'il y ait un étranger qui connoisse mieux notre littérature que M. Schwabbe, et qui la juge avec plus d'impartialité : il étonne également ses lecteurs sous ces deux rapports.

A la suite de l'anecdote qu'on vient de lire, je vais en rapporter une autre qui concerne la classe philosophique : l'académie n'a qu'un prix à distribuer par an; ce n'est donc que successivement que les quatre classes qui la composent, choisissent les questions qui, chaque année, sont annoncées dans le programme de cette académie, comme sujets des prix à distribuer deux ans après. Le tour de la classe de philosophie spéculative étant venu, Sulzer et Béguelin, qui en étoient membres, firent adopter une de ces questions métaphysiques que l'on a reléguées dans le Nord de l'Europe, vers lesquelles Leïbnitz et Wolff ont tourné les esprits en Allemagne,

et qui maintenant forment le domaine particulier de Kanth et de ses partisans. D'Alembert eut le courage de dire à Frédéric que son académie avoit tort de s'arrêter à des questions qui ne tiennent qu'à une science futile et inaccessible, et que l'on ne peut traiter qu'en s'égarant dans des conceptions plus raffinées que transcendantes, et qu'en finissant toujours par tomber dans le galimatias ou la battologie. Ce fut avec franchise et même avec humeur, qu'il blâma les académiciens de chercher ainsi à maintenir un travers national peu honorable, et de paroître dédaigner des questions de la plus haute importance, qui feroient honneur à leur sagesse, en même-temps qu'elles contribueroient directement à l'amélioration de l'ordre social. Pour donner un exemple de ces questions vraiment dignes d'être adressées au monde savant, par une académie que protège un roi philosophe, d'Alembert proposa de demander *s'il peut jamais être permis de tromper le peuple*. Frédéric, frappé des raisons alléguées par le philosophe parisien, et desirant faire tomber dans le discrédit une sorte de métaphysique qui pouvoit jeter du ridicule sur les savans de son pays, ordonna

à son académie d'annoncer pour sujet du prix de philosophie la question indiquée ci-dessus ; et l'académie se hâta de se conformer à des intentions qui lui étoient manifestées par une lettre fort sèche, où l'on retrouvoit en partie l'humeur que d'Alembert avoit mise dans la sienne.

Lorsqu'au terme fixé pour adjuger ce prix, l'académie eut à prononcer entre les concurrens, elle prouva, du moins pour cette fois, qu'elle se connoissoit en politique-pratique, aussi bien que d'Alembert en politique morale. Après avoir déclaré que les académies, quand elles couronnent des Discours ou Mémoires, ne couronnent que les recherches et les talens, et qu'elles n'épousent point les opinions des auteurs, elle partagea le prix entre les deux pièces qui prouvoient le mieux, l'une que l'on pouvoit quelquefois tromper le peuple, et l'autre qu'on ne le pouvoit jamais.

Il n'en fut pas de même dans la circonstance dont je vais parler.

Catherine II avoit-elle desiré de se voir comptée parmi les membres de cette académie ; ou Frédéric avoit-il deviné qu'elle en seroit flattée, et avoit-il voulu, par galanterie, lui en faire l'agréable surprise ? Je n'en sais

rien. Ce que je sais, c'est que nous reçûmes ordre de la nommer notre confrère par acclamation, et de la placer sur notre liste, hors de tout rang, en grosses lettres, et avant toute indication d'autres académiciens, soit honoraires, soit ordinaires, soit asssociés et étrangers. Nous procédâmes à cette nomination : nous fîmes réimprimer notre liste de la manière indiquée ci-dessus. On fit faire un magnifique diplôme bien respectueux pour sa majesté impériale; et l'on joignit à ces différentes pièces une lettre toute en admiration pour elle, pour son gouvernement, et pour le projet de code de lois que son génie lui avoit dicté, en conformité de son zèle pour le bonheur de ses peuples. On y joignit de plus un exemplaire complet de nos Mémoires, magnifiquement relié, et à ses armes. Le tout fut ensuite envoyé au ministre de Prusse résidant à Saint-Pétersbourg, pour être humblement offert à sa majesté. Une seule chose causa de cruels embarras : il y a six ou sept volumes des Mémoires de l'académie de Berlin, depuis 1748 jusqu'en 1754 ou 1755, qui manquent dans la librairie; on ne les retrouve absolument dans aucun magasin; aucun de nous ne les avoit; et l'envoi étoit prêt à

manquer, si la princesse Amélie, sœur de Frédéric, ne les avoit eus, et n'avoit bien voulu nous les prêter, sous la condition de les lui rendre aussitôt que nous le pourrions.

L'impératrice reçut gracieusement notre hommage, et nous envoya en retour une carte de la mer Caspienne, levée sous ses yeux, et vérifiée par elle, tant en ce qui concerne la forme, la position, et l'étendue de cette mer, qu'en ce qui tient à la profondeur des eaux, dans tout son pourtour, et même dans un grand nombre d'endroits de l'intérieur, qui tous avoient été sondés en sa présence. L'académie, dont les revenus se composent du produit des almanachs et de celui des cartes géographiques, ne songea d'abord qu'à ses intérêts. On calcula combien cette carte, bien gravée, pourroit rapporter, et l'on décida qu'il falloit se hâter d'en profiter, si pourtant la politique n'y opposoit aucun obstacle. Pour lever les doutes que cette dernière clause pouvoit donner, on écrivit au roi; dont la réponse fut qu'il voyoit bien que son académie savoit mieux juger de ses intérêts que des convenances; que c'étoit, non son propre agrément, mais celui de sa majesté impériale, qu'il faudroit avoir pour publier

la carte dont il s'agissoit, et qu'il ne convenoit absolument point de solliciter une semblable permission ; d'où il concluoit qu'il falloit précieusement conserver ce cadeau, comme très-honorable pour l'académie, et n'en faire d'ailleurs aucun autre usage.

Peu de temps après cette illustre association, il y eut une place vacante dans la classe de philosophie spéculative : le roi demanda une liste de trois candidats, parmi lesquels il nommeroit celui qui lui paroîtroit le plus digne d'être élu. Les membres de la classe formèrent cette liste, qui fut envoyée à Potzdam : mais le roi n'y répondit que par une lettre dure, dans laquelle il recommandoit de mettre plus de soin aux listes qu'on lui adressoit, et ordonnoit d'en former une nouvelle. La seconde liste fut presque semblable à la première : il n'y eut qu'un nom de changé ; et le roi nomma le dernier qu'on avoit proposé, sans d'ailleurs faire l'honneur à son académie de lui écrire. Ce qui, en cette occasion, causoit la mauvaise humeur du roi, c'est qu'on avoit mis à la tête des candidats, dans l'une et l'autre liste, le juif Mosès Mindleson, et que cette nomination étoit la première qu'on ait eu à faire depuis celle de l'impératrice de Russie.

Frédéric étoit révolté de l'idée que le premier académicien admis depuis l'acceptation de sa majesté impériale, pût être un juif : il étoit même fâché qu'on lui eût proposé, non pas qu'il n'estimât Mosès Mindleson comme philosophe, ou qu'il fût lui-même esclave des préjugés, mais parce qu'il craignoit qu'une accolade de cette sorte ne fût regardée comme un sarcasme, ou au moins comme une très-grande irrévérence en Russie, et même dans les autres cours de l'Europe. La classe de philosophie ne voulut pas s'arrêter à ces considérations politiques, que j'avois devinées sans peine, et qui m'avoient fait dire que l'impératrice fermeroit notre porte à ce juif : ainsi mes collègues, sur-tout M. Béguelin, persistèrent à le présenter le premier, même dans la seconde liste, ce qui ne servit qu'à irriter encore plus le roi. On alla presque jusqu'à me regarder comme homme à préjugés, parce que j'étois sûr que Frédéric auroit égard à ceux du public en cette occasion. M. Béguelin me demanda si je rougirois d'avoir pour collègue un juif respectable par sa moralité, ainsi que par ses connoissances et ses talens : ce que mon respectable confrère gagna, à la chaleur qu'il montra dans cette affaire, c'est

qu'ensuite son directeur étant mort, il n'en obtint pas la place qu'il méritoit si bien d'obtenir, et que, par une suite du ressentiment qu'il en eut, il cessa de venir à nos séances.

Je dois dire ici ce que je sais du juif Mosès Mindleson, petit homme très-contrefait, et né fort pauvre, chargé d'une nombreuse famille, et ne devant rien qu'à lui-même. Recueilli dès sa jeunesse par messieurs Bernard, famille juive, riche, et faisant un assez grand commerce à Berlin, il s'étoit toujours si bien conduit, et s'étoit formé de lui-même, au point qu'il s'étoit acquis une estime générale, et que, chez ces messieurs Bernard, il avoit successivement passé, de l'état de balayeur dans le magasin, à ceux de commissionnaire, d'employé aux registres, et enfin de chef de la caisse et de presque tout leur commerce. Il avoit en même-temps été l'instituteur de tous les enfans de la maison. Sa réputation s'étoit étendue parmi ceux de sa nation, et peu à peu parmi les chrétiens. On l'avoit chargé de faire des règlemens pour l'école juive de Berlin : il avoit, de plus, composé pour cette école, dont on lui avoit confié l'inspection, une sorte de catéchisme dont on vantoit beaucoup la sagesse. Quant à ses ouvrages littéraires,

je n'ai connu que son *Phedon*, ou *Dialogues de Socrate sur l'Immortalité de l'ame*, petit volume *in*-12, dans lequel on trouve moins encore la forme des dialogues de Platon, et le fond de la doctrine de cet ancien philosophe, que des développemens et une force de raison qui n'appartiennent qu'à l'imitateur, et qui, dans le temps, lui ont fait une grande réputation. C'est en se prévalant de cet ouvrage, qu'un pasteur protestant, Lawater, (si je ne me trompe, ou quelqu'un sous son nom,) fit imprimer et lui adressa une assez longue lettre où il le sommoit d'embrasser le christianisme, ou de prouver que la religion juive valoit mieux. Mösès Mindleson y répondit par un écrit assez court, auquel tous les sages applaudirent, et où il observoit que le gouvernement sous lequel il vivoit, tolérant la religion dans laquelle il étoit né, personne n'avoit le droit de lui demander compte des motifs qui l'engageoient à y persister; que, dans cette hypothèse, sa persévérance étoit un point dont il n'étoit comptable qu'à Dieu; que ce ne seroit qu'autant qu'il s'attacheroit à un autre culte, qu'il pourroit se croire obligé, par respect pour la société générale, de faire connoître les raisons qui

l'y auroient déterminé ; et que si l'on n'avoit pas le droit de l'interroger sur ses principes, tant qu'il restoit tel qu'il étoit né, il espéroit qu'on le dispenseroit de répondre à ceux qui s'arrogeroient mal-à-propos le droit de le sommer publiquement de satisfaire à leur curiosité indiscrète. Pour montrer quelle étoit l'honnêteté et la délicatesse de ses sentimens, il suffira de citer le trait suivant. Un juif nommé Ephraïm, qui, dans la guerre de sept ans, avoit gagné dix millions de bien, lui dit un jour : « Messieurs Bernard ne vous don-
» nent que quinze cents écus par an; vous
» avez une famille nombreuse, pour l'établis-
» sement de laquelle cette somme ne peut
» être que d'un foible secours : venez remplir
» chez moi les fonctions que vous remplissez
» chez eux, et je vous donnerai le double.
» Mindleson lui répondit : Messieurs Bernard
» ont eu soin de moi, lorsque je ne leur
» avois encore rendu aucun service, et qu'il
» étoit douteux si je leur en rendrois jamais :
» leurs bontés ne se sont point démenties ;
» ils ont toujours plus fait que je n'ai mérité.
» Aujourd'hui, qu'il y a dans cette famille
» beaucoup de mineurs, il me semble que
» je leur suis nécessaire. Je ne les quitterai

» donc pas : il me donnent assez pour moi
» et les miens ; s'ils m'en croyoient, ils me
» donneroient moins. Quant à mes enfans, il
» faudroit qu'ils valussent bien peu, si cette
» famille les abandonnoit. »

Je terminerai cette notice par un autre trait moins honorable sans doute, puisqu'il servira à prouver que les philosophes les plus sages ont encore des préjugés et des foiblesses. Un Français, philosophe et savant, devint amoureux d'une demoiselle juive, et parvint à lui plaire. Il se détermina à l'épouser, sous la condition qu'ils continueroient à suivre chacun la religion de ses pères. Mais sachant quel étoit le crédit de Mosès Mindleson parmi les juifs, et ne doutant pas qu'on ne le consultât en cette circonstance, il vint le trouver avant de faire d'autres démarches, lui demanda s'il lui seroit favorable ou contraire. Mosès Mindleson donna sa parole d'honneur qu'il ne diroit rien qui pût détourner les parens de consentir à ce mariage. Le français forma donc sa demande, qui d'abord fut fort bien reçue, et qui, quelques jours après, fut rejetée avec emportement, injures et menaces, par le père de la demoiselle. « Vous voudriez, lui dit le
» Français, que je m'échauffasse jusqu'à vous

» frapper, pour pouvoir rompre vos engage-
» mens : eh bien ! je n'en ferai rien ! »

Dans le cours de cette dispute, le père avoua que toute la nation juive, et sur-tout le sage Mosès Mindleson, blâmoient hautement cette alliance; surquoi notre philosophe amoureux alla revoir cet oracle de la synagogue; et après lui avoir rappelé leur premier entretien, et reproché le peu de bonne-foi que lui Mosès avoit montrée en cette affaire, il lui dit : « Le public m'avoit persuadé que vous
» étiez un vrai philosophe; mais votre conduite
» me prouve que vous n'êtes réellement qu'un
» juif.—Cela est vrai, » répondit humblement M. Mindleson. C'est ainsi que le mariage fut rompu, et que l'on put se convaincre qu'il y avoit autant d'exagération dans l'enthousiasme des partisans de ce juif, qu'il y auroit eu d'injustice à lui refuser un mérite rare, et plusieurs vertus plus rares encore.

Un autre Français, qui n'a pas été de l'académie, non plus que le précédent, mais qui a vivement desiré d'en être, et s'est vengé, par toutes sortes d'injures, de l'inutilité de ses poursuites; un Français, venu de je ne sais quelle province, non philosophe, ni savant comme l'amoureux dont nous venons de parler, mais s'annonçant pour être l'un et

l'autre, nous arrive, avec son épouse, de Bâle en Suisse, muni de plusieurs lettres de recommandation, et particulièrement pour M. Mérian, qui, de très-bonne-foi, le prône et le protège tant qu'il peut : ce nouveau venu forme dans Berlin, comme feu Prémontval, une pension de jeunes gens. Peu de temps après, il tire par les oreilles, et renvoie à coups de pied, pour cause de négligence et de paresse, un fils de son hôte, reçoit en conséquence ordre de quitter son appartement, et compose, pour s'en venger, sous la forme d'un roman, une historiette qui n'est qu'un ramassis de tout ce que la médisance ou la calomnie a pu débiter sur le compte de sa propriétaire, femme jolie ou belle, très-aimable et d'une société douce, honnête et sûre. Ce roman, à peine imprimé, est d'abord adressé au roi, comme destiné à détourner les jeunes demoiselles des désordres qui produisent le déshonneur, et tous les désastres qui en sont la suite : aussi le roi le trouve-t-il excellent, d'autant plus que, de vieille date, il n'aime ni la femme prise pour héroïne, ni son mari. Ce résultat déplaît singulièrement aux amis de cette famille, parmi lesquels on compte quelques officiers des gendarmes : ceux-ci, et sur-tout un capitaine, nommé M. *de Platen*,

annoncent hautement qu'ils guetteront monsieur le maître de pension, et qu'au premier soir où ils le rencontreront, ils le roueront de coups de canne. Monsieur le philosophe en ayant été averti, va faire sa déclaration à la police, et répand un petit avis imprimé, où il déclare que les lois ne pouvant pas prévenir le guet-à-pens dont il sait être menacé, il avertit le public qu'il ne sortira, à l'avenir, que muni de bons pistolets chargés et armés, dont il fera usage contre quiconque l'insultera. Cette déclaration le sauva des coups de canne dont on l'avoit menacé.

Ce redoutable champion nous donna régulièrement chaque année quelques brochures écrites dans la double intention de se faire valoir par une critique très-mordante, et par un étalage de science grammaticale, où il s'annonçoit comme le seul homme qui fût instruit dans cette science, ou qui pût en instruire les autres. Un jour, madame la comtesse de Sacke, chez laquelle j'avois l'honneur de diner, parla de cet homme avec éloge, et ensuite m'interpella pour me faire convenir que c'étoit, sans contredit, un des premiers grammairiens de notre siècle. « Je ne sais, madame, lui » répondis-je, jusqu'à quel point il poussera ses

» études sur cette partie : mais je sais bien, » à le juger d'après ses propres écrits, qu'il » ne connoissoit, il y a deux ans, que la ché- » tive grammaire de Restaud; qu'il apprit à » connoître, l'année dernière, la grammaire » de Wailly; et qu'en ce moment il vient » d'étudier celle de Condillac : il faut espérer » qu'il n'en restera pas là, car nous en avons » encore de bien plus importantes.—Monsieur, » me répondit cette dame un peu embarrassée, » je sens que j'ai eu tort de parler de ces choses » devant vous. »

Dans la partie critique de ses brochures, ce monsieur n'épargnoit personne, pas même les académiciens qui lui avoient voulu ou fait le plus de bien : mais il attaquoit et poursuivoit avec bien plus d'acharnement encore les prédicateurs français de Berlin : à une sévérité outrée, il joignoit le sarcasme le plus mordant. Il sembloit que le succès qu'avoit eu l'annonce de ses pistolets en poche, lui eût donné un goût tout particulier pour la réputation d'homme redoutable.

Peu après son arrivée à Berlin, à l'époque où ses protecteurs, et sur-tout Mérian, avoient inspiré au public une sorte d'engouement pour lui, on me dit que le nom qu'il portoit n'étoit

pas

pas son véritable nom ; qu'il étoit originaire de la même province que moi ; que son vrai nom étoit le même que le mien ; qu'il appartenoit à une famille de petite noblesse et pauvre, etc., etc. ; et que s'étant enfui avec une femme dont il étoit parvenu à se faire aimer, il étoit venu à Bâle, où tous deux avoient abjuré le papisme, s'étoient mariés et avoient obtenu, des personnes dévotes, de belles lettres de recommandation pour Berlin. Mais on ne put me donner aucune garantie de ces faits, que je dus par conséquent laisser sur les limites qui séparent les romans de l'histoire.

On peut croire que ce savant grammairien ne négligea rien pour se dédommager du réfroidissement des protecteurs qu'il avoit d'abord eus parmi les académiciens, et que sa réputation un peu bruyante lui faisoit perdre. A cet égard il prit le moyen le plus sûr, celui de faire passer à Frédéric toutes les brochures dont il nous enrichissoit. Cette exactitude eut d'abord un plein succès ; car ce monarque, toujours empressé à encourager les progrès des sciences et de la littérature, n'avoit besoin d'aucun stimulant étranger pour accueillir un homme qui, par

son activité, lui paroissoit propre à réveiller les esprits, et à exciter une sorte de rivalité ou de lutte toujours utile en général. Aussi ne manquoit-il pas de répondre très-gracieusement à tous les envois de ce laborieux chrysologue. Il fit plus encore; il eut envie de le voir, de lui parler, en un mot, de le connoître. Il annonça cette flatteuse disposition à un de ses dîners. « Demain, dit-il, je verrai » ce M. N....; je suis curieux de le juger par » moi-même. »

Cependant le roi, rentré dans son cabinet, retomba bientôt dans son état habituel de méfiance : il crut qu'il feroit bien, avant tout, de me faire appeler, et de savoir de moi ce que je pensois de cet homme. Il débuta, dans cet entretien, par me demander s'il y avoit à Berlin quelques étrangers de ma connoissance : sur ma réponse, qui ne contenoit que l'aveu d'une ignorance absolue, il me dit que c'étoit donc à lui à m'apprendre les nouvelles de la ville. « Vous avez ici, continua-t-il, un » étranger qui, depuis deux ou trois ans, y a » élevé une pension, et a fait imprimer plu- » sieurs brochures : il se nomme N. Mais » vous le connoissez nécessairement; il est » homme de lettres, et votre compatriote.

» — Sire, je l'ai entendu nommer; c'est tout
» ce que je sais de lui : jamais je ne me suis
« trouvé avec lui, jamais je ne l'ai vu. — Cela
» n'est pas possible; ou bien il faut que vous
» ayez eu des raisons pour ne pas le voir. —
» Je n'ai eu, sire, aucune raison particulière
» qui m'éloignât de lui, ne le connoissant ab-
» solument point. Il n'entre pas dans le plan
» que je me suis tracé, d'avoir autour de moi
» un cercle fort étendu : mes habitudes, mon
» genre de vie, et mes occupations, ne com-
» portent qu'un petit nombre d'amis, près de
» qui je puisse trouver les délassemens qui
» nous sont nécessaires. Si j'allois au-delà,
» ce ne seroit pour moi que dissipation et
» tourment. — Je conçois cette manière de
» vivre régulière et tranquille; mais les
» étrangers ne peuvent y faire qu'une ex-
» ception trop légère pour y nuire, sur-tout
» dans ce pays où ils ne sont pas en si grand
» nombre. — En arrivant, sire, dans les
» états de votre majesté, j'ai desiré obtenir
» l'amitié de ceux de vos sujets dont la voca-
» tion sympathisoit le plus avec la mienne, et
» qui, d'ailleurs, méritoient l'estime publique;
» j'ai été assez heureux pour atteindre à ce
» but; et je ne desire que de pouvoir m'y

» maintenir. Aucune considération ne me rap-
» proche des étrangers : à peine en peut-on
» attendre pour l'avenir le froid souvenir de
» l'indifférence. Il est rare qu'on les connoisse
» assez bien pour ne pas les craindre. Ils ont
» souvent tant de besoins ou de projets, qu'ils
» deviennent nécessairement dangereux, ou
» importuns et indiscrets : tout ce que l'on
» gagne à les voir, c'est d'en être bientôt
» embarrassés ou compromis, et de perdre
» son temps pour des hommes qui ne courent
» guère le monde que par inquiétude de ca-
» ractère ou par esprit d'intrigue. Le nombre
» des exceptions est si petit, que cela ne me
» paroît point devoir influer sur ma déter-
» mination. — Vous avez beau dire : un com-
» patriote, homme de lettres, qui est ici
» depuis deux ou trois ans, et qui se consacre
» à l'instruction de la jeunesse, vous le con-
» noissez nécessairement. — J'ai dit à votre
» majesté tout ce que j'en savois : ce n'est pas
» qu'on ne m'ait donné sur son compte quel-
» ques détails ; mais on n'a pu m'en garantir
» ou m'en prouver aucun : ainsi j'ai dû les
» ranger tous dans la cathégorie des choses
» fausses ou hasardées. — Et que vous en
» a-t-on dit ? — On m'a dit, par exemple,

» qu'il étoit de mon pays, que le nom de sa » famille étoit le même que le mien, et que, » de cette sorte, il pourroit fort bien être de » mes parens; mais on a ajouté qu'il appar- » tenoit à la petite noblesse, si commune » dans ma province : ce qui m'a fait répliquer » que, dès-lors, il n'y avoit plus aucune pa- » renté entre lui et moi ; car, sire, *j'ai* » *l'honneur d'être roturier* de père et de » mère. »

A ces derniers mots, Frédéric fixa ses regards sur moi avec une attention particulière. Protecteur de sa noblesse, il n'auroit pas souffert qu'on parût la mépriser en lui parlant : mais il vit que le sentiment qui m'animoit, déceloit l'homme qui répugne à être dégradé, et non l'homme qui méprise. Personne ne distinguoit mieux que lui les deux sortes de fierté dont je parle; et s'il étoit ennemi de la seconde, il honoroit la première. Aussi reprit-il tout de suite son air et son ton ordinaires. « Laissez là, me dit-il, cette idée de parenté, « à la bonne heure; ne recherchez pas les » étrangers, je le veux bien encore : il n'y a » que votre sévérité à étendre l'exclusion jus- » ques sur vos compatriotes, que je ne com- » prends pas. — Sire, oserai-je présenter à

» votre majesté une maxime que l'expérience
» et la réflexion m'ont fait adopter ? C'est une
» règle générale, qui sans doute admet d'ho-
» norables exceptions ; mais qui n'en reste pas
» moins incontestablement vraie dans sa géné-
» ralité ; c'est à ceux qui me connoissent, à
» décider si je mérite, ou non, d'être compris
» dans les exceptions : mais, dût-on me re-
» jeter dans la foule de ceux qui sont soumis
» à la règle, mon amour pour la vérité, cet
» amour dont mon intérêt personnel ne m'é-
» cartera jamais, ne me fera pas moins pu-
» blier ce principe, que *ce n'est point la*
» *crême qui sort de mon pays* ; non, sire ; *ce*
» *n'en est que l'écume.* » Ici, nouveau coup-d'œil très-fixe de la part de Frédéric ; coup-d'œil assez prolongé, et qui décéloit diverses réflexions qu'il gardoit pour lui. Cela produisit un silence de quelques instans, après lesquels il revint à l'objet de notre conversation, en me disant : « Vous ne voyez donc au-
» cun de vos compatriotes voyageurs ? —
» Sire, je vois ceux qui me sont particuliè-
» rement recommandés, et qui me sont bien
» connus. J'en vois, par occasion, d'autres
» que je rencontre en maisons tierces, et que
» je sais y être justement considérés. Je rends

» aux uns et aux autres les petits services qui » dépendent de moi, et dont les voyageurs » ont toujours besoin; mais il n'en résulte au- » cune véritable liaison entr'eux et moi. Je ne » sors jamais de mon cercle. — Si vous ne » connoissez pas monsieur N., vous connoissez » au moins ses écrits? Est-ce que vous n'avez » pas lu ce qu'il a fait imprimer? — Je crois, » sire, avoir lu toutes ses brochures. — Eh » bien! est-ce que vous n'en êtes pas con- » tent? N'a-t-il pas raison dans la critique » qu'il fait du style de plusieurs de vos con- » frères, et principalement des sermons de » la plupart de nos prédicateurs français? » — Je ne dirai rien, sire, en faveur des aca- » démiciens qui traitent des matières de lit- » térature, et qui font des fautes contre la » langue; mais les fautes de ce genre sont un » léger sujet de reproche contre ceux qui cul- » tivent les sciences exactes, à moins qu'ils » ne soient barbares, plutôt qu'incorrects; » quant aux prédicateurs, j'avouerai que ceux « de Berlin m'étonnent bien plus qu'ils ne me » scandalisent. J'en parle avec d'autant plus » d'impartialité, que je n'ai point de liaison « particulière avec eux, et que *leur religion* » *n'est point la mienne.* » (Ici, un nouveau

regard examinateur de la part de ce roi.)
« Que nous ayons en France des prédicateurs
» vraiment célèbres, cela n'est point surpre-
» nant : un homme qui a du talent et de
» l'ambition, consacre douze à quinze heures
» d'étude par jour, pendant au moins dix ans
» de suite, à composer cinquante ou soixante
» sermons, qu'il va ensuite débiter de cathé-
» drale en cathédrale; il y auroit bien du
» malheur, et cet homme seroit bien inepte
» ou bien froid, s'il restoit au dessous du mé-
» diocre : mais ici, je vois que les pasteurs
» ont régulièrement à prêcher deux ou trois
» fois par semaine, et toujours dans la même
» église; d'où il suit qu'ils ne peuvent pas se
» répéter, et qu'il leur faut un nombre infini
» de sermons. Je vois que ces mêmes hommes
» sont occupés sans cesse à visiter les malades,
» à consoler les pauvres, à surveiller les écoles
» et maisons d'orphelins; si bien que je me
» demande en vain quel temps il leur reste
» pour composer, ou seulement pour ap-
» prendre leurs sermons. En ce cas, si ces
» sermons sont mauvais, foibles et pleins de
» fautes, je le leur pardonne d'autant plus
» volontiers, que je suis très-assuré que votre
» majesté est bien plus satisfaite de leur zèle à

« remplir leurs devoirs de charité au dehors,
» qu'elle ne le seroit de l'élégance de leur style.
» —Oh! oui, monsieur, vous avez raison: j'aime
« bien mieux qu'ils soignent et consolent les
» malheureux, et qu'ils dirigent l'éducation
» des enfants, que s'ils me faisaient de belles
» phrases, dont je me soucie fort peu. Qu'ils
» ne fassent à ce prix que de pitoyables ser-
» mons; qu'ils ennuient ou endorment leurs
» auditoires, je le leur pardonne de tout
» mon cœur: mais qui leur a dit de faire
» imprimer leurs sermons? Personne ne leur
» en fait un devoir. — Sire, les dévots, et
» surtout les dévotes, en sont si édifiés! ils
» sont si persuadés, ils répètent si souvent
» que ces sermons imprimés feront la conso-
» lation des fidèles! Que dirai-je de plus à
» votre majesté? Sire, l'amour-propre sur-
» vient déguisé en amour du bien, et fait le
» reste. — Je vous entends, monsieur: vous
» demandez indulgence pour des torts peu
» nuisibles, pourvu que, d'un autre côté, on
» les compense par des œuvres plus essen-
» tielles. Par-là, vous justifiez monsieur N.
» qui me paroît avoir fait un excellent petit
» roman, très-bon à faire lire et méditer aux
» jeunes personnes, pour qui il devient un

» tableau fidèle des désordres où les passions
» peuvent nous conduire, et de la honte qui
» les suit. — Sire, si une femme méprise ses
» devoirs, dédaigne les principes de vertu,
» affiche le scandale, et porte le désordre
» dans sa famille, et le trouble dans la société,
» quelle idée dois-je me faire de l'homme
» qui retrace la vie de cette femme dans un
» écrit où tout le monde la reconnoît? Je
» ne verrai dans son ouvrage qu'une juste
» punition : j'applaudirai à l'auteur; et je me
» réjouirai de voir l'ordre social vengé, et
» le vice couvert de la tache ineffaçable de
» l'opprobre. Mais si cette femme est mère
» de famille; si elle a plusieurs filles qui ne
» sont point complices de ses fautes, alors
» je ne vois plus dans le tableau que je viens
» de supposer, que l'injustice qui fait retom-
» ber la punition d'une mère coupable sur
» des enfans innocens. Lorsque l'inconduite
» d'une femme n'est qu'un sujet de conver-
» sation, ceux à qui ses filles peuvent plaire,
» ne se détermineront pas moins à les épou-
» ser, parce qu'alors on peut ignorer les
» faits ou les regarder comme douteux, et
» qu'en tout cas on est assuré qu'ils tombe-
» ront peu à peu dans l'oubli : mais si les torts

» de la mère sont consignés dans un écrit qui
» en perpétue la mémoire ; si l'on voit cet
» écrit placé et conservé dans toutes les bi-
» bliothèques, la honte alors est publique et
» ineffaçable ; et quel homme honnête voudra
» s'exposer à la partager en épousant la fille ?
» Cette considération, sire, me paroît mériter
» la plus grande attention : je doute que ceux
» à qui la bonne morale est chère, donnent
» encore, dans ce dernier cas, à l'écrit que je
» suppose, la même approbation qu'il me
» sembloit mériter dans ma première hypo-
» thèse. Au reste, je ne sais jusqu'à quel point
» tout ce que je viens de dire, est applicable
» au roman dont il s'agit : je ne me fonde, à
» cet égard, que sur l'opinion publique, qui
» est rarement un guide bien sûr. »

Tels furent les détails de cet entretien, l'un des plus fatigants que j'aie eus avec le monarque. Je n'avois pas perdu un instant de vue les deux principes dont je m'étois le plus fermement promis de ne jamais m'écarter ; l'un, de ne point trahir la vérité ; et l'autre, de ne nuire à personne : or, en cette circonstance, comment rester fidèle à l'un de ces principes, sans blesser l'autre ? Je puis dire que c'est à quoi je mis alors tous mes soins,

toute ma sollicitude; et cependant l'on va voir que je n'eus pas tout le succès que je desirois si vivement d'obtenir. Ah! combien il est difficile d'approcher un souverain aussi adroit que Frédéric, et de ne se retirer qu'avec une conscience tranquille et satisfaite! On me dira peut-être qu'à ma place monsieur N. n'auroit pas eu les mêmes scrupules! Je n'en sais rien: mais ce n'étoit pas sa morale que je voulois suivre, c'étoit la mienne; et je dois convenir que, sans cesser un instant de me rattacher à mes propres maximes, j'ai pourtant occasionné le mal que je ne voulois pas. Le lendemain à diner, le roi dit que, toute réflexion faite, il ne verroit point ce N. « C'est, » ajouta-t-il, un homme immoral et un » mauvais cœur. » Ce coup de foudre fut d'autant plus accablant, qu'on étoit averti, et qu'on se tenoit prêt à recevoir l'appel si flatteur et si desiré. Je m'imagine bien qu'on alla aux enquêtes autant que cela étoit possible: mais quand même on auroit appris que le roi m'avoit vu la veille, on ne pouvoit en tirer que des conséquences bien incertaines, puisque personne n'avoit rien entendu de ce que nous avions dit, et que très-certainement le roi n'étoit pas plus homme à en parler que moi.

Tout ceci se passa quelque temps avant mon retour en France. En prenant le parti de quitter Berlin, je me gardai bien de demander un congé absolu ; ce qui m'auroit exposé à plusieurs désagrémens ou embarras: je ne demandai qu'un congé de quatre mois, sous le prétexte de quelques affaires de famille à régler. On conçoit que dès-lors je n'eus aucun confident au monde, même parmi mes amis les plus intimes. Lorsque je me mis en route, M. de N. écrivit au roi, qu'il étoit évident que je ne reviendrois pas; que, de cette sorte, ma place étoit vacante, et qu'il la demandoit à sa majesté. J'étois à peine à Magdebourg, et loin de sortir tout-à-fait des Etats prussiens, quand Frédéric reçut cette lettre, dans laquelle il vit une prétention d'une part, et de l'autre une délation, qui le blessèrent également : aussi sa réponse fut-elle courte et sèche. « J'ignore, lui dit-il, si mon » professeur Thiébaut reviendra, ou non; » mais s'il ne revient pas, ce ne sera point » à vous que je donnerai sa place. » En arrivant à Paris, je trouvai la lettre qui m'instruisoit de ces détails.

INSTRUCTION PUBLIQUE.

J'ABORDE un article pour lequel j'ai particulièrement à solliciter l'indulgence du lecteur; car cet article, très-important sans doute, est très-serieux : il n'offre rien qui puisse amuser et distraire; et il n'y a que les ames réfléchies, accoutumées à méditer, et bien éprises de l'amour du bien, à qui il puisse véritablement plaire.

On peut bien croire que Frédéric, organisé comme il l'étoit, ayant eu dès sa jeunesse tant d'ardeur à s'instruire lui-même, ne pouvait manquer, sur le trône, de s'occuper essentiellement de l'instruction des autres hommes. Il étoit impossible qu'il ne comprît pas cet objet parmi ceux qui lui sembloient les plus dignes de son zèle. En restaurant son académie des sciences et belles-lettres, il voulut aussi former une école de dessein ou académie de peinture. Il donna à cette école un fort bel emplacement dans le même corps-

de-logis où il réunissoit ses savants, c'est-à-dire, dans le vaste bâtiment qui avoit été construit pour servir de secondes écuries à la cour; ce qui faisait dire à M. Formey, que sa majesté plaçoit les chevaux et les mulets en bas, et les ânes au dessus. L'académie des sciences prospéra, parce qu'elle eut des fonds assez considérables; mais l'académie de peinture, à laquelle on n'assigna qu'une ou deux pensions assez modiques, fut atteinte, dès sa naissance, d'une maladie de langueur, dont il n'a jamais été possible de la guérir. Aussi n'a-t-elle ni séances, ni cabinet, ni élèves : on n'en parle pas, et rien n'est plus désert que les salles qui lui sont destinées. Au reste, il est aisé de concevoir que ce roi devoit être moins frappé des motifs de se créer une pépinière d'artistes, que de ceux de porter ses sujets à la méditation et à la culture des talens de l'esprit. Lorsque, dans sa jeunesse, il donnoit, en si grand secret, presque tout son temps à l'étude, sans doute il n'étoit mu d'abord que par l'activité de son génie, et par le besoin qu'il avoit de savoir : il vouloit acquérir des titres qui le distinguassent entre les rois, comme sa naissance le distinguoit entre les autres hommes; mais doué d'un esprit aussi

pénétrant et aussi profond, pouvoit-il ne pas sentir que son ambition et sa gloire exigeoient qu'il procurât à ses sujets des moyens plus sûrs et plus faciles d'acquérir des connoissances auxquelles il avoit lui-même attaché un si grand prix, et qui seront toujours aussi honorables qu'utiles au genre humain ? Si d'autres vues politiques l'ont entraîné vers d'autres objets dans les premières années de son règne, il falloit que la trempe même de son esprit le ramenât ensuite à celui-ci. Aussi voyons-nous qu'après ses deux premières guerres, il s'y est livré pour ne plus s'en distraire. Ce n'est pas qu'il ait mis la pétulance d'un jeune homme à former les établissemens qu'il projetoit : cette vivacité, assez analogue à son caractère, étoit combattue par sa prudence. Il médita long-temps cette branche essentielle d'une bonne administration, ne voulant rien entreprendre qui ne fût digne de lui ; il discuta les principes et les détails avec tous les savans dont il fut entouré : cent fois il y revint avec les Maupertuis, les d'Argens, les Voltaire, les d'Alembert, etc. Enfin, après la guerre de sept ans, lorsqu'il eut réparé, autant qu'il étoit en lui, tous les maux que cette guerre avoit faits à ses sujets;

à

à cette époque où il se promit à lui-même de ne plus reprendre les armes sans une extrême nécessité, il se détermina enfin à comprendre l'instruction publique parmi les objets de sa sollicitude, et à exécuter les plans qu'il s'étoit tracés.

M. de Zeidlitz, ministre d'état, qui réunissoit déjà plusieurs autres branches dans son ministère, comme les cultes, la mendicité, etc., fut encore chargé de surveiller les universités et toutes les écoles publiques, et de chercher les moyens d'en assurer et augmenter les succès. Ce ministre eut ordre d'étendre sa vigilance jusque sur les simples colléges où l'on recevoit des pensionnaires. Il donna beaucoup de soins à cette partie, et proposa au roi différentes additions ou améliorations, dont la plupart furent adoptées. Il fit traduire en allemand le cours de latinité de Vanière, que je lui fis connoître, et il autorisa les professeurs à faire l'essai de cette méthode. Je fis venir de France, sur sa demande, deux professeurs de langue française, qu'il plaça, l'un à l'université de Francfort-sur-l'Oder, et l'autre au collége de Kloster-berch, près de Magdebourg.

Le roi, dont le génie et l'activité s'éten-

doient à tous les détails ; voulut, indépendamment du zèle de son ministre, faire encore servir d'autres personnes à la prospérité des écoles publiques ; il y employa sur-tout des membres de l'académie de Berlin. C'est ainsi que Sulzer est allé plusieurs fois, par son ordre, visiter les écoles publiques de plusieurs provinces ; et que, de plus, il fut nommé directeur du collége de Joachim à Berlin, l'un des plus beaux établissemens de ce genre qu'il y ait dans les états prussiens ; c'est ainsi que Mérian, qui a succédé à Sulzer dans cette dernière direction, a été, de plus, inspecteur du collége français, etc. Ce seroit au reste une grande erreur, que de s'imaginer que ces titres n'engageassent pas à des fonctions très-multipliées : sous un roi comme Frédéric, on ne se joue point des devoirs auxquels on est appelé, et il n'y a pas de titres sans devoirs.

Ce roi se fit remettre des états détaillés des villages qui n'avoient point de petites écoles ; et presque tous les ans, il en fondoit un certain nombre : il y a eu des années où il en a fondé jusqu'à soixante à-la-fois. Les catholiques de Berlin s'étant cotisés pour adjoindre une école semblable à leur église, il

applaudit à cette marque de leur zèle, de manière à faire voir le plaisir qu'il en ressentoit; mais cependant en ajoutant ces mots: « Pourvu qu'on ne fasse point de prosélytes, » car je ne le souffrirois pas (*a*). »

(*a*) Cette église catholique de Berlin est un des plus beaux édifices de cette ville : le plan en avoit été fort approuvé par le cardinal Albéroni, qui contribua à son exécution autant qu'il le put, et qui en fit faire à Rome, sous ses yeux, et en très-beau marbre, le grand autel, que les artistes estiment beaucoup. On fit des quêtes en Italie, en Espagne, en Portugal, en France, et en Allemagne, pour la bâtisse de cette église. Un certain comte, chambellan du roi et très-bon catholique, se mit à la tête de cette pieuse entreprise. Plusieurs centaines d'ouvriers y travaillèrent d'abord avec activité, on y fit les plus beaux souterrains, et peut-être les plus solides de ce pays. L'édifice fut élevé jusqu'à la toiture; les échafaudages intérieurs présentoient une forêt toute entière : alors le zèle se ralentit; les ouvriers venoient à l'appel le matin et le soir, et alloient employer leurs journées ailleurs. Les dépenses continuoient ainsi à se faire, tandis que l'ouvrage restoit suspendu. M. le comte, qui, grand dissipateur, avoit eu, dit-on, la plus forte part à cette friponnerie, mourut enfin, fut le premier enterré dans ces superbes caveaux, et laissa cent mille livres de dettes sous le nom de *l'église catholique*. Après la guerre de sept ans, le roi acquitta cette dette, et fit achever, à ses frais, ce beau

Presque toutes les religions avoient leurs écoles particulières à Berlin : outre les colléges, gymnases, etc. ; il y avoit aussi une *école réelle*, c'est-à-dire, dans laquelle l'instruction étoit inséparable de la présentation des objets. C'est un genre d'instruction qui a eu beaucoup de vogue en Allemagne, et des succès très-satisfaisans, sur-tout à Dessaw.

J'écarte une infinité d'autres détails, pour arriver à un établissement que l'on peut regarder comme d'autant plus digne d'être étudié et connu, qu'il est plus spécialement le résultat et le fruit des méditations de Frédéric sur l'instruction publique. On y verra, non sans quelque intérêt, à ce que j'espère, ses opinions et son ame toute entière. Du reste, je ne cherche point à en faire l'éloge ; je ne veux qu'en exposer bien fidèlement le plan, l'exécution et les premiers succès. Si le temps et les préjugés ou passions des hommes ont pu, même très-promptement, le dénaturer en plusieurs points très-essentiels, ce sera

monument, que l'évêque de Warmie vint consacrer ; cérémonie cruellement longue, à laquelle le neveu de Frédéric assista, et qui nous retint depuis six heures du matin jusques bien long-temps après midi.

pour le lecteur une occasion de gémir sur les vicissitudes de ce monde ; mais il n'aura à reprocher au fondateur que le malheur d'avoir donné sa confiance à d'anciens serviteurs, qui ont peu à peu substitué leurs petites idées à ses belles et sages conceptions.

J'ai trois objets à remplir ici : 1°. donner l'instruction du roi : c'est une pièce un peu longue, mais absolument nécessaire pour bien juger de cette Ecole, et d'autant plus curieuse, qu'elle montre mieux les idées de Frédéric sur ce point d'administration ; 2°. faire connoître les personnes que ce monarque y employa, et montrer le soin qu'il mit à en former le choix ; et 3°. tracer un tableau historique de cette même Ecole jusqu'à présent.

1°. INSTRUCTION REMISE AUX PROFESSEURS, PAR ORDRE DU ROI, ET SIGNÉE DE SA MAIN.

De l'Académie (*a*).

« . . . L'intention du roi et le but de cette » fondation est de former de jeunes gentils-

(*a*) Tel fut le titre qu'il donna à cette Ecole, que, dans le public, on a toujours désignée par le nom d'*Académie civile et militaire des Jeunes Gentilshommes.*

» hommes, afin qu'ils deviennent propres, » selon leur vocation, à la guerre ou à la po» litique. Les maîtres doivent donc s'attacher » fortement, non-seulement à leur remplir » la mémoire de connaissances utiles, mais » sur-tout à donner à leur esprit une certaine « volubilité qui les rende capables de s'appli» quer à une matière quelconque, sur-tout à » cultiver leur raison, et à former leur juge» ment. Il faut, par conséquent, qu'ils accou» tument leurs élèves à se faire des idées nettes » et précises des choses, et à ne se point con» tenter de notions vagues et confuses.

» . . . . . Comme la partie économique de » cette Institution est toute arrangée, on se » borne, dans cette Instruction, à ce qui re» garde les classes, et la partie de la police » si essentielle à toute communauté.

» . . . . . Sa majesté veut que les élèves » fassent les basses classes de latinité, caté» chisme et religion, dans le gymnase de » Joachim (*a*). Ceux de première apprendront

(*a*) Cet article n'a jamais été suivi : on fit aisément sentir à sa majesté que, malgré la proximité de ce gymnase, qui, en effet, est à côté de cette Académie, les déplacemens journaliers des élèves seroient sujets à de graves inconvéniens : ainsi on donna aux

» en même-temps le français et les rudimens
» de la langue française dans l'*Académie*. Au
» sortir de cette première classe, ils tomberont
» dans les mains du *puriste*, qui dégrossira
» leur jargon barbare, et corrigera les fautes
» de style et de diction. Le sieur Toussaint
» les prendra alors en rhétorique; il com-
» mencera par leur enseigner la logique, mais
» sans trop peser sur les diverses formes des
» argumens de l'école : son principal soin se
» tournera du côté de la justesse d'esprit : il
» sera rigoureux pour les définitions; il ne
» leur pardonnera aucune équivoque, aucune
» pensée fausse, aucun louche; il les exercera
» le plus qu'il pourra dans l'argumentation;
» il les accoutumera à tirer des conséquences
» des principes et à combiner des idées; puis
» il leur expliquera les tropes; et la leçon
» finie, il leur donnera encore une demi-
» heure, pour qu'ils fassent eux-mêmes des
» métaphores, des comparaisons, des apos-
» trophes, des prosopopées, etc. Ensuite il
» leur enseignera la façon d'argumenter de
» l'orateur, l'enthymème, le grand argument

jeunes *académistes*, et dans la maison même, les maîtres qu'on avoit d'abord voulu leur faire chercher chez leurs voisins.

» en cinq parties, les diverses parties de l'orai-
» son et la manière de les traiter. Pour le genre
» judiciaire, il se servira des Oraisons de
» Cicéron; pour le genre délibératif, il leur
» proposera Démosthène; pour le genre dé-
» monstratif, il se servira de Fléchier et de
» Bossuet: tous ces ouvrages sont en français.
» Il pourra leur faire un petit cours de poésie,
» pour leur former le goût. Homère, Virgile,
» quelques odes d'Horace, Voltaire, Boileau,
» Racine, voilà des sources fécondes dans
» lesquelles il peut puiser; ce qui ornera l'es-
» prit des jeunes gens, et leur donnera en
» même-temps du goût pour les beaux-arts.
» Dès que les élèves auront fait quelques pro-
» grès, il leur donnera des sujets de harangue
» dans les trois genres; il les laissera com-
» poser sans les aider, et il ne les corrigera
» qu'après qu'ils auront relu leurs ouvrages.
» Le grammairien, qui est un supplément à
» cette classe, corrigera les fautes de langage,
» et le sieur Toussaint les fautes contre la rhé-
» torique. On fera, de plus, lire les lettres de
» madame de Sévigné aux jeunes gens; celles
» du comte d'Estrades et du cardinal d'Ossat;
» et on leur fera écrire des lettres sur toutes
» sortes de différens sujets. M. Toussaint

» ajoutera à ceci une histoire des beaux-arts : » il les prendra de la Grèce, leur berceau ; » il nommera ceux qui s'y sont le plus dis- » tingués ; il passera à la seconde époque des » arts, sous César et Auguste ; à la renais- » sance des lettres, du temps des Médicis ; au » haut point où ils parvinrent sous Louis XIV ; » et il finira par les personnes les plus célèbres » qui les cultivent de nos jours.

» Le professeur d'histoire et de géographie » composera un abrégé de l'histoire ancienne » de Rollin : il tâchera de leur bien imprimer » les grandes époques, et le nom des hommes » les plus fameux. Il pourra se servir d'Echard » pour l'histoire romaine, et d'un abrégé du » P. Bar pour l'histoire de l'Empire. Cepen- » dant il doit soigneusement élaguer les petits » détails ; et, proprement, l'étude de l'histoire » ne doit s'étendre que depuis Charles-Quint » jusqu'à nous. Ces faits intéressans tiennent à » nos jours ; et il n'est pas permis à un homme » qui veut entrer dans le monde, d'ignorer » des évènemens qui forment la chaîne des » affaires courantes de l'Europe. Il ne suffit » pas que le professeur enseigne l'histoire ; » il faut chaque jour, la leçon finie, qu'il y » ajoute une demi-heure pour interroger les

» jeunes gens sur le point d'histoire qu'il a traité;
» par où il fera accoucher leur esprit de ré-
» flexions, soit morales, soit politiques, soit
» philosophiques; ce qui sera plus utile pour
» eux que tout ce qu'ils auront appris. Par
» exemple, sur les différentes superstitions
» des peuples: *Croyez-vous que Curtius. en*
» *sautant dans le trou qui s'étoit formé à*
» *Rome, le fit fermer? Vous voyez que*
» *cela n'arrive pas de nos jours; ce qui doit*
» *bien vous faire penser que ce conte n'est*
» *qu'une fable ancienne....* Après l'histoire
» des Décies, le maître a une occasion toute
» trouvée d'embraser le cœur de ses élèves
» de cet ardent amour de la patrie, principe
» fécond en actions héroïques. S'il s'agit de
» César, ne peut-il pas interroger la jeunesse
» sur ce qu'elle pense de l'action de ce citoyen
» qui opprima sa patrie? Est-il question des
» Croisades? Cela fournit un beau sujet pour
» déclamer contre la superstition. Leur ra-
» conte-t-on le massacre de la Saint-Barthé-
» lemy? On leur inspire de l'horreur pour le
» fanatisme. Leur parle-t-on d'un Cincinnatus,
» d'un Scipion, d'un Paul-Emile? On leur
» fait sentir que la vertù de ces grands-hommes
» a été la cause de leurs belles actions, et que,

» sans vertu, il n'y a ni gloire ni véritable gran-
» deur. Ainsi, l'histoire fournit des exemples
» de tout. J'indique la méthode ; mais je
« n'épuise pas la matière : un professeur in-
» telligent en aura assez pour diriger son tra-
» vail, par ce qu'on vient de dire. Le même
» professeur, en traitant la géographie, com-
» mencera par les quatre parties du monde :
» le nom des grands peuples suffit pour l'Asie,
» l'Afrique et l'Amérique. L'Europe demande
» une connoissance plus exacte. L'Allemagne,
» comme étant la patrie de la jeunesse qu'il
» élève, exige que le professeur entre dans
» les plus grands détails des souverains qui
» la gouvernent, des rivières qui la traversent,
» des capitales de chaque province, des villes
» impériales, etc. Il pourra se servir de Hubner
» pour cette partie de ses leçons.

» Le professeur de métaphysique commen-
» cera par un petit cours de morale : il doit
» partir du principe, que la vertu est utile et
» très-utile à celui qui la pratique : il lui sera
» facile de démontrer que, sans vertu, la so-
» ciété ne sauroit subsister : il définira le
» comble de la vertu, par le plus parfait dé-
» sintéressement, qui fait qu'on préfère son
» honneur à son intérêt, le bien général à

» l'avantage particulier, et le salut de la patrie » à sa propre vie : il entrera dans l'examen de » l'ambition bien ou mal entendue : il mon» trera aux élèves que l'ambition honnête ou » l'émulation est la vertu des grandes ames ; » que c'est le ressort qui pousse aux belles » actions, et qui les fait entreprendre aux » hommes obscurs, pour que leur nom soit » reçu au temple de Mémoire ; que rien » n'avilit plus d'aussi beaux sentimens, et n'y » est plus contraire, que l'envie et la basse ja» lousie : il inculquera sur-tout à la jeunesse, » que, s'il y a un sentiment inné dans le cœur » de l'homme, c'est celui du juste et de l'in» juste : sur-tout il tâchera, s'il se peut, de » faire de ses élèves des enthousiastes de la » vertu.

» . . . . Le cours de métaphysique se » commencera par l'histoire des opinions des » hommes, en les prenant depuis les Péripa» téticiens, Épicuriens, Stoïciens, Acadé» miciens, jusqu'à nos jours. Le professeur leur » expliquera, en détail, l'opinion de chaque » secte, en se servant des articles de Bayle, » des Tusculanes, et *de Naturâ Deorum* de » Cicéron, traduits en français. De là il pas» sera à Descartes, Leïbnitz, Mallebranche,

» et enfin Locke, qui, se guidant par l'expé-
» rience, s'avance dans ces ténèbres autant
» que ce fil le conduit, et s'arrête au bord des
» abîmes impénétrables à la raison. C'est donc
» à Locke principalement que le maître doit
» s'arrêter : cependant, après chaque leçon, il
» donnera encore une demi-heure à la jeu-
» nesse, qui, ayant déjà fait sa logique et sa
» rhétorique, est toute préparée aux exercices
» qu'on exigera d'elle.

» Le professeur dira donc à un de ses
» jeunes gens d'attaquer le système de Zénon,
» et à un autre de le défendre; et il en usera
» de même sur chaque système; après quoi
» il résumera ce que les élèves auront dit, ou
» leur fera remarquer la foiblesse de leur
» attaque ou de leur défense, en suppléant
» aux raisons qu'ils n'ont point attaquées, et
» aux conséquences qu'ils ont négligé de tirer
» des principes. Ces sortes de disputes se feront
» sans préparation, premièrement pour obliger
» la jeunesse à être attentive aux leçons; en
» second lieu, pour les obliger à penser à ce
» qu'ils auront à dire; et, en troisième lieu,
» pour les accoutumer à parler promptement
» sur toutes sortes de matières.

» Vient le professeur de mathématiques.

» Le sieur Sulzer (*a*) conçoit qu'on n'a pas » intention d'élever des Bernouilly et des » Newton : la trigonométrie et la partie de » la fortification sont celles qui peuvent être » les plus utiles à la jeunesse qu'il élève, et » auxquelles il mettra sa principale applica- » tion, ainsi qu'à ce qui peut y influer. Ce- » pendant il fera un cours d'astronomie, en » parcourant tous les systèmes différens, jus- » qu'à celui de Newton, mais en traitant » cette matière plus historiquement qu'en » géomètre. Il y ajoutera de même quelques » principes de mécanique, sans cependant » trop approfondir la matière, faisant atten- » tion sur-tout de rectifier le jugement de la » jeunesse, et de l'accoutumer le plus qu'il » pourra à combiner des idées, et à saisir » facilement les différens rapports que les » vérités ont les unes avec les autres. . .

» . . . . Le professeur en droit se servira de » Hugo-Grotius pour en extraire ses leçons.

(*a*) M. Sulzer fut d'abord désigné pour enseigner les mathématiques dans cette Ecole : mais avant même que les élèves fussent réunis, on le chargea des cours de métaphysique et de morale ; et ce fut M. de Castillon fils qui fut chargé des leçons de mathématiques.

» On ne prétend point qu'il forme des juris-
» consultes consommés dans cette profession :
» un homme du monde se contente d'avoir des
» idées justes de cette science, sans l'approfon-
» dir entièrement. Il se bornera donc à donner
» à ses élèves une idée du droit du citoyen, du
» droit du peuple, de celui du monarque, et
» de ce qu'on appelle le *droit public*. Toute-
» fois il avertira la jeunesse, que ce droit pu-
» blic manquant de puissance corrective pour
» le faire observer, n'est qu'un vain fantôme,
» que les souverains étalent dans les factums
» et dans les manisfestes, lors même qu'ils
» le violent. Il finira ses leçons par l'expli-
» cation du Code - Frédéric, qui, étant la
» compilation des lois du pays, doit être
» connu de chaque citoyen.

De la Police intérieure.

» ....Trois élèves ont un gouverneur (*a*):
» le gouverneur couche près d'eux; il doit
» avoir soin de les accoutumer à la propreté,

(*a*) Comme bientôt après on admit dans cette Ecole des pensionnaires paysans, et qu'on n'augmenta point le nombre des gouverneurs, il arriva que souvent chaque chambre fut de quatre ou cinq élèves.

» à la civilité, et aux manières convenables
» à des gens de condition : il doit les re-
» prendre des grossièretés, des mauvais pro-
» pos, des manières basses et triviales, de
» la paresse, etc. Un des cinq gouverneurs
» doit assister régulièrement aux classes, pour
» avoir attention à ce que les jeunes gens
» fassent leur devoir, et prêtent l'attention
» requise aux leçons qu'on leur donne. Les
» classes finies, s'ils ont quelque chose à ré-
» péter, ou quelque composition à faire, ou
» bien à apprendre par cœur, il faut que le
» gouverneur soit présent, pour que le temps
» soit bien employé, et qu'il ne se consume pas
» en distractions ou balivernes. Les heures
» des classes seront partagées selon la cou-
» tume de toutes les écoles (*a*).

» ..... En été, tout le monde se levera à
» 6 heures ; les classes commenceront à 7
» heures : en hiver, on se levera à 7, et les
» classes commenceront à 8 heures. A midi,
» les élèves et les gouverneurs dîneront en-
» semble ; à une heure, il faut que tout le
» monde se lève de table. On soupe à 8 heures

(*a*) Ceci forme un article qui devint impraticable, comme on le verra bientôt.

en

» en été; et à 9 heures, il faut que tout le » monde dorme; et en hiver, à 10 heures. » Il n'y aura que trois heures par semaine de » catéchisme, et deux heures pour le prêtre: » un sermon suffit le dimanche. L'après-midi » du mercredi et du dimanche sont toujours » de récréation. La jeunesse ne sortira jamais » de la maison, sans qu'un ou deux gou- » verneurs ne la conduisent. Si quelque » proche parent veut voir un des élèves, l'un » des gouverneurs l'accompagnera auprès » de ce parent, et le ramènera dans la maison (*a*).

» En été, les jeunes gens pourront jouer à » la paume ou au ballon, et se promener: » en hiver, ils peuvent s'amuser dans une » des grandes salles de l'Académie, à jouer » aux proverbes ou à badiner : les gouver- » neurs leur passeront les tours d'espiéglerie » et de gaîté : ils ne seront sévères que sur » ce qui regarde le cœur, des méchancetés, » des emportemens, des caprices, la paresse » sur-tout, la fainéantise, et des défauts qui

(*a*) Le général de Buddenbrock dispensa les gouverneurs de ce devoir ; et les élèves ne furent accompagnés dans leurs visites en ville, que par un domestique.

» perdroient la jeunesse : mais ils se garde-
» ront bien de supprimer la gaîté, les sail-
» lies, et tout ce qui peut annoncer du génie.
» Pour les exercices, les élèves auront un
» maître de danse, qui leur donnera trois
» leçons par semaine; et on les mènera deux
» fois par semaine à l'académie de Cen-
» tener (*a*) pour apprendre à monter à
» cheval (*b*).

» Si les jeunes gens commettent des fautes,
» on les punira; s'ils savent mal leurs leçons,
» par un bonnet d'âne que portera le cou-
» pable : si c'est par paresse, on le fera jeûner
» le même jour au pain et à l'eau : si c'est
» méchanceté ou malice, on le mettra en
» prison à jeun, en l'obligeant d'apprendre
» une tâche par cœur; après quoi il sera
» durement gourmandé, ne sera que le der-
» nier à table, n'osera point mettre d'épée
» en se promenant en ville, et sera obligé de
» demander pardon en public à celui qu'il
» aura offensé : s'il a été têtu, il ne portera
» qu'un sarrau jusqu'à ce qu'il se repente.

(*a*) C'étoit un écuyer assez estimé au manége.

(*b*) On ne tarda pas à joindre aux maîtres précédens un maître d'armes.

» Mais il est défendu, sous peine de prison, » aux gouverneurs de frapper leurs élèves : » ce sont des gens de condition, auxquels il » faut inspirer de la noblesse, et infliger » des punitions qui irritent l'ambition, et » non pas qui les avilisent.

» Les professeurs et les gouverneurs n'ont » point de juridiction les uns sur les autres. » Si un professeur est mécontent d'un élève, » il le dénonce au gouverneur, qui le punit » selon qu'il a été prescrit ci-dessus. S'il » arrivoit cependant qu'un professeur et un » gouverneur eussent quelque démêlé, ils » s'en plaindroient au . . . . . . (*a*), qui » videra leur différent selon l'équité, et qui » fera, toutes les semaines, la visite de la mai» son, en commençant par les classes et les » chambres, et en s'occupant ensuite de la » partie économique, pour examiner si chacun » fait son devoir, et si l'instruction du roi » est exactement suivie : il exhortera ceux » qui se relâchent; et après la seconde mo» nition, il dénoncera le prévaricateur au roi.

(*a*) Ce nom en blanc prouve qu'en écrivant cette Instruction, le roi n'avoit pas encore décidé de choisir le général de Buddenbrock pour être chargé de la surveillance de cette maison.

» Sa majesté recommande sur-tout aux
» gouverneurs d'avoir eux-mêmes de la sa-
» gesse et une bonne conduite, parce que
» l'exemple prêche mieux que les instructions,
» et qu'il seroit honteux que des gens qui
» doivent présider à l'éducation de la jeu-
» nesse, se trouvassent plus répréhensibles
» que leurs élèves.

» En général, les principes sur lesquels
» cette Académie est fondée, seront d'une
» utilité évidente par les sujets utiles à l'État
» qui pourront s'y former, pourvu que cette
» Instruction soit rigidement observée en tous
» ses points : mais si le relâchement, la né-
» gligence, l'inattention des maîtres et des
» gouverneurs l'altéroient, alors le but seroit
» manqué. Mais sa majesté espère que pro-
» fesseurs et gouverneurs se feront un devoir
» de coopérer à ses salutaires intentions, en
» mettant toute leur application à former
» cette jeunesse, tant pour les bonnes mœurs
» que pour les connaissances, d'une manière
» qui fera également honneur à l'institution,
» aux maîtres et aux élèves. »

Signé FRÉDÉRIC.

Cette Instruction ne dit pas que toutes les

leçons se donneront en français dans cette Ecole : c'étoit néanmoins l'intention bien précise du roi : il défendit même de jamais permettre aux élèves d'y parler allemand ; et c'est ainsi qu'on en usa durant quelques années.

Si l'on examine un peu attentivement cette Instruction, on y remarquera quelles ont été les études favorites de l'auteur : il s'y arrête avec complaisance sur les détails des leçons du professeur d'éloquence, de celui de morale et de métaphysique, et de celui d'histoire et de géographie : c'est que ces parties sont en effet celles qu'il possédoit le mieux, et auxquelles il s'étoit particulièrement attaché. Il est bien plus laconique, et, si j'ose le dire, bien plus sec, lorsqu'il arrive aux leçons du professeur de mathématiques et de physique, et à celle du professeur de droit. Quant à ce qui regarde la partie dont j'ai été chargé, il n'a su qu'en dire : il avoit senti qu'il avoit besoin d'un professeur particulier pour cette partie ; mais il ne sut même comment le nommer, et ne put indiquer que la plus triviale des fonctions qui devoient lui être confiées. Aussi me dit-il, lorsque je parus pour la première fois devant lui, qu'il s'en rapporteroit entièrement à mon zèle, pour le

développement de ma méthode et de mon plan, et qu'il espéroit n'être point trompé dans son attente. On verra qu'il avoit fortement desiré qu'on lui envoyât un homme digne de sa confiance pour cette partie, et que, dans la suite, il a persisté avec fermeté dans la confiance qu'il eut d'abord en moi. Je renvoie aux deux articles suivans à faire voir quand, comment, et jusqu'où on s'est écarté de cette Instruction (*a*).

2°. Choix des personnes employées et attachées a cette École.

Frédéric ne s'en rapporta, pour ainsi dire, qu'à lui-même pour le choix des professeurs; mais il ne put pas se réserver de même celui des gouverneurs, pour lequel il fut influencé par ses alentours, et sur-tout par M. le Catt, son secrétaire des commandemens, et même par son colonel Guichard, ou Quintus-Icilius.

Le premier professeur dont Frédéric fit choix, fut M. Sulzer, qui avoit professé

(*a*) Je ne dirai rien d'un autre établissement à peu près semblable, que Frédéric avoit formé à Coëslin : je n'ai pas été à portée d'en suivre ou connoître les succès.

les mathématiques au collége, ou gymnase Joachim, pendant trente ans, et qui étoit un des académiciens les plus estimés dans la classe de philosophie spéculative. M. Sulzer, devenu veuf, avoit résolu de se retirer en Suisse sa patrie : il avoit en conséquence demandé et obtenu son congé en 1764, et se disposoit à partir, lorsque le roi lui fit écrire par M. le Catt, qu'il avoit jeté les yeux sur lui pour un établissement nouveau, auquel sa majesté ne vouloit employer que des hommes d'un mérite bien connu, et qu'on espéroit qu'il différeroit son départ jusqu'à ce qu'il eût pu juger lui-même si les fonctions qu'on lui destinoit, pouvoient lui convenir. Cette invitation flatta M. Sulzer, qui attendit, accepta, et nous resta. On a vu à l'article de l'académie des sciences, les principales preuves qu'il a données de son mérite comme homme de lettres.

Le second professeur appelé pour la même école, fut M. Toussaint, auteur du livre intitulé *les Mœurs*, de quelques autres ouvrages, et de quelques articles insérés dans la collection de l'Encyclopédie. Cet auteur avoit essuyé des malheurs en France, et même avoit craint d'y être persécuté : il

s'étoit sauvé à Bruxelles pendant la guerre de sept ans, et y étoit devenu le rédacteur d'une gazette française, toute dévouée, comme on peut le croire, aux vues de la maison d'Autriche : aussi M. Toussaint n'y avoit-il pas ménagé le roi de Prusse : il l'avoit baptisé *le Brigand du Nord*, épithète par laquelle il l'avoit désigné jusqu'à l'époque de la paix. Ce roi philosophe le savoit très-bien ; mais il étoit loin d'attribuer au cœur de l'homme ce qui n'appartient qu'à des circonstances impérieuses, et il n'en eut pas moins l'idée d'attacher à son école cet écrivain, dont le livre lui avoit plu, et dont M. de Castillon le père, qui l'avoit connu en Hollande, et MM. de Beausobre et Pajon, qui avoient été en pension chez lui à Paris, vantèrent beaucoup les talens, le caractère et les principes, au secrétaire des commandemens du roi et au marquis d'Argens. La chaire de logique et de réthorique lui fut donc offerte par l'entrémise de M. de Castillon : il l'accepta, et se hâta de se rendre à Berlin, où il arriva cinq à six mois plus tôt que moi.

M. de Castillon ayant été, par la commission précédente, à portée de bien connoître

ce futur établissement, sut, dans le temps, que M. Sulzer devant être chargé d'enseigner la morale et la métaphysique, la chaire de mathématiques devenoit vacante : il la sollicita, et l'obtint pour son fils, alors fort jeune; mais très-capable de la bien remplir, comme il l'a constamment prouvé depuis : cependant sa nomination éprouva quelque difficulté; le grand Euler ayant demandé cette place pour son fils aîné, déjà membre de l'académie des sciences, et un peu plus âgé. La préférence accordée au jeune de Castillon, fut pour M. Euler un premier sujet de mécontement.

La chaire de droit fut donnée à un M. Stoss, gardien du cabinet des curiosités du château, et adjoint à la bibliothèque publique, bon jurisconsulte d'ailleurs, et très-digne confrère.

Pendant que le roi s'occupoit de toutes ces nominations, Sulzer écrivoit par ses ordres à M. Wéguelin, pasteur à Saint-Gall en Suisse, pour lui proposer la place de professeur d'histoire et de géographie. Ce choix étoit excellent, car M. Wéguelin étoit très-savant, très-laborieux, et très-zélé dans l'exercice de ses fonctions. Ce collègue arriva le der-

nier, c'est-à-dire, trois ou quatre mois plus tard que moi.

Dans le même temps encore, d'Alembert étoit vivement prié par sa majesté de se concerter avec l'abbé d'Olivet, pour lui choisir et lui envoyer quelqu'un qui pût convenir à la chaire, où l'on devoit réunir la grammaire générale et le style. Cérutti, qui fut instruit de cette commission, m'en donna avis: d'Alembert et d'Olivet, qui me connoissoient tous deux, me proposèrent à Frédéric, qui les autorisa à m'engager. Je me mariai, et partis au mois de janvier 1765; j'arrivai à Berlin le 17 mars suivant.

Le général de Buddenbrock nous donna dans la suite un nouveau professeur et un maître de plus: le premier fut un officier de génie, chargé d'enseigner les principes de l'artillerie et des fortifications; et le second fut un de nos gouverneurs, qui fut autorisé à donner à nos élèves des leçons de grammaire pour la langue allemande: mais ces deux hommes n'ont jamais eu part à nos délibérations.

Le premier vœu de Frédéric, par rapport aux gouverneurs, fut d'en trouver qui fussent de la Suisse française, et qui eussent été

officiers, sur-tout dans les régimens attachés au service de la France (*a*). Mais on ne fait pas toujours ce que l'on desire le plus: l'impatience, le besoin, les petites intrigues, mille circonstances amenèrent ce roi à se contenter de sujets parmi lesquels il n'y en eut qu'un seul qui réunit les qualités si vivement desirées; encore, par un malheur particulier, cet homme fut-il celui de tous qui convenoit le moins à sa place. « On m'a » nommé gouverneur des autres, disoit-il » souvent, et j'aurois pour moi-même besoin » de deux gouverneurs au moins. » Il avoit raison de parler ainsi: cet homme, nommé M. de Meirolles, issu d'une famille languedocienne qui s'étoit retirée à Lausanne du temps du refuge, avoit été aide-de-camp du prince de Condé durant la guerre de sept ans. Le défaut de fortune n'avoit pas suffi pour le sauver des étourderies de la jeunesse, et il avoit encore tous ses défauts à Berlin. Quatre officiers de la garnison le voyant entrer dans un café où ils jouoient aux tarocs, se dirent entr'eux, assez haut pour qu'il les

(*a*) Aussi leur assigna-t-on un fort bel uniforme: chapeau bordé, avec cocarde; épée d'ordonnance, avec dragonne; un habit d'écarlate, etc.

entendît : « Oui, toujours quatre Français
» pour un Prussien ! — Messieurs, leur dit-il
» en s'approchant d'eux, je n'ai l'honneur
» d'être qu'un demi-Français : hé bien quatre
» Prussiens comme vous pour moi ! voulez-
» vous que je vous le prouve? » Ce propos,
auquel on ne fit point de réponse, ne lui
fit néanmoins pas de tort dans le public ;
mais quelque temps après il se permit une
autre réplique qui lui coûta plus cher, en ce
que l'on en garda une bonne rancune : ils
prièrent, lui et ses collègues, le général de
Buddenbrock de leur payer trois mois d'ap-
pointemens échus, observant que, s'ils n'a-
voient pas été en fonctions, ce n'étoit pas
de leur faute. « Messieurs, leur dit le général,
» quand maître Jacques, dans l'*Avare de*
» *Molière*, demande de l'avoine pour ses
» chevaux, l'avare lui répond : *L'ont-ils*
» *gagnée? Ont-ils travaillé?* — Mais, mon
» général, dit de Meirolles, maître Jacques
» n'a-t-il pas raison de demander à son tour
» si c'est de leur faute qu'ils n'ont pas tra-
» vaillé, et si c'est là un juste motif pour les
» faire mourir de faim ? Permettez-moi,
» mon général, d'ajouter, qu'au surplus nous
» ne sommes pas des chevaux, quoique

» Suisses, et que le roi de Prusse n'est pas » l'Avare de Molière. »

Ce gouverneur eut bientôt quelques dettes, et le général de Buddenbrock alloit s'en faire un titre pour le renvoyer, lorsqu'un évènement inattendu le sauva pour quelques mois. Le prince Frédéric-Auguste de Brunswick étant à l'Opéra avec son frère aîné, le prince héréditaire, aperçut et reconnut M. de Meirolles, qu'il avoit vu, dans la guerre de sept ans, à la suite du prince de Condé : il le montra à son frère; et pour s'assurer qu'on ne se trompoit pas, on le fit prier de monter à la loge de leurs altesses sérénissimes. « Hé bien, » lui dirent ces deux princes en le voyant, » qu'avez-vous fait de votre habit de velours » noir? — Messeigneurs, je l'ai mis au rebut: » il m'alloit mal. » Pendant la guerre de sept ans, il avoit été arrêté par l'armée des alliés, dans une course qu'il avoit voulu faire déguisé en magistrat : on l'avoit amené comme espion, aux princes, auxquels il avoit déclaré son nom, son état, et son poste auprès du prince de Condé. « Mais, lui avoit » dit le prince héréditaire, est-ce là votre » uniforme? — Non, monseigneur, je ne » l'avois pris que pour échapper à vos postes

» avancés. — Et où vouliez-vous aller sous ce
» déguisement? — A telle ville, où nous avons
» été quelques mois, et où l'amour me rap-
» peloit. — Ah, l'amour! Oui, les Suisses
» sont amoureux, mais c'est de la gloire. »
Un trompette envoyé au prince de Condé, avec une lettre et son signalement, rapporta pour réponse que cet officier n'avoit dit que la vérité, et on lui rendit la liberté. A peu de jours de là, ces princes vinrent dîner au camp français, et l'y retrouvèrent. La rencontre faite à l'Opéra leur fit plaisir; ils le recommandèrent à M. de Buddenbrock, et en payèrent les dettes. Cependant, ce ne fut que partie remise: de Meirolles nous quitta sept ou huit mois après: M. le comte de Golowkin le retira chez lui, et ensuite le fit placer comme aide-de-camp chez M. le prince Adam Czertorisky en Pologne, où il resta quelques années, et d'où il n'est parti que pour retourner à Lausanne, et y mourir.

Le second gouverneur fut un M. du Luc-des-Maisons, ancien gardien des capucins en Savoie, sa patrie: il avoit débauché une femme mariée, s'étoit sauvé avec elle à Bâle, y avoit changé de religion, et épousé sa belle; de là étoit venu à Berlin, où il s'étoit formé

une maison de pensionnaires qu'il élevoit assez bien, d'autant plus qu'il avoit de l'esprit, des connoissances et beaucoup d'activité; homme d'ailleurs bien né et serviable; mais très-éloigné, comme on voit, d'être Suisse, et plus encore d'avoir été officier en France.

Le troisième fut un Génevois, assez instruit et très-zélé pour ses élèves, qu'il ne quittoit pas. Ce fut son zèle qui le perdit, ayant eu, dans un moment de vivacité, le malheur d'en frapper un; ce qui le mit dans la nécessité de se retirer.

Le quatrième fut un Suisse de Saint-Gall, nommé M. de Zollicoffer: il n'avoit jamais fait d'autre service militaire que d'être le précepteur du fils du général de Buddenbrock.

Le cinquième, enfin, étoit un Berlinois, nommé M. Pretorius: il avoit été quelque temps officier dans un régiment prussien.

Je ne parle pas de ceux qui, tels qu'un M. de Bouton et qu'un M. de Jauneret, ont succédé plus tôt ou plus tard à ceux de ces cinq premiers gouverneurs qui sont morts ou se sont retirés: ce seroit entrer dans des détails trop peu intéressans pour le lecteur. Je n'ai même parlé des premiers, que pour faire voir ce que deviennent presque toujours,

entre les mains des hommes, les institutions même les plus respectables. Frédéric étoit bien absolu et bien ferme; et voilà que, sous ses yeux, et pour un établissement qu'il a spécialement à cœur, on parvient, dès le début, à l'écarter de ses intentions les mieux manifestées.

3.° TABLEAU HISTORIQUE DE L'ÉCOLE CIVILE ET MILITAIRE.

Le roi nous fit demander la liste des livres que nous jugions nous être nécessaires pour nos leçons, ou utiles à la jeunesse : nous fîmes ce catalogue avec d'autant plus de soin, que nous étions assurés que sa majesté l'examineroit avec attention. Au titre de chaque ouvrage, nous ajoutâmes l'indication du format, du nombre des volumes, de l'édition que nous desirions, et du nombre des exemplaires dont on pourroit avoir besoin. Le roi fut si content de ce premier travail, qu'il n'en supprima aucun article, et que, peu de temps après, le libraire Etienne Bordeaux nous livra les quatre mille volumes environ que nous avions demandées, et qui coûtèrent au roi de cinquante à soixante mille francs.

Notre

Notre plus sérieuse attention, entre nous professeurs, fut de régler nos conférences particulières, et de méditer sur les objets importans que nous aurions à y discuter. Il fut arrêté, dès la première séance, que nous nommerions entre nous, et pour l'ordre des délibérations, un président, sous le nom de *Directeur des Etudes*; que nous nous assemblerions au moins tous les deux mois, et plus souvent s'il en étoit besoin; que nous examinerions entre nous, et sans autres témoins, tous nos élèves, aussi tous les deux mois; que chacun de nous écriroit et signeroit son avis sur les progrès et la capacité de chaque élève pris séparément; que nous formerions, de la réunion de ces avis, un rapport général qui ne seroit communiqué à personne, à moins d'un ordre exprès du roi; que nous donnerions par écrit des instructions détaillées à chaque maître, pour les diriger dans leurs fonctions, et leur indiquer la méthode et la marche qu'ils auroient à suivre; que M. Sulzer rédigeroit les instructions pour le maître de latinité et pour celui d'écriture et de calcul, et que je ferois le projet de celles du maître de langue françaíse; que ces instructions seroient examinées et discutées par nous tous, et qu'elles

ne seroient remises aux maîtres qu'après que nous les aurions approuvées et signées; que l'un de nous seroit commis pour suivre, au moins une fois par semaine, les leçons des maîtres, afin de nous assurer de leur exactitude à se conformer à l'esprit de leurs instructions, et qu'à la fin de l'année, nous aurions une séance publique le jour anniversaire de notre installation; séance dans laquelle le professeur d'éloquence rendroit compte au public des succès de cet établissement, en nommant avec éloge ceux des élèves qui se seroient le plus distingués, et qu'ensuite il finiroit cette séance par la lecture de l'Instruction du roi. Au surplus, cette séance publique devoit être précédée par un examen général de tous les élèves, relativement à chaque partie; examen fait en présence de tous ces élèves, des maîtres, des gouverneurs, même des citoyens connus ou parens, qui desireroient d'y assister, et que le général seroit prié de présider. M. Sulzer fut notre premier président: l'année suivante, M. Toussaint lui succéda: je suivis M. Toussaint; et, dans la suite, ce titre, ou plutôt les devoirs qui y étoient attachés, passèrent ainsi à tous les professeurs, chacun à son tour, excepté M. de Castillon, qui, par

modestie, et vu son jeune âge, nous pria de l'en dispenser, donnant pour prétexte son habitation chez son père, qui demeuroit assez loin de notre Ecole.

Ces premiers arrêtés convenus entre nous, ne concernoient encore que la forme; et nous sentions tous la nécessité de traiter promptement d'autres questions qui tenoient au fond de l'établissement, et qui, par conséquent, étoient bien plus délicates à manier, bien plus importantes en elles-mêmes, et non moins urgentes à résoudre. Il fallut donc les aborder avec courage, et c'est ce que nous fîmes. Combien de temps convenoit-il que les élèves restassent entre nos mains? En combien de classes devions-nous les partager? Dans quel ordre étoit-il à propos de faire marcher toutes les parties dont nous étions chargés? Ce fut à ces trois questions que nous ramenâmes toutes celles que nous eûmes à faire.

La première nous arrêta peu de temps: il fut décidé que nous prierions M. le général de ne nous remettre que des enfans de douze ans environ, et de nous les laisser durant six années consécutives. M. de Buddenbrock nous promit de remplir bien exactement ces deux premiers vœux, et de mettre tous ses soins à

choisir pour notre Ecole, ainsi que le roi le lui avoit fortement recommandé, ceux qui paroîtroient avoir de plus heureuses dispositions, parmi les cinq cents jeunes gens qui composoient l'Ecole des Cadets, dont il étoit également le directeur : il nous promit même, sur ce dernier point, de ne faire ses choix qu'en nous consultant et de concert avec nous ; promesse qu'il n'a jamais tenue, mais qu'il a fait semblant de tenir une fois, que les professeurs Sulzer et Wéguelin furent invités à venir voir les jeunes gens que son excellence vouloit nous envoyer, et à dire, sur ce simple coup-d'œil, s'ils en étoient contens ou non.

Les deux autres questions nous présentèrent un abord bien plus effrayant : nous nous aperçûmes même bientôt qu'elles étoient étroitement annexées entr'elles, et que la solution de l'une dépendoit de la solution de l'autre : M. Toussaint prétendit qu'il ne devoit et ne pouvoit prendre les élèves que quand on les lui auroit suffisamment préparés, et que, de cette sorte, ce ne seroit que dans deux ou trois ans au plus tôt qu'il auroit à entrer en fonctions. Ce mot me présenta un avenir scandaleux et très-funeste : il me sembla que le public, et sur-tout le roi, n'approuveroient

jamais que nous eussions ainsi, chacun à tour de rôle, trois ans à ne rien faire : cependant, pour ne pas donner lieu à une discussion trop scabreuse, je me bornai à observer qu'avant de prendre une détermination définitive sur des objets aussi essentiels, il convenoit, maintenant que les questions étoient bien posées, de les méditer chez nous, avant de les discuter de vive voix, et peut-être même de mettre nos idées par écrit, afin de mieux examiner ce qu'exigeoient de notre zèle le plus grand avantage de nos élèves, et notre respect pour les intentions et l'Instruction du roi : tout le monde sentit que j'avois raison, et nous nous séparâmes.

Dès que je fus rentré chez moi, je repris l'Instruction de sa majesté, et me mis à la discuter la plume à la main : j'en distinguai les principes généraux d'avec les articles de détail; je parvins à démontrer, non par la lettre, mais par l'esprit de tous ces principes, qu'il nous devenoit impossible, à moins d'une infidélité très-coupable, de suivre l'ordre routinier des autres écoles. Après avoir prouvé la nécessité de créer chez nous un ordre nouveau pour la division des classes et la marche des études, ce fut encore dans les principes

établis par le roi, que je cherchai à le déterminer : je démontrai que les sciences pouvoient marcher de front ; et que les élèves gagneroient infiniment à cette sorte de réunion, tant pour la rapidité de leurs progrès, que pour la perfection et la netteté des idées qu'ils acquerroient, pourvu que les professeurs s'accordassent à ne suivre tous qu'une marche lente ; ce qui leur seroit d'autant plus facile, qu'ils auroient quatre ans à donner à les leçons que par-tout ailleurs on concentre dans l'intervalle si étroit d'un an ou deux. Je n'oubliai pas de remarquer que, de cette sorte, les élèves ne pourroient pas oublier ce qu'ils auroient appris, puisque toutes les branches seroient reproduites et développées tous les jours ; que les sciences elles-mêmes doivent nécessairement gagner plus qu'on ne peut dire, à leur association ; que ce plan que m'offroit l'instruction du roi bien entendue, devoit être trop utile aux élèves, à l'enseignement, au public, pour qu'il nous fût permis de le méconnoître ou de nous en écarter ; et qu'enfin il ne nous restoit qu'à mettre tout notre zèle à respecter, suivre et justifier une idée neuve, propre à faire une grande et heureuse révolution dans la

culture des esprits, et à relever la gloire d'un monarque, qui y étoit arrivé le premier par son génie, et nous invitoit à y amener l'Europe par notre exemple et nos succès. . . . .

Lorsque j'eus rédigé toutes ces idées aussi bien que je le pus, je me hâtai de les soumettre à l'examen de mes confrères : j'en adressai le manuscrit à MM. Sulzer, Wéguelin, Stoss, de Castillon et Toussaint, avec un billet où je les invitai tous à y mettre par écrit leur avis ou jugement, et avec prière à M. Toussaint, qui logeoit à côté de moi, de me renvoyer ensuite le tout. M. Sulzer vint, peu de minutes après mon envoi, me remercier de ce travail, dont il fut extrêmement satisfait. « J'étois, me dit-il, vraiment attristé d'avoir » à terminer mes jours dans une carrière où » j'ai passé trente ans de ma vie, et où je n'ai » bien senti que les dégoûts de la routine : » aujourd'hui, vous ranimez mon zèle; vous » m'offrez une perspective où tout est hono- » rable. Le plan que vous avez tiré de l'Ins- » truction du roi, est digne de son génie; et il » est glorieux pour nous de le développer et » de l'exécuter. » M. Wéguelin, tout récemment arrivé, et qui devoit sa vocation à

M. Sulzer, ne manqua pas d'opiner comme lui : M. Stoss n'étoit pas d'humeur à lutter contre nous trois : M. de Castillon ne pouvoit trouver dans son système qu'un motif plausible de s'en rapporter à la majorité de ses collègues : ainsi M. Toussaint ne reçut mon avis que fortifié de celui de tous les autres, et ne put résister à cette unanimité.

Il fut donc arrêté dans notre prochaine assemblée, 1°. que le cours entier des six ans d'études seroit divisé en trois parties égales de deux ans chacune, ou, si l'on veut, en trois classes successives ; 2°. que les élèves, en arrivant dans la maison, seroient déposés dans la plus basse classe, à moins que les professeurs ne les jugeassent assez instruits pour être placés avec avantage dans l'une des deux classes supérieures ; 3°. que la troisième classe (celle des commençans, ou nouveaux venus) seroit occupée matin et soir par les maîtres seulement, mais sous la direction et inspection des professeurs ; 4°. que la seconde classe, ou classe mitoyenne, recevroit le matin les leçons des professeurs, et le soir, les leçons des maîtres dont ils auroient encore besoin, c'est-à-dire, de tous les maîtres d'études, excepté ceux de langue française et de

chiffres ; 5°. que les élèves de la première classe (de la classe des plus avancés) n'auroient aussi à entendre dans la matinée que les professeurs, et n'auroient dans la soirée que les maîtres d'exercices ; le reste de leur temps devant être employé à des études ou à des compositions particulières dans leurs chambres ; 6°. que tous les élèves auroient ; pour les études et préparations particulières, une heure le matin avant l'ouverture des classes ; et le soir deux heures environ, et même ceux de la première classe plus de deux heures, s'il en étoit besoin ; 7°. que tous les professeurs donneroient des leçons aux deux classes supérieures, sinon tous les jours, au moins de deux jours l'un ; 8°. que ce seroit au président ou directeur des études à tracer le tableau des leçons, qui seroit remis à toutes les chambrées, et affiché dans toutes les classes, et qu'il ne livreroit qu'après avoir recueilli les notes et demandes, ou avis de chacun de ses collègues, et qu'après que tous y auroient accédé ; 9°. que le roi ayant fixé des heures différentes pour le lever et le coucher selon les saisons, et les professeurs pouvant avoir besoin de plus ou moins d'heures de leçons pour un de

leurs semestres que pour l'autre, ce tableau seroit renouvelé tous les six mois; 10°. que les professeurs se traceroient à eux-mêmes le plan qu'ils auroient à suivre, d'après les considérations fondamentales que nul d'entr'eux n'est seul à occuper les élèves, que chacun a quatre ans à occuper le même élève, au lieu d'un ou deux ans, et qu'il est juste de se resserrer dans les limites les plus convenables, afin de ménager à ses collègues le temps dont ils ont besoin; 11°. que chaque professeur diviseroit sa tâche totale de manière à n'enseigner que telle partie dans la seconde classe, et à réserver telle autre partie pour la classe supérieure; c'est-à-dire, que le professeur Toussaint donneroit la logique à ceux-là, avec les principes généraux d'éloquence, et à ceux-ci les détails de la rhétorique, avec les notions convenables de la poésie et des beaux-arts; que le professeur Sulzer traiteroit avec ceux-là de la morale, et de la métaphysique avec ceux-ci; que le professeur Wéguelin suivroit l'histoire ancienne avec les premiers, et l'histoire moderne avec les seconds; que M. Stoss traiteroit là du droit naturel et de ce qui s'en rapproche, et ici du droit civil et national; que M. de

Castillon développeroit les élémens de calcul et d'algèbre avec les uns, et les élémens de géométrie avec les autres ; et que je parlerois aux premiers des parties d'oraison et de la syntaxe, et aux seconds de tout ce qui tient à la théorie du style en général, et à la pratique des différens styles particuliers ; 12°. et que, de cette sorte, nous pourrions recevoir de nouveaux élèves tous les deux ans, et même tous les ans, s'ils avoient déjà acquis quelques connoissances.

Ces articles complétèrent l'organisation de notre Ecole. M. Sulzer en fut si satisfait, qu'il se hâta d'en présenter le résultat au secrétaire des commandemens du roi, qui voulut, de plus, m'entendre sur tous les points, et alla reporter au roi le tableau qu'il s'en étoit fait. Frédéric en fut enchanté à son tour ; et secrètement flatté que j'eusse trouvé dans son Instruction une marche nouvelle très-brillante, et qui sembloit devoir être très-heureuse, il ne m'en voulut que plus de bien, J'ai toujours été persuadé que c'étoit en partie à cette preuve de mon zèle, que je devois attribuer sa constance à me marquer tant de bienveillance durant le reste de son règne.

On peut facilement concevoir qu'une Ecole

ainsi organisée devoit avoir des succès frappans et extraordinaires, d'autant plus que le général de Buddenbrock avoit mis un soin particulier au choix de nos premiers élèves. Aussi puis-je dire que le zèle des élèves, des professeurs et des gouverneurs ne laissa rien à desirer durant plusieurs années. Je ne craindrai même pas d'ajouter que jamais peut-être aucune école n'a formé, dans un aussi court espace de temps, autant d'élèves aussi distingués, à proportion du nombre que nous en avions.

Lorsque j'ai parlé de notre zèle, j'aurois dû citer également celui du roi. La première fois qu'il me faisoit appeler à chacun de ses voyages de Potzdam à Berlin, il débutoit toujours par me demander des nouvelles de son Ecole : ce sujet étoit traité fort sérieusement et dans un très-grand détail : il falloit lui nommer tous nos élèves, et lui rendre compte même des plus petites circonstances : il vouloit sur-tout savoir quels étoient ceux de ces jeunes gens qui faisoient le plus de progrès, ceux qui s'appliquoient à l'étude avec le plus d'ardeur, ceux qui annonçoient le plus d'esprit ou de talent. Il falloit lui désigner la sorte d'esprit ou de talent que l'on découvroit en chacun de ces élèves,

et lui dire pourquoi je les jugeois ainsi. Ce n'étoit pas chez lui une vaine affectation, une montre fausse et trompeuse : il donnoit à tous ces détails la plus grande attention : aussi ai-je remarqué qu'il a très-bien placé ceux dont j'avois eu plus de bien à lui dire. Mais pour montrer jusqu'à quel point ses idées singulières et même originales se reproduisoient en toutes sortes d'occasions, je raconterai combien j'eus de peine un jour à le persuader sur le compte de l'un de ceux que je vantois le plus, et qui le méritoit le mieux. « Mon cher, me dit-il, » pour celui-là, vous vous trompez : il vous a » sans doute satisfait par son application ; mais » comptez qu'il n'a ni esprit ni talent. » Comme je persistois à rendre justice à ce jeune homme, en y mettant d'autant plus de zèle, que la prévention que son souverain avoit contre lui, pouvoit lui devenir préjudiciable, Frédéric me répliqua par ces mots : « Observez donc » que je connois parfaitement toute sa famille : » elle est de telle province, famille assez nom» breuse et peu riche : je les ai tous bien étudiés, » ce sont de braves gens, qui se distinguent » par de fort bonnes mœurs, et par une grande » fidélité à remplir leurs devoirs. Le père de » votre élève avoit tel grade à l'armée, lors-

» qu'il fut tué à telle bataille. Je vous réponds,
» qu'il n'y a jamais eu ombre d'esprit dans
» toute cette famille.—Eh bien! sire, celui-ci
» fait exception, car nous lui reconnoissons
» tous un excellent esprit et même de la faci-
» lité : les idées chez lui sont assez abondantes,
» toujours justes et naturellement rangées
» dans un fort bon ordre; avantage que
» son application, d'ailleurs exemplaire, ne
» pourroit seule lui procurer. — En ce cas,
» monsieur, je vous croirai; mais ce ne sera
» qu'en me persuadant qu'il n'a été greffé
» dans cette famille qu'en contrebande: soyez
» sûr que son père, qui pourtant étoit un
» excellent soldat, n'a eu aucune part à sa
» naissance. »

Le genre remarquable et vraiment nouveau de notre Ecole, les succès connus de nos élèves, l'intérêt particulier que le roi y prenoit, tout concouroit à attirer sur cet établissement l'attention publique, et sur-tout à exciter la curiosité des étrangers : tous les voyageurs de marque demandoient à la voir : aucun prince ne venoit à Berlin sans la visiter : c'est ainsi que le grand-duc de Russie, le roi de Suède, les princes ses frères, etc., venoient nous honorer de leurs visites, et reconnoître par eux-

mêmes la vérité des rapports qu'on leur en avoit faits.

Cependant, et durant cet éclat, nous pouvions déjà prévoir la trop prochaine décadence de ce bel établissement; décadence qu'il est juste d'attribuer au général de Buddenbrock. Ce baron, originaire de Prusse, fils et petit-fils de feld-maréchaux, ancien page du gros Guillaume, ensuite aide-de-camp de Frédéric, devenu depuis lieutenant-général et chevalier des ordres du roi, placé comme directeur à la tête de l'Ecole militaire, connue à Berlin sous le nom du *Corps des Cadets*, et nommé, de plus, directeur de notre Ecole pour ce qui concerne la partie économique et la police; ce baron, dis-je, d'une très-riche taille et d'une forte constitution, avoit, à l'époque de mon arrivée, environ soixante ans: son caractère étoit assez modéré: on lui reconnoissoit de la politesse: mais on avoit peu de confiance en tout ce qu'il disoit; on l'accusoit de peu de franchise; on prétendoit même qu'il ne falloit lui confier que ce qu'on vouloit rendre public: il avoit, de plus, une prévention très-forte contre les Français. Un jour que je disois peu de bien de lui au prince Henri, ce prince me répondit: « je le reconnois à tout ce que vous

» m'en dites : cependant c'est encore pour la » société l'un de nos généraux les mieux » venus. » Ce même homme, qui d'ailleurs avoit l'esprit peu cultivé et vraiment borné, étoit doué de l'instinct du plus parfait courtisan ; aussi remarquoit-on qu'il n'avoit jamais essuyé de disgrace (*a*). Tel est celui à qui il

(*a*) J'ai dit dans un autre ouvrage (*Grammaire philosophique, Préface*) qu'il étoit grand partisan des jambons fumés et de la Palingénésie de Bonnet, et qu'il auroit volontiers réduit sa cuisine à l'un, et sa bibliothèque à l'autre; et je l'ai dit avec raison, car il ne prisoit d'autre livre que le Traité de la Palingénésie, et il n'a jamais pu me pardonner de ne point manger de jambons crus. Je citerai pourtant de lui un mot que sans doute il avoit recueilli de quelque autre personne, mais qui présente une vérité importante, quoique ce soit sous une comparaison très-peu noble. « Un roi, me disoit-il, est comme une araignée » que l'on ne voit pas, et qui n'en est pas moins ins» truite de tout ce qui se passe dans son domaine. » Cachée dans un coin obscur, elle y reste comme » immobile et invisible ; mais elle a sa toile tendue » de tous côtés ; et ses filets sont tellement disposés, » qu'une mouche y touche à peine, que déjà elle est » saisie et dévorée. Voilà ce que sont les rois au fond » de leurs châteaux ; nous ne voyons pas leurs filets, » mais ils n'en sont pas moins tendus de toutes parts, » et ne reportent pas moins sûrement et moins » promptement où il le faut, la nouvelle de tout ce » qui se passe. »

est nécessaire de remonter pour découvrir les premières et véritables causes qui ont peu à peu altéré et dénaturé cette Ecole qui auroit dû braver les siècles (*a*).

Il avoit placé au nombre de nos gouver-

(*a*) Diverses personnes m'ont assuré que cette Ecole est aujourd'hui tombée bien au dessous de ce qu'elle a été. Je n'en suis pas surpris, après qu'on a vu des comédiens choisis pour succéder à des professeurs. Je ne veux injurier personne ; mais chaque état a l'esprit qui lui convient, et l'on doit quelque respect à l'opinion publique. Le pauvre M. de Castillon, né, pour ainsi dire, avec cet établissement, est le seul qui y soit resté, depuis son origine jusqu'à présent. Il a vu cet établissement naître, prospérer, s'altérer, dégénérer ; et peut-être le verra-t-il périr de la langueur qui le consume, ou au moins s'éclipser et disparoître dans la foule des institutions insignifiantes. Le prince Henri, qui n'a jamais assez aimé le roi son frère pour le flatter, me disoit, de cette Ecole, qu'il n'y voyoit qu'un seul défaut : « C'est, ajoutoit-il, que dans cet » établissement très-bien conçu, et fort beau d'ailleurs, on est élevé avec trop d'aisance : il ne devroit » être ouvert qu'à des jeunes gens riches : ceux que » l'on vous donne sont nés pauvres ; au sortir de vos » mains, ils seront sous-lieutenans ou lieutenans » durant trente ans ; ils n'auront que des privations, et ils seront malheureux par le souvenir » de cette aisance à laquelle on les accoutume chez » vous. »

neurs le précepteur de son fils, ainsi que je l'ai dit; mais c'étoit moins un gouverneur pour les élèves, qu'une sentinelle chargée de surveiller tout le monde; et il faut croire que cette sentinelle observa très-bien sa consigne, car on ne tarda pas à le remplacer chez nous comme gouverneur, et à le créer inspecteur-général de la maison : les gens honnêtes sont bien aises que le public les voie; mais ils ne veulent pas être espionnés : l'espionnage décèle la méfiance, et devient par conséquent une offense : d'ailleurs, le rôle d'espion assure l'impunité au calomniateur. Ce fut d'après ces vérités bien senties, que nous écrivîmes au général pour lui représenter combien nous étions éloignés de reconnoître en son protégé les lumières et l'esprit nécessaires pour nous surveiller, nous juger et nous endoctriner, et lui rappeler que le roi ne nous avoit point condamnés à cette humiliation que nous ne méritions pas. Son excellence nous répondit que M. de Zollicoffer n'avoit de fonctions à remplir que pour ce qui regarde la police, et sur-tout la partie économique; qu'en cela, il n'étoit que l'œil du directeur; et qu'il lui étoit défendu de se mêler en rien de nos leçons. Le général *escobardoit* sur tous ces points, puisque déjà,

avant notre plainte, il étoit venu, dans ses rondes, assister à nos leçons pour les juger, et que la maison avoit déjà un ancien domestique de son excellence, établi chez nous, sous le titre de *commissaire*, et chargé de toutes les opérations économiques. Quoi qu'il en soit, la lettre du général devenoit un titre suffisant pour nous soustraire à la férule de M. l'inspecteur, et c'étoit ce que nous demandions, bien déterminés à ne point nous mêler de ce qui ne nous regardoit point : mais nous n'en sentions pas moins que les mesures prises par le directeur n'étoient propres qu'à semer la méfiance dans la maison, et y substitueroient le découragement et la zizanie, à l'accord et aux sentimens nobles qui jusque-là avoient animé tout le monde.

La place de gouverneur, vacante par l'honorable promotion de M. de Zollicoffer, fut donnée à un allemand, nommé M. Eisenberg, homme instruit et de bonne conduite, mais très-entiché de la langue et de la littérature de son pays, qu'il connoissoit fort bien : il ne tarda pas à être chargé par son excellence, de donner à nos élèves des leçons de grammaire et de langue allemande. Ce qui devoit résulter, et ce qui résulta de cette inno-

vation, c'est que l'on n'eut pas de peine à faire beaucoup estimer leur langue maternelle à ces jeunes gens, et à les en occuper plus facilement que d'une langue étrangère; à quoi l'amour-propre national et la paresse trouvoient merveilleusement leur compte; que par conséquent on parla bien plus allemand que français dans cette chambrée, et, par contagion, dans presque toutes les autres; que nos élèves ne furent plus capables de parvenir à bien prononcer le français, malgré les soins du maître et les miens; et qu'enfin, n'étant plus assez familiarisés avec cette dernière langue, qui étoit celle dans laquelle on leur donnoit toutes leurs leçons, ils eurent beaucoup plus de peine à entendre leurs professeurs, et à les suivre avec succès.

Ici se représentent à l'esprit, en faveur de l'étude de la langue maternelle, mille propos qui ne sont plausibles qu'à la première apparence, et qu'un examen réfléchi n'aura jamais de peine à détruire. Me dira-t-on qu'il faut savoir sa propre langue, et qu'il est honteux de l'ignorer? Certainement ce principe est vrai, et je n'ai vu personne qui osât le contredire : mais il s'agit ici de décider du moyen le plus sûr et le plus convenable de parvenir

à cette connoissance indispensable. Dira-t-on qu'il faut débuter par étudier sa propre langue directement et en elle-même ? Cette seconde proposition n'est pas aussi certaine que la première : elle seroit vraie, si vous ne deviez chercher à bien parler que votre langue : car pourquoi, en ce cas, chercheroit-on des détours ? Mais si vous avez plusieurs langues à étudier également bien, il devient nécessaire d'examiner, non pas quelle est celle que vous avez plus besoin de savoir, mais quelle est celle par où il est plus à propos de commencer. Si vous commencez par votre propre langue, vous risquez trop de n'avoir que des préjugés de localité ; vous risquez trop de ne jamais bien savoir que cette langue : si vous commencez par une langue plus cultivée et plus riche en modèles dans tous les genres, vous vous formez le goût ; votre esprit acquiert des connoissances précieuses, auxquelles vous ne parviendriez peut-être jamais par une autre voie. L'étude d'une langue étrangère vous force à mieux saisir tous les principes de la science grammaticale, et toutes les règles de l'art de la parole : cette connoissance, plus approfondie et mieux éclairée, facilite infiniment l'étude des autres langues que l'on veut

étudier ensuite; elle abrège cette étude, et en assure tous les succès. Il y a, dit-on, des hommes qui ont appris beaucoup de langues, et qui n'en ont bien su aucune, et qui n'ont jamais su écrire avec élégance ou pureté. Cela doit être ainsi, lorsqu'on s'applique à la nomenclature des langues plutôt qu'à leur génie, à la routine plutôt qu'à la philosophie du langage, ou bien lorsqu'on a beaucoup plus à se louer de sa mémoire que de son jugement. Or, en commençant par faire étudier la langue maternelle à des jeunes gens, on les dispense d'approfondir les idées qu'on leur donne; ce qui accoutume leur esprit à la paresse, bien plus que cela ne les instruit : c'est ainsi que l'on forme des hommes qui ont plus de mots que d'idées dans l'esprit.... Mais on facilite aux jeunes gens l'étude de la science, en parlant de choses déjà connues..... On ne nous parle que des moyens d'épargner le travail à la jeunesse, tandis qu'il ne s'agit que de lui faire comprendre que le travail est nécessaire, et sur-tout de l'y accoutumer : on vous demande de faire des hommes, et non des fainéans d'esprit et des êtres superficiels et légers. Frédéric, s'élevant au dessus des préjugés populaires, avoit voulu que dans l'école qu'il

créoit, on s'attachât à la langue qui jouissoit d'une universalité bien établie : il ne s'agissoit pas pour lui de considérer si cette langue étoit la langue des Français ou de quelqu'autre peuple ancien ou moderne. La seule idée qui le déterminât, c'est que cette langue, soit par les ouvrages qu'elle nous offroit, soit par le degré de perfection où elle étoit parvenue, lui paroissoit plus propre qu'aucune autre à former le goût, à l'épurer, à exercer et développer les talens, et à exciter dans ses Etats une noble et salutaire émulation. Si ceux qui ont eu à seconder ses vues, avoient eu un aussi bon esprit que lui, tous auroient respecté et maintenu cette sage et philosophique institution; et loin de se permettre de l'altérer, ils auroient dit que Frédéric avoit donné à l'Europe éclairée un bel et grand exemple : et, en effet, quelle institution seroit plus utile et plus digne de tous nos applaudissemens, que de voir chez toutes les nations, des écoles dont la base fondamentale seroit la connoissance et la culture de la langue la plus avancée, après celle du pays ! Je demande si tous les gouvernemens, jaloux de favoriser les progrès de l'esprit humain, ne devroient pas avoir au moins une école semblable ?

Quoi qu'il en soit de cette idée philantropique, j'apprends enfin que l'on est parvenu au but que le général préparoit peut-être sans le prévoir. Aujourd'hui cette école est tellement ramenée vers l'uniformité et la routine, que toutes les leçons s'y donnent en allemand. Ose-t-on encore la présenter comme un monument du génie de Frédéric le Grand? Ce seroit rapetisser un grand-homme, et le consigner dans l'ornière tracée par ceux qui n'ont pas su le comprendre.

Une autre chose qui fut très-nuisible à notre école, en ce qu'elle nous priva d'un puissant moyen d'émulation, c'est que M. le général voulut assister à nos examens particuliers et secrets : nous étions tous trop bien instruits du peu de confiance que l'on avoit en sa discrétion : ainsi nous décidâmes dès-lors que nous ne ferions plus de ces notes que nous avions imaginées pour inspirer, au moins par la peur, une vive ardeur même aux plus indolens, mais que nous n'avions garde de continuer, dès qu'elles pouvoient faire du tort à nos élèves par l'usage que le chef étoit capable d'en faire. D'ailleurs, la présence de cet homme mit de la contrainte dans notre manière de procéder; il

y mit lui-même plus de bavardage que de dignité; bientôt ces examens ne furent plus que de vaines cérémonies, de la politique et des complimens; d'où il arriva que peu à peu nous les négligeâmes, et qu'enfin nous les abandonnâmes entièrement, non sans de très-grands regrets.

Son excellence avoit besoin de tracasser, ne fût-ce que pour prouver au roi combien son zèle étoit actif; mais ces tracasseries ne pouvoient faire que du mal, en ce qu'elles décourageoient et inquiétoient tout le monde: elles s'étendoient jusqu'à nous, qui très-certainement méritions bien qu'il nous laissât jouir de la sorte de tranquillité que nous promettoit la confiance du roi. Il lui étoit impossible de nous attaquer du côté du zèle, et ses pouvoirs ne l'autorisoient pas à aller plus loin. Quand M. Toussaint fut attaqué de la maladie de langueur qui nous l'enleva après un an de souffrances, je le remplaçai de mon propre mouvement, et jusqu'à l'arrivée de M. Borrelly, son successeur. M. Wéguelin en fit autant, et avec le même dévouement, lorsque M. Sulzer nous manqua, et jusqu'à l'arrivée de M. Prévost de Genève, qui vint prendre sa place. Ces deux nouveaux

collègues n'eurent ni moins de talent, ni moins de zèle que ceux auxquels ils succédoient. En un mot, nous avons tous été, jusqu'au bout, tels que nous nous étions montrés dès le début; mais le plan du général étoit de paroître l'ame, l'auteur et le moteur de tout, outre qu'il étoit persuadé qu'il n'y avoit d'ordre au monde que par la discipline et dans la soumission purement militaire. Notre résistance étoit donc un grand scandale à ses yeux, et il se persuada qu'il parviendroit à diriger les professeurs comme tous les autres, s'il pouvoit nous diviser. Pour parvenir à ce but, il flatta et gagna M. Sulzer, qui ne résista point au plaisir de dominer, et qui composa un règlement conforme aux vues de son excellence, c'est-à-dire, un règlement qui dénaturoit entièrement notre école. Comme on pensoit que M. Borrelly et moi nous étions les moins disposés à subir ce joug humiliant, on s'attacha sur-tout, dans ce plan, à réduire nos leçons à la plus pitoyable routine. Nous rejetâmes ce projet de règlement par une lettre raisonnée, qui devint une dissertation en règle. Il y fut démontré qu'on ne pouvoit le suivre sans anéantir l'établissement, et sans violer l'ins-

truction du roi dans ses points fondamentaux. Le général, informé que cette lettre, dont j'ai encore la minute, alloit lui parvenir, retira le projet rédigé par M. Sulzer, de peur que nos trop bonnes objections ne fussent mises sous les yeux du roi. Mais cette détermination même n'étoit pas propre à nous concilier ses bonnes grâces. « Qu'avez-vous » fait au général de Buddenbrock? me dit » un jour la comtesse-douairière de Kamèke. » J'ai voulu lui dire du bien de vous, et » j'ai vu que je le faisois souffrir; j'ai insisté, » et il m'a répondu : *Ah, madame, ne me » parlez pas de ces têtes françaises ! j'ai- » merois mieux avoir à conduire une armée » de soixante mille hommes, que deux » Français seulement!* — Je le crois bien, » madame, répliquai-je à la comtesse : car, » pour conduire son armée de soixante mille » hommes, il imagine qu'il ne lui faudroit » que des cannes et des *schlagueurs*; au » lieu, que pour conduire les deux Français, » qu'il a en vue, il sait bien qu'il lui faut » de la justice et de la raison. »

C'est en conséquence des dispositions où étoit monsieur le général à mon égard, que, me rencontrant chez Borrelly, un jour qu'il

y vint suivi de son cher Zollicoffer, et de je ne sais quel autre gouverneur, il me dit: » Qu'on ne pouvoit qu'applaudir au zèle avec » lequel je remplissois mes devoirs; mais » que mes leçons étoient trop savantes pour » mes élèves; que je puisois ma doctrine » dans une métaphysique trop profonde, » et qu'il m'engageoit, pour l'intérêt de ces » jeunes gens, et pour ma propre satisfac- » tion, à me donner moins de peine, et à » me rabaisser au niveau de ceux que j'avois » à instruire. — Mon général, lui dis-je, si » je mets dans mes leçons plus de métaphy- » sique que n'en exigent les matières que j'ai » à traiter, j'ai tort sans doute; mais si je » n'ai d'idées abstraites que celles que me » présentent les objets que je suis tenu de » faire connoître, ce sont ces objets qui ont » tort, ce n'est plus moi.» Comme je voulus passer de cette première maxime à des détails qui appartinssent à mes leçons, il m'interrompit, prétendant que ces sortes de discussions ne le regardoient point, et qu'il ne s'agissoit que de recevoir ses avis et de m'y conformer. Cette conclusion devoit d'autant moins me convenir, que je ne pouvois y souscrire, sans confesser au moins indi-

rectement, et par ma condescendance même, que j'avois eu tort jusque-là, ou que j'allois trahir mes devoirs par lâcheté : aussi ne manquai-je pas d'observer que plus il me reconnoissoit de zèle, plus il devoit avoir la patience de m'entendre. Je lui déclarai que je ne parlois et n'agissois qu'en homme de bonne-foi, ne cherchant que la vérité, et raisonnant selon toute la sévérité de la logique dont la nature et mes études avoient pu me rendre capable. Ce ton blessa la fierté de son excellence, qui, se redressant, et étalant son large cordon jaune et sa croix du mérite, me dit, en me toisant du haut de ses cinq pieds neuf ou dix pouces: «Monsieur, vous me manquez! « — Monsieur le général, lui dis-je à mon » tour, d'un ton de voix calme et modéré, » je vous respecte beaucoup trop, pour que » personne au monde puisse jamais me persuader que ce soit vous manquer que de » vous parler raison.» A cette réplique, la rougeur éclata sur son visage et la colère dans ses yeux : sur-le-champ, il partit sans proférer un mot de plus, manifestant ainsi son indignation, et sauvant sa dignité par son silence et sa retraite.

Quelque temps après cette contestation,

Frédéric vint de Potzdam à Berlin, et m'envoya, dès le jour même de son arrivée, l'ordre de me rendre chez lui à six heures du soir. Cet ordre ne put me donner ni inquiétude ni soupçon, vu que ce roi me faisoit ordinairement cet honneur à chacun des voyages qui le ramenoient dans sa capitale. Mais arrivé au château, et introduit dans le cabinet de sa majesté, où je me trouvai, comme de coutume, seul avec lui, quelle ne fut pas ma surprise de voir ce roi, qui aimoit singulièrement la métaphysique et la philosophie, et qui ne manquoit guère d'y ramener ses conversations littéraires, me tenir un langage tout différent de son langage accoutumé, et faire le procès en règle à l'une et à l'autre ! Après avoir débuté, dans sa forme ordinaire, par me souhaiter le bon soir, et me demander comment je me portois, il me dit : « Hé bien, monsieur, quelles nou-
» velles de votre pays? Où en est la littéra-
» ture en France, ou plutôt la philosophie?
» car tout est devenu philosophie chez les
» Français. Mais cette philosophie, monsieur,
» nous a-t-elle été de quelque avantage?
» Cette intéressante question vaut bien la
» peine que nous l'examinions: abordons-la

» impartialement à nous deux. » Alors il passa en revue, d'abord les écoles des philosophes grecs, et ne manqua pas d'en citer les opinions, les divisions et les sectes, cherchant sur-tout à me persuader que ces philosophes n'avoient fait que parcourir un cercle pitoyable d'absurdités et de chimères, si on en excepte quelques maximes de morale, qui même tenoient bien plus au bon sens qu'à la philosophie proprement dite: il ne respecta que Socrate; tous les autres, et le divin Platon lui-même, furent rangés dans la classe des hommes que la vanité ou l'orgueil précipite dans le délire et l'extravagance: de là, passant légèrement sur l'histoire romaine, qui est si pauvre en philosophes, et qui ne lui offrit que deux hommes à rappeler, Cicéron et Sénèque, il se hâta d'arriver à nos derniers siècles, où il trouva ample matière à critiquer: il ne me fit grâce d'aucune des sottises et des scènes ridicules ou honteuses qui ont acquis tant de célébrité aux diverses écoles que nos pères ont fréquentées; et à mesure qu'il se rapprochoit de nous, il devint toujours plus sévère dans sa critique: à peine ménagea-t-il Bayle, dont il nous avoit donné un extrait en deux

volumes, peu d'années auparavant. Ce fut pis encore quand il eut à parler des auteurs vivans, qu'il ne nomma pas, mais qu'il sut assez bien désigner.

Après cette longue course, il se résuma ; et profitant de tous les avantages que pouvoit lui donner cette manière de présenter les choses, il observa que les questions qui ont le plus occupé les philosophes, ont, en général, plutôt servi à égarer les hommes qu'à les éclairer ; enfin, prenant ce ton poli, aisé et amical, qui lui devenoit si naturel quand il le vouloit, et l'accompagnant de ce regard agréable et caressant, qui n'a jamais été plus familier à personne qu'à lui, il me dit en concluant : « Faites-moi le plaisir de me dire ce que » vous pensez de cet examen, et même de » la philosophie : n'êtes-vous pas de mon » avis ? ». Il avoit parlé durant une bonne demi-heure, et je l'avois écouté avec toute l'attention qui est due à un grand-homme, et à un souverain de qui l'on dépend : je n'avois pas tardé à me convaincre que cette discussion avoit été préméditée et préparée de sa part : il ne m'avoit fallu, pour ne me laisser aucun doute sur ce point, que l'ordre dans lequel tous ses raisonnemens s'étoient

suivis

suivis et enchaînés. Ainsi il étoit évident à mes yeux que le général de Buddenbrock avoit parlé, et que tout cet entretien, et sur-tout la conclusion, n'étoit qu'un piége adroit où Frédéric cherchoit à me faire tomber. Ce fut d'après toutes ces pensées, dont j'étois singulièrement frappé, que je fis ma réponse. « Sire, lui dis-je, puisque votre » majesté veut bien me permettre de lui dire » ce que je pense de la métaphysique, je le » ferai. Je crois, sire, devoir distinguer » deux sortes de métaphysique, l'une que » j'appellerai *transcendante*, et l'autre à laquelle je donnerai le nom de *métaphysique* » *élémentaire*. Peut-être en y réfléchissant » plus mûrement, trouveroit-on à les distinguer par des noms plus convenables; » mais en ce moment, je suis forcé de m'en » tenir à ceux qui se présentent les premiers » à mon esprit.

» J'appelle *métaphysique transcendante* » celle qui s'attache à poursuivre des questions dont les objets sont placés hors de » notre sphère, et dans un ordre de choses » qui nous est étranger; à des questions » indifférentes ou nuisibles à nos intérêts, » et même à notre perfectionnement; et

» évidemment inaccessibles pour nous, puisque » la nature nous a refusé les moyens néces- » saires pour y atteindre. C'est à cette sorte » de métaphysique, sire, que je rappor- » terois, non-seulement les chimères et les » absurdités que votre majesté a justement » reprochées aux différentes sectes des phi- » losophes tant anciens que modernes, mais » encore une infinité d'autres rêveries mer- » veilleuses ou prétendues sublimes, qu'on » seroit autorisé à y ajouter, comme tant » de thèses inintelligibles sur la bilocation, » sur l'essence des premiers élémens des « corps, sur leur compatibilité ou leur in- » compatibilité intrinsèque, sur l'origine de » nos facultés, sur les idées innées, sur la » différence qu'il y a entre *nature* et *per-* » *sonne*, sur le libre arbitre, et sur presque » tous les points qui tiennent à la doctrine » religieuse; et c'est de toutes les recherches » semblables, que je dirois volontiers tout le » mal que votre majesté a dit de la méta- » physique en général.

» Mais, sire, nous avons une autre méta- » physique qui ne s'exerce que sur des » objets mis à notre portée, et qui sont en » nous, ou directement soumis à nos sens,

» ou à l'action de notre esprit; sur des objets
» consacrés à nos usages, et qu'il nous im-
» porte de bien connoître; sur des objets,
» enfin, qui nous sont utiles, nécessaires ou
» funestes, dont nous avons par conséquent
» à nous servir, ou à nous défendre, sur les-
» quels d'ailleurs nous avons véritablement
» prise, que nous manions à notre gré, et
» dont l'étude et la connoissance nous sont
» également faciles et intéressantes : c'est-là
» ce que j'ai voulu désigner par le nom de
» *métaphysique élémentaire*. En effet, elle
» ne s'attache qu'aux principes et aux bases
» de nos véritables sciences, ou aux règles
» des arts : elle se borne à examiner nos con-
» noissances, et à en rechercher les fonde-
» mens et la nature; à en développer, fixer,
» affermir, et assortir les principes et la
» théorie, et à nous diriger ainsi, en nous
» éclairant de toutes les lumières que nous pou-
» vons desirer ou nous procurer. Cette méta-
» physique, sire, se renferme toute entière
» dans l'étude de l'homme qu'elle ne cherche
» qu'en lui-même ou dans ses opérations; de
» l'homme qu'elle suit dans ses sens, dans ses
» organes, et dans l'exercice de ses facultés;
» de l'homme, enfin, qu'elle seule peut nous

» faire connoître, qu'elle seule peut perfec-
» tionner, et dont elle seule peut préparer
» le bonheur, par le développement et la
» plus sage application de ce qu'il est et de ce
» qu'il peut.

» Si votre majesté veut étendre jusque sur
» cette métaphysique élémentaire la pros-
» cription à laquelle elle a semblé d'abord
» condamner la métaphysique en général, il
» faut fermer les écoles, brûler tous les livres,
» et ne plus parler de bon sens et de raison :
» car pouvons-nous avoir ce qu'on appelle *le*
» *bon sens*, si nous nous refusons à examiner
» ce que les choses sont en elles-mêmes, et
» à en juger d'après cet examen ? Ou peut-on
» avoir de la raison, quand on ne raisonne
» pas ? Ou raisonne-t-on quand on ne s'appuie
» sur aucun principe bien reconnu, bien clair
» et bien fixe ? Comment un professeur pour-
» roit-il enseigner une science ou un art, quel
» qu'il soit, dans une hypothèse semblable ?
» Daignez, sire, me permettre de parler ici,
» non de moi, mais des études que votre
» majesté a bien voulu me charger de diriger
» dans son Ecole civile et militaire. Lorsque
» je suis arrivé dans cette capitale et à cette
» Ecole, où ai-je dû chercher le plan que

» j'avois à me tracer, et sur lequel je devois
» préparer mes leçons? Je n'ai eu que deux
» bases directrices, sire : l'Instruction que
» votre majesté nous a remise signée de sa
» main, et la nature ou l'espèce de choses dont
» je devois instruire la jeunesse. Ai-je pu me
» conformer aux ordres du fondateur, de l'ins-
» tituteur et du souverain, en m'interdisant
» toute espèce de métaphysique? Quels sont
» les passages de l'Instruction de votre majesté,
» qui m'indiquent le mieux ce qu'elle a le plus
» à cœur; les passages auxquels je dois le plus
» spécialement m'attacher, et que je dois tou-
» jours avoir devant les yeux? Tout m'y re-
» trace l'intention bien prononcée de faire
» acheminer les jeunes gens, non-seulement
» vers les sciences pour connoître, et vers les
» arts pour opérer, mais sur-tout, toujours
» par-tout, et, avant tout, vers l'exercice de
» l'attention, et l'habitude de réfléchir, mé-
» diter et penser. C'est dans ces vues, que
» votre majesté a réuni, sous un même maître,
» des parties qui ailleurs sont séparées, mais
» qui tiennent aux mêmes principes, comme
» la morale et la métaphysique, la logique
» et l'éloquence, la grammaire et le style :
» c'est encore pour cela qu'elle nous recom-

» mande si fortement de chercher à *donner* » *de l'activité et de la justesse à l'esprit de* » *nos élèves*; *d'être sévères sur les définitions,* « *et rigoureux à n'en admettre aucune qui ne* » *soit exacte, de ne laisser passer aucun* » *terme, sans y attacher une idée claire et* » *précise*; *de rendre enfin les esprits attentifs* » *et actifs, et de les faire accoucher d'idées* » *qui soient neuves pour eux......* Si, de ces » sages et belles maximes, je porte mes re- » gards sur les développemens de la gram- » maire et du style, dont votre majesté m'a » ordonné d'instruire nos élèves, qu'est-ce » que j'aperçois devant moi, sinon une no- » menclature immense, toute inconnue à ces » jeunes gens, et dont je ne puis faire com- » prendre un seul mot, si je n'ai recours à la » métaphysique élémentaire? Tout est méta- » physique dans ces deux parties sur-tout; et » si je veux me soustraire, ou soustraire mes » élèves aux idées abstraites, il faudra abso- » lument me borner à dire qu'un *nom* est un » *nom*, ou *un mot qui se décline*, même dans » les langues où l'on ne décline pas; qu'un » *verbe* est un *verbe*, ou *un mot qui se con-* » *jugue*, y eût-il des langues où l'on ne con- » jugue pas; qu'un *adverbe* est *un mot qui se*

» *place auprès du verbe*, en dépit de l'usage
» qui le place si souvent ailleurs, etc. Mais
» où cette ridicule, fausse et méprisable bat-
» tologie conduira-t-elle nos élèves ? De
» quelles idées ferai-je accoucher leur esprit ?
» Quelle activité leur donnerai-je ? Que
» deviendra mon exactitude sur les défini-
» tions? En ferai-je, en un mot, des hommes
» éclairés et capables, ou des hommes ineptes
» et de méprisables automates? Je ne vois
» point de milieu, sire, je le confesse à votre
» majesté, entre employer de la métaphysique
» ou trahir mes devoirs ! me déshonorer, et
» tromper vos vœux et ceux de la société......
» Mais si mes élèves ne peuvent pas m'en-
» tendre ! En ce cas, il faut m'en donner
» qui le puissent; cela est encore plus aisé
» que de changer la nature des choses : votre
» majesté a d'ailleurs pourvu à cette difficulté,
» lorsqu'elle a ordonné qu'on mît le plus grand
» soin au choix des élèves que l'on nous don-
» neroit. Je viens, sire, d'exposer ma façon
» de voir avec franchise, ainsi que je le devois :
» car ce seroit manquer au respect dû à un
» si grand roi, que de méconnoître ses véri-
» tables intentions, ou de lui dire autre chose
» que la verité ; si je me suis trompé en quelque

» point, je la prie de m'éclairer : c'est une
» marque de bonté que je mérite d'obtenir
» par le desir sincère que j'ai de bien remplir
» mes devoirs. »

Frédéric qui m'avoit écouté avec la plus grande attention, toujours immobile, et les yeux fixés sur les miens, prit alors l'air et le ton d'un homme satisfait, et me dit : « je vous
» ai bien écouté, monsieur, et je crois vous
» avoir bien entendu : je vous remercie de
» toutes vos observations, et je suis charmé
» de vous avoir fourni l'occasion de me les
» faire. »

Dès le lendemain il parla au général de Buddenbrock, lui dit m'avoir vu, et ajouta qu'il falloit se reposer sur moi de ce qui concernoit ma méthode d'enseignement, attendu que j'entendois cette partie mieux qu'eux. Depuis cette époque, monsieur le général n'a plus osé me parler de mes leçons. C'est ainsi que Frédéric savoit gouverner, être juste et grand. Mais on voit aussi combien il étoit encore trompé, malgré son génie et sa vigilance.

AMIS DE FRÉDÉRIC,

PHILOSOPHES ET LITTÉRATEURS.

LE CONSEILLER JORDAN.

CHARLES-ETIENNE JORDAN, né en 1702, après avoir terminé ses premières études à Berlin, et celles de théologie à Genève, passa quelques années au sein de sa famille, uniquement occupé de littérature, et du soin de se préparer à l'état ecclésiastique auquel il s'étoit destiné. En 1733, il fit un voyage en France, en Angleterre et en Hollande, dans la vue de connoître, par lui-même, les savans qui illustroient alors ces différens pays, et les bibliothèques célèbres qui y existoient. Ce fut dans ce voyage qu'il fit la connaissance de M. de Voltaire, et qu'il forma, ainsi que nous le dirons dans l'article suivant, le premier anneau de la chaîne qui, dans la suite, lia le plus grand souverain de l'Europe au plus beau génie de ce siècle.

Ce fut au retour de ce voyage que Frédéric, prince-royal de Prusse, fit la connoissance de Jordan qui, d'ailleurs, appartenoit à l'une des familles les plus estimées et les plus considérées de la colonie française de Berlin. Jordan avoit des frères et des sœurs, qui tous ont formé de nouvelles tiges, et ont légué à leurs descendans les principes d'honnêteté, de probité et de bonnes mœurs, qu'ils avoient reçus de leurs pères. Lui-même joignoit aux précieuses et respectables qualités que je viens d'indiquer, tout ce que de bonnes études pouvoient y joindre. Il avoit un esprit aussi facile que judicieux, et de très-amples connoissances, tant en ce qui concerne la littérature et les langues, qu'en ce qui tient à la théologie.

Nommé pasteur à Prentzlaw, qui n'est pas à une bien grande distance de Rheinsberg, il vit souvent Frédéric qui vivoit en cette dernière ville, dans une assez profonde retraite, et lui devint toujours plus agréable. Lorsque ce prince fut sur le trône, il résolut de prendre Jordan auprès de lui; il l'engagea à quitter l'état ecclésiastique : ce qui ne paroît pas avoir été un sacrifice difficile à obtenir ; et il remplaça le titre de *pasteur* par celui

de son *bibliothécaire particulier*, auquel il ajouta celui de *conseiller-privé*, qui, en ce pays, est dans l'ordre civil, le premier titre après celui de ministre. Il falloit joindre à ces beaux titres quelques appointemens, le patrimoine de Jordan ne suffisant pas pour vivre à la cour. Pour fixer cet objet, le roi lui demanda combien il desireroit avoir pour ne plus former de vœux à cet égard? « Si j'avois » 2,000 francs de rentes de plus que je n'ai, » répondit Jordan, je serois très-content. » — Ah, mon dieu, reprit Frédéric, que » vous avez peu d'ambition! mon cher Jordan, » je ne vous aurois jamais cru l'ame si » étroite! » Malgré cette exclamation, les souhaits de Jordan ne furent pas outre-passés de beaucoup; mais jamais il ne lui est arrivé de rien demander de plus.

Dès 1730, Jordan avoit donné au public un volume *in*-12, intitulé : *Recueil de littérature, de philosophie et d'histoire*. Cet ouvrage fut suivi d'une dissertation latine sur la vie et les écrits de *Jordano Bruno*, et de l'histoire de son voyage, imprimé en 1735. Il a également publié en 1741 une histoire de la vie et des ouvrages de M. la Croze.

Je vois aussi que, dans un de ses ouvrages,

il en cite un autre que je ne connois pas, et qu'il appelle son *Realis de Vienna.*

On voit, par une lettre latine que lui adressa, en 1723, un professeur de Grypswalde, combien il s'étoit occupé de recherches savantes dès sa première jeunesse.

L'ame droite, simple et loyale de ce courtisan, qui n'aura jamais beaucoup d'imitateurs, n'étoit point faite pour se plier à quelque manège que ce soit. Il osa vouer une amitié franche et sincère à son roi, qui, de son côté, sentit le prix d'un ami semblable, et fut assez grand pour lui rendre une pleine et entière justice. Frédéric ne craignit aucun abus de faveur de la part de Jordan, qui honora assez son maître, pour n'en craindre aucune injustice ou abus de puissance. Ils furent amis, et le furent jusqu'à la mort; exemple si rare, que, pour en trouver d'autres, il faut remonter jusqu'aux temps fabuleux. Il n'est peut-être rien de plus beau dans la vie de Frédéric, que sa constante amitié pour Jordan; comme il ne peut rien y avoir de plus glorieux pour celui-ci, que d'avoir toujours été digne de ce sentiment.

Lorsque Frédéric fit ses premières guerres, Jordan resta à Berlin, mais journellement

occupé d'une correspondance dans laquelle il rendoit compte de mille faits particuliers, pour lesquels le roi lui accordoit la plus entière confiance. Un jour, le baron de Poëlnitz trouva chez lui plusieurs brochures imprimées contre ce monarque, et si injurieuses, que ce baron en fut en quelque sorte effrayé. « Comment avez-vous le courage, lui dit-il, de garder chez vous des libelles aussi répréhensibles? — Je ne les garderai pas long-temps, car demain je les envoie au roi. — Quoi! vous osez lui envoyer de pareilles diatribes? — Pourquoi ne l'oserois-je pas? Il sait bien que je n'en suis pas l'auteur; il sait bien que je ne les approuve pas; il sait bien enfin qu'en les lui envoyant, je ne fais que lui obéir. — Oh! mon ami, il est toujours à craindre que l'humeur qu'il en aura ne retombe sur vous. — C'est, je vous assure, de quoi je n'ai pas peur; d'ailleurs, je fais mon devoir. »

Je vais citer une circonstance où notre conseiller-privé montra plus de courage encore. Le nouveau roi avoit été trop frappé de l'intolérance de son père; il sentoit trop bien tous les motifs qu'il avoit de tenir dans un état de calme et de tranquillité toutes les

religions établies dans ses Etats, pour ne pas chercher les moyens les plus propres à le conduire à ce but salutaire. Il conçut, à cet effet, un projet qui lui parut infaillible: celui d'élever dans sa capitale, comme chez les Romains, un panthéon consacré à toutes les religions, un panthéon où toutes seroient venues, chacune à son heure, excercer publiquement leurs cultes. Pour mieux en assurer le succès, il vouloit que ce temple fût un des plus beaux monumens de l'architecture moderne, et que tous y trouvassent ce que pouvoient requérir leurs cérémonies religieuses, et que même les ornemens y fussent somptueux: il se persuadoit que, par là, il feroit bientôt déserter les autres temples; ce qui hâteroit les progrès de l'esprit de fraternité. C'est dans ces vues qu'il avoit choisi la forme *rotonde*, parce qu'elle donne plus de facilité pour distinguer, clorre, et tourner vers le point de l'horizon que l'on peut vouloir, son autel, son tabernacle, sa table de communion et son sanctuaire, selon le goût particulier et les usages de chaque secte. . . .

De tous les courtisans, Jordan fut le seul qui n'accueillit pas cette idée avec l'admiration ordinaire à la flatterie: mais pouvoit-il

être rangé parmi les courtisans, cet homme qui, toute sa vie, a dit avec tant de vérité à es parens et à ses amis les plus intimes : « Ce » n'est pas le roi que j'aime en lui, c'est » l'homme : si je considérois la dignité et la » puissance du roi, je n'aspirerois qu'à me » tenir loin de lui : mais ses qualités per- » sonnelles, tant celles de l'esprit que celles » du cœur, voilà ce qui m'attache à lui pour » la vie, et sans réserve comme sans crainte. » Quoi qu'il en soit, vivement frappé en cette occasion, des conséquences funestes qu'on pouvoit craindre du projet du roi, il osa représenter au monarque qu'il ne réussiroit probablement qu'à scandaliser toutes les religions, qui sont naturellement inconciliables ; qu'il ranimeroit les haines, fortifieroit les antipathies, et fourniroit de nouveaux alimens à ce zèle religieux qui est essentiellement exclusif : il osa examiner ce que l'Europe entière penseroit de cette entreprise : il demanda si le monde étoit assez éclairé pour profiter de cette idée philantropique ; si, dans les cabinets des rois, on pardonneroit une démarche aussi hardie à un monarque qui, après avoir attiré sur lui l'attention de tous les politiques, entreprendroit de descendre dans les consciences

de ses sujets, et de les plier à son gré ; si l'envie manqueroit cette occasion de réveiller ses serpens, et de s'attacher au char d'un roi qui, après avoir fait de grandes choses, sembloit en annoncer de plus grandes encore ; et si enfin ce ne seroit pas compromettre sa gloire, et cette réputation de sagesse qui est si nécessaire à ceux qui gouvernent. Frédéric ne put tenir contre la solidité et l'importance de tant de raisons : le plan de l'édifice qu'il avoit projeté fut abandonné, au moins sous ce premier point de vue, car, dans la suite de son règne, on l'a exécuté en petit pour les catholiques de Berlin. . . . .

Jordan avoit raison pour l'époque où il parloit : Frédéric montoit sur le trône, et ne devoit se permettre aucune fausse démarche : son père, plus intolérant que dévot, et plus dévot que religieux, avoit été loin de préparer ses peuples aux principes philosophiques qu'il s'agissoit de faire adopter : les prêtres alors avoient trop de crédit sur les esprits. Si Frédéric eût repris son premier dessein vers la fin de son règne, après quarante ans de gloire, et sur-tout après avoir si parfaitement effacé dans son royaume toutes les traces de l'intolérance religieuse, il y a lieu de croire qu'il

qu'il auroit eu un plein succès. Mais à la fin de son règne, Frédéric n'avoit plus besoin d'avoir recours à ce moyen si dispendieux; et s'il en avoit eu besoin, et que Jordan eût vécu, peut-être celui-ci ne s'y seroit-il point opposé.

En même-temps que le conseiller Jordan combattoit le projet dont nous venons de parler, il en méditoit un autre auquel il a beaucoup sacrifié, et qui a fait un très-grand bien dans la ville de Berlin, tant qu'il a vécu, qui même, s'il en fait moins aujourd'hui, en fait encore beaucoup: je veux parler de l'établissement qu'on appelle le *hoksenkop*: c'est une vaste maison où l'on place tous les gens désœuvrés, et où on les fait travailler, en même-temps que l'on fournit à tous leurs besoins. C'est vraiment une maison de secours pour ceux qui n'en ont point d'autre à attendre: c'est là que l'on conduit les vagabonds, jusqu'à ce qu'ils soient connus: l'administration commence toujours par avoir soin d'eux; mais en même-temps elle voit ce qu'ils savent ou peuvent faire, et elle les occupe même forcément en conséquence, et ne néglige rien de ce qui peut leur être utile. Jordan, auteur de cet établisement, l'a dirigé

tant qu'il a vécu, et y a mis tout ce que le zèle, la constance et sa fortune ont pu lui permettre d'y consacrer.

Comme cet homme respectable ne quittoit presque jamais le roi, il n'est pas douteux qu'il ne fût habituellement des soupers de Sans-Souci. Je n'en rapporterai qu'une seule anecdote. On parloit de la religion chrétienne, et c'étoit à qui développeroit de plus fortes objections contre la doctrine qu'on y professe, ou contre les faits et les preuves sur lesquels elle se fonde. Jordan écoutoit avec attention, mais ne disoit rien. A la fin, le monarque s'aperçut de ce silence, et lui en fit la guerre. « Messieurs, dit-il aux » autres convives, ne voyez-vous pas que » Jordan se moque de nous? Nous lui fai- » sons pitié, et il ne nous croit pas dignes » de participer à ses lumières. M. Jordan, » nous savons que vous êtes très-habile » théologien, et nous rendons tous hommage » à votre savoir éminent! Vous connoissez » très-bien les langues orientales; vous avez » étudié et apprécié les plus célèbres doc- » teurs; mais ce ne sont pas là des raisons » pour dédaigner de nous instruire. Nous » ne sommes ici que des ignorans! eh bien,

» monsieur, éclairez-nous; nous tombons
» dans des erreurs graves! faites-nous les
» connoître; nous raisonnons mal! montrez-
» nous comment on doit raisonner. — Sire,
» je supplie votre majesté de ne pas me
» presser de parler : j'écoute, je m'instruis,
» et je n'ai rien à dire. — Ah, monsieur,
» mauvaise défaite! Il n'est pas possible que
» vous n'ayez rien à dire sur ces matières :
» mais vous ne nous croyez pas dignes de
» vous entendre. — Ce que je dirois, sire,
» seroit peut-être déplacé, et pourroit dé-
» plaire. — Pour le coup, monsieur, voilà
» une grande injustice, et il faut vous en
» convaincre : ainsi, dites-nous ce que vous
» pensez de tout ce que vous venez d'en-
» tendre. — Sire, l'ordonnez-vous? — Vous
» savez bien qu'ici je n'ordonne rien : mais
» je vous en prie. — Eh bien, sire, il est
« vrai que dans tout ce que vous avez allégué
» contre la religion, vous m'avez tous fait
» pitié : ce sont des matières que vous ne
» connoissez que superficiellement : vous avez
» travesti plusieurs faits, et il n'y a pas un
» de vos raisonnemens qui n'ait été péremp-
» toirement réfuté mille fois pour une. »
Jordan reprit tout ce qu'on avoit dit, et

démontra qu'on n'en pouvoit rien conclure, ou que l'on ne s'étoit appuyé que sur des bases fragiles et insuffisantes; ensuite il ajouta: « Vous n'avez donc rien prouvé contre » la religion, mais vous avez prouvé contre » vous. Pour ne plus avoir de pareils torts à » vous reprocher, je vais maintenant vous » montrer comment il faut vous y prendre, » si vous voulez discuter ces choses d'une » manière qui vous fasse honneur. » Il considéra alors les opinions religieuses sous leurs rapports les plus essentiels avec les faits qui leur servent de preuves, avec les intérêts de la société, et avec les règles invariables du bon sens et de la raison humaine, et avec mille faits incontestables qui tiennent à l'histoire physique du monde. Ce fut de ces différens points de vue qu'il rapprocha les dogmes et les préceptes, ainsi que les interprétations qu'on en donne, les modifications qu'on y admet, et les conséquences qui en résultent. Il ne parut pas plus chrétien que les autres, et ce fut peut-être pour cela qu'on lui pardonna la réfutation par où il avoit débuté.

Jordan n'avoit pas la poitrine bien forte, et l'on peut croire que son genre de vie

auprès de Frédéric, ne servit qu'à l'affoiblir encore. Il eut plus essentiellement à s'en plaindre en 1746; bientôt il ne lui fut plus possible de sortir; malgré tous les secours de l'art, il ne fit plus qu'empirer; et enfin, il mourut en 1747, après environ un an de langueur, de dépérissement et de souffrance. Durant toute cette année, Frédéric ne manqua jamais un jour, autant du moins qu'il put être à Berlin, de venir seul, même sans page ou domestique, passer une bonne heure auprès de son ami, logé de l'autre côté de la place du château. La première fois qu'il y vint, il dit aux frères, sœurs, enfans ou autres parens qui se trouvoient auprès du malade: « Je vous prie de me laisser seul » avec lui; mais n'en ayez aucune inquiétude; » je le soignerai et le servirai autant qu'il » pourra en avoir besoin: ce sera comme si » vous l'assistiez vous-mêmes. » Depuis ce moment, et dans la suite, on ne manqua pas de se retirer quand on le vit venir. Je ne connois aucun trait semblable dans l'histoire des rois.

La dernière fois que Frédéric vint voir Jordan, il ne put pas douter que cet ami ne fût près de sa fin. Celui-ci le sentoit lui-même,

et ce fut sur cette idée, qu'il se détermina à faire en quelque sorte ses adieux à sa majesté, et à lui témoigner combien étoit vive et profonde la reconnoissance qu'il emportoit dans l'autre monde, pour toutes les bontés qu'il en avoit reçues.

« Je vois bien, répondit Frédéric, que » vous êtes dans une crise violente : elle » peut cependant se terminer heureusement, » et j'espère encore que demain vous serez » mieux. Comme toutefois les évènemens ne » sont pas toujours conformes à nos vœux, » je ne différerai pas davantage à vous dire » une chose qui me fait une véritable peine: » vous avez été mon plus sincère ami, et » je n'ai rien fait pour vous: jamais vous ne » m'avez rien demandé ! Dites-moi donc, » pour ma propre consolation, ce que je » pourrois faire qui vous fût agréable, soit » par rapport à vos enfans, ou sous quel» qu'autre rapport que ce soit. — Sire, je » n'ai pour enfans que deux filles encore » bien jeunes, et je n'ai guère à leur laisser » que mon mobilier et ma bibliothèque; » mais je ne vous demande rien pour elles, » parce que je suis sûr qu'elles ne manque» ront de rien. J'ai des parens qui, s'ils n'ont

» pas une grande fortune, sont pourtant » dans l'aisance qui convient à leur état. Or, » mes parens ont tous des sentimens purs et » des qualités honnêtes, une sensibilité na- » turelle, des vertus enfin qui sont bien » supérieures à la fortune. Ils auront donc » soin de mes enfans, comme si c'étoient » les leurs; j'en suis assuré : mais j'ai un » domestique qui m'a servi avec autant de » zèle que de fidélité, et j'avoue que j'ai un » vrai regret de ne pouvoir pas reconnoître » ses bons services. J'ose le recommander, » sire, à vos bontés. — Soyez certain, mon » cher ami, que j'aurai soin de votre domes- » tique: j'en fais mon affaire, et je n'oublierai » pas vos enfans. »

Le roi, en sortant de la chambre de Jordan, avoit l'air fort triste: il ne dit que deux mots, qui, de même que sa physionomie, annoncèrent son peu d'espoir et son affliction. Le conseiller Jordan expira dans la nuit. Son frère, Pierre Jordan, père de la digne et respectable madame Bitaubé, vint le matin annoncer cette douloureuse nouvelle à sa majesté, qui le fit entrer dans son cabinet. Pierre Jordan fut d'abord frappé de voir le portrait de son frère dans ce cabinet; et ce

fut à cette vue, si propre à ranimer ses regrets, qu'il fut obligé de détailler toutes les circonstances de l'agonie et de la mort de son frère. Pendant ce récit, il vit plusieurs fois les yeux du roi se mouiller de larmes. A la fin, ils ne purent, ni l'un ni l'autre, résister à la vive affliction qu'ils éprouvoient, et les derniers détails furent comme étouffés dans leurs sanglots. Cependant sa majesté, faisant effort sur elle-même, chercha à se vaincre. Pierre Jordan fut successivement interrogé sur tout ce qui concernoit les deux filles, sur leur âge, et sur les arrangemens que la famille alloit prendre à leur égard; et les promesses faites au père furent renouvelées. Le roi ajouta que, quand le temps seroit venu de les marier, il desiroit être instruit d'avance des partis qui se présenteroient pour elles; et, avant de renvoyer Pierre Jordan, ce monarque alla prendre dans sa chatouille, et lui remit la somme de six mille reisdallers pour la fille aînée, qui voulut la partager avec sa sœur cadette; mais celle-ci mit encore plus de fermeté à refuser le partage, que celle-là n'en mettoit à le vouloir.

Frédéric étoit trop sensible à cette perte, pour surmonter si promptement sa douleur:

il voulut au contraire la légitimer, en prouvant combien Jordan avoit mérité de lui être cher, ainsi qu'à la société : il composa l'éloge de son ami, tel qu'on le retrouve dans les mémoires de l'académie de Berlin, dont Jordan avoit été le président avant M. de Maupertuis. On ne sait à qui cet éloge fait le plus d'honneur, ou de Jordan qui l'avoit si bien mérité, ou du roi qui, par un exemple unique jusqu'alors, célébroit et consacroit ainsi les talens et les vertus d'un de ses sujets.

M. *Dieu*, domestique de feu le conseiller Jordan, fut placé comme visiteur à la douane. Dans les temps subséquens, le roi, qui ne l'a jamais perdu de vue, l'a promu à la place de sous-inspecteur, à celle d'inspecteur, à celle de directeur, et enfin il l'a fait conseiller-privé, ainsi que l'avoit été son maître. Il faut convenir que ce M. *Dieu* a toujours rempli ses devoirs avec autant d'exactitude que de simplicité, et que, de plus, il a eu toute sa vie assez de sens et d'honnêteté, pour ne jamais éviter l'occasion de parler de son *brave* et *digne* maître, monsieur le conseiller Jordan, pour la famille duquel il a toujours témoigné autant d'attachement que de respect.

Le roi avoit sans doute l'intention de donner six mille reisdallers à la demoiselle Jordan la cadette, aussi bien qu'à l'aînée : mais la guerre de sept ans survint, et il fut loin de pouvoir consacrer quelque somme que ce fût à de semblables destinations : cependant il n'oublia point ces demoiselles. Dans un des quartiers d'hiver qu'il passa à Leïpsick, il vint, durant la foire de Pâques, demander de leurs nouvelles au fils aîné de Pierre Jordan, celui qui aujourd'hui est connu sous le nom d'André Jordan, et qui étoit venu à cette foire comme tant d'autres Berlinois. M. Jordan lui dit que l'aînée de ses cousines paroissoit disposée à épouser M. Mérian, membre de l'académie; mais qu'on avoit sursis à ce mariage, parce qu'on n'avoit pas cru devoir le conclure sans l'agrément de sa majesté, que, vu les circonstances actuelles, on n'avoit pas osé interrompre pour un semble objet. Frédéric approuva fort ce mariage, disant qu'il lui faisoit plaisir, et ajouta qu'on feroit bien de le terminer tout de suite. Il ne fut pas question alors, et il n'a plus été question depuis, de la sœur cadette.

Ainsi se fit le mariage de M. Mérian, que l'on place justement au nombre des littéra-

rateurs les plus savans de nos jours. Il n'avoit certainement pas besoin de l'appui de sa femme; cependant il est naturel de penser que cette alliance n'a pas nui à sa fortune. Son épouse n'étoit pas moins savante entre les femmes, que lui entre les hommes; elle savoit au moins cinq ou six langues, et suivoit avec plaisir, et sans en être fatiguée, les lectures et les discussions les plus abstraites; mais il falloit avoir appris d'ailleurs qu'elle avoit ces connoissances, car jamais femme n'a été plus attentive à le cacher. Elle portoit la solidité de l'esprit, jusqu'à ne jamais être en société qu'au niveau des personnes avec qui elle se trouvoit. M. Mérian l'a perdue il y a déjà plusieurs années : elle n'a point eu d'enfans.

Sa sœur cadette, qui vit encore, a épousé dans le temps un très-honnête homme, nommé Charles Lautier, qui a trouvé le bonheur, dont il étoit digne, dans sa famille, et dans l'estime et l'attachement de ceux qui l'ont connu. Ses enfans sont parfaitement bien établis. Son épouse, qui n'avoit pas eu l'occasion de faire les mêmes études que sa sœur aînée, a toujours été remarquée pour la délicatesse et le naturel de son esprit. On la

comparoit au bon Lafontaine ; et l'on a eu en effet à citer un grand nombre de ses réparties, qui pourroient avec raison lui faire appliquer ce vers de Favart :

Et sans qu'elle y songe, elle pense.

Je n'ai plus que deux mots à dire du conseiller Jordan : c'est lui qui a dirigé les premières études de son neveu, M. Bitaubé, membre de l'académie de Berlin et de l'Institut de France, homme si cher à ses amis, par l'aménité de ses mœurs, et l'excellence de son caractère.

Après la mort du conseiller son oncle, on fit une vente de son mobilier, dont le principal objet étoit sa bibliothèque : elle étoit assez nombreuse et très bien choisie. Au frontispice de chaque volume, se trouvoit une sorte de cartouche, portant ces deux mots qui peignent si bien son ame : *Jordani et amicorum.* La haute estime que le public a eue pour lui, a été cause que personne, entre les acquéreurs, n'a voulu ôter cette annonce, et que si ces livres reparoissent dans de nouvelles ventes, elle devient un titre de plus pour y mettre l'enchère : on est charmé d'avoir des livres qui lui aient appartenu.

VOLTAIRE.

L'ARTICLE de M. de Voltaire doit naturellement être un des plus longs de cet ouvrage : il est au moins vrai qu'il ne peut être qu'au nombre des plus intéressans. Si, du reste, je le place parmi mes *souvenirs*, ce n'est pas que les anecdotes qu'il contient, soient toutes arrivées de mon temps : il y avoit près de douze ans que cet homme célèbre avoit quitté Frédéric, quand ce roi m'appela dans ses Etats; mais les hommes du mérite de ce premier écrivain de son siècle, sont long-temps présens aux lieux qu'ils ont habités : il sembloit, à mon arrivée à Berlin, au commencement de 1765, que M. de Voltaire n'en étoit parti que la veille, ou même y existoit encore : on ne me parloit que de lui : tout le monde en avoit quelques particularités à me raconter : en un mot, tout étoit plein de lui, et je le retrouvois partout : mille personnes, et jusqu'à des militaires, conservoient des copies de diverses pièces manuscrites qui avoient circulé pour ou contre

lui : le brave colonel d'artillerie, M. du Troussel, m'en donna un jour une pacotille toute entière.

Frédéric et Voltaire étoient faits pour s'admirer et se rechercher l'un l'autre : chacun d'eux étoit trop grand pour ne pas inspirer à l'autre une sorte d'enthousiasme en sa faveur ; mais ils n'étoient point faits pour vivre ensemble ; et lorsqu'ils se sont flattés de pouvoir jouir de cet avantage, ils ont donné une grande preuve qu'ils avoient encore l'esprit susceptible d'erreurs : ils ont prouvé, ou qu'ils ne se connoissoient pas assez eux-mêmes, ou que l'un ne savoit pas juger de l'autre. Frédéric pouvoit se dire : « Les chants du cygne de » la Seine porteront ma gloire jusqu'au bout » du monde. » Voltaire pouvoit se persuader que la gloire du Salomon du Nord ajouteroit encore un nouveau lustre à la sienne : c'étoient là de puissans motifs de se rechercher, et de se faire mutuellement une sorte de cour : oui, de puissans motifs de se rechercher ; mais non des moyens de s'accorder. On n'enchâsse pas des diamans dans des diamans : il faut y employer des métaux solides sans doute, mais ductiles : or, cette ductilité étoit incompatible avec le génie et le caractère de ces

deux grands-hommes. Lequel des deux eût été capable de se sacrifier, de s'immoler à l'autre? Lequel des deux pouvoit espérer de dompter et subjuguer l'autre? Descendre de son propre char, de ce char brillant où l'on a mérité d'être élevé; en descendre pour s'atteler au char d'autrui, et le traîner en esclave aussi humilié qu'illustre; ah! pour cela, il faudroit n'être rien de ce qu'étoient Frédéric et Voltaire! Et cependant tous deux avoient conçu cette folle espérance! Quelle est donc l'erreur où l'amour-propre ne puisse pas précipiter même les hommes qui ont le plus de génie? Ce n'est pas assez pour vivre ensemble, que de se flatter, se rechercher et de se louer beaucoup. Il y a dans la vie des momens d'humeur, de foiblesses et de caprices; il y a des intérêts qui se croisent: l'un demande de la condescendance au moment où l'autre en exige à son tour: chacun se la croit due: ces sortes de conflits se renouvellent souvent; et, avec de la vivacité, de l'énergie et de l'irritabilité, on s'obstine, on ne se désiste de rien; on s'irrite des refus ou des obstacles que l'on éprouve; on crie à l'injustice; on se plaint avec amertume; on s'offense mutuellement; et l'on se sépare brouillés, au moins intérieurement, pour le reste de la vie:

car, si la politique ou la prudence amènent des raccommodemens, ils ne sont qu'apparens; le fiel reste toujours déposé au fond du cœur. Voilà l'histoire de la liaison et de la brouillerie qui ont eu lieu entre Frédéric et Voltaire; les détails n'en montrent que le mode et la forme; la véritable cause en a existé dans l'incompatibilité de leurs caractères, et dans la supériorité de chacun d'eux.

Voltaire avoit déjà acquis une grande célébrité, que Frédéric, beaucoup plus jeune, et n'étant encore que prince de Prusse, végétoit ignoré, ou du moins peu connu auprès de son père semi-barbare, ou dans sa prison de Custrin, ou dans son désert de Rhinsberg: mais l'ame de ce prince, pressée du besoin de savoir et de s'illustrer, se tourmentoit dans le cercle étroit où il étoit retenu, et faisoit les plus grands efforts pour l'étendre; il s'établissoit tous les jours, et dans le plus grand secret, de nouvelles liaisons avec ceux dont les lumières et les talens pouvoient lui devenir utiles: c'est ainsi qu'il adressoit des lettres si honorables et si flatteuses aux Rollin, aux d'Argens et à tant d'autres. Vers ce même temps, un de ses futurs sujets, Jordan, qui n'étoit guère plus âgé que lui, revint des

voyages qu'il avoit faits en Suisse, en Angleterre, en Hollande et en France : par-tout Jordan s'étoit principalement attaché à voir les hommes célèbres ou dignes de l'être par leur science ou leurs talens : Voltaire étoit un de ceux qu'il avoit le plus courtisés à Paris, et dont il parla le plus à Frédéric vers 1733, lorsque celui-ci ayant appris son retour à Berlin, voulut le voir, et contracta avec lui cette liaison d'amitié qui fait tant d'honneur à l'un et à l'autre. Jordan forma donc le premier anneau de la chaîne qui a si étroitement uni les noms de Voltaire et de Frédéric. Bientôt il y eut une correspondance suivie entre ces deux grands-hommes ; et, bientôt, madame du Châtelet et Maupertuis y entrèrent : Cirey devint l'endroit du monde que Frédéric envia le plus : sciences, littérature, philosophie, complimens, esprit et amitié, tout passoit, en prose et en vers, de Cirey à Rhinsberg, ou de Rhinsberg à Cirey.

Maupertuis fut le premier qui sut ou voulut tirer un profit réel de cette correspondance, qu'il cultiva séparément, et qui le conduisit à la présidence de l'académie de Berlin : madame du Châtelet et Voltaire, qui n'éprouvoient pas les mêmes besoins, et qui se suffisoient l'un à

l'autre, ne songèrent qu'à s'en réserver la fleur. Mais après s'être tant écrit, et s'être tant admiré de loin, il devenoit impossible que l'on ne cherchât pas à se voir. On devoit en avoir le desir le plus vif, et il étoit naturel qu'on l'exprimât avec plus de vivacité encore. Aussi Frédéric fut à peine parvenu au trône, qu'à son premier voyage sur les bords du Rhin et de la Meuse, Voltaire se hâta d'aller lui rendre hommage. Ce voyage et un autre encore qui l'a suivi en 1743 après la première guerre de Frédéric, ne sont pas ce qui me scandalise : il étoit juste et nécessaire que tant d'amitié produisît cet empressement ; et c'étoit à celui qui étoit le plus libre, à franchir l'intervalle qui les séparoit. Mais il me semble que chez l'un et chez l'autre, il devoit y avoir loin du desir et du plaisir de se voir, à l'idée de s'unir, avec promesse de ne plus se séparer. C'est cependant là le terme où leurs cajoleries mutuelles les amenèrent : ce qu'il y a de moins pardonnable dans cette dernière détermination, c'est qu'ils la prirent et l'exécutèrent en 1750, à une époque où il leur étoit plus facile encore de comprendre qu'elle ne pourroit pas avoir une issue heureuse.

Durant les dix premières années du règne

de Frédéric, combien ne s'étoit-il pas passé de choses propres à réfroidir l'enthousiasme que ce roi guerrier et philosophe, et son ami philosophe, poète et littérateur, avoient d'abord eu l'un pour l'autre? Le temps appaise, calme et dissipe les transports d'une passion nouvelle, qui n'a point subi l'épreuve d'une certaine expérience : la réflexion modère la chaleur des premières affections; et nous arrivons insensiblement à douter de ce qui nous avoit paru le plus certain; nous calculons mieux nos intétêts; nous nous méfions davantage de la sincérité, de la loyauté et de la persévérance des autres : de plus, nous nous attachons à de nouveaux objets, qui nous donnent de nouvelles inclinations; en un mot, nos deux amis n'étoient plus, en 1750, les mêmes hommes, et il ne leur étoit pas permis de l'ignorer : ajoutons qu'ils ne pouvoient plus se juger tels qu'ils s'étoient jugés autrefois. Après les deux premières guerres de Frédéric, l'Europe entière, et la France sur-tout, retentissoient des clameurs que le dépit, la crainte ou la jalousie élevoient contre lui; par-tout l'ignorance, la prévention, ou la mauvaise foi répétoient à l'unanimité contre lui, les accusations les plus graves. Il étoit, disoit-on,

l'ennemi de tous, et n'étoit l'ami de personne. Disciple de Machiavel, et plus rusé que son maître, il avoit abandonné ses alliés et trahi la France; il se jouoit également des principes de la morale, de ceux de la politique et de la nature : il feignoit les plus beaux sentimens, sans en éprouver aucun, et n'avoit tant de génie et de talens que pour en abuser. Les philosophes eux-mêmes, qu'il étoit si attentif à caresser, n'étoient pour lui que des trompettes auxquelles il confioit le soin de publier sa gloire, et de le venger de ses ennemis. Voltaire avoit pu d'abord repousser tous ces propos injurieux; mais ils se reproduisoient tous les jours et par-tout : ne devoient-ils pas à la fin faire quelque impression sur lui? La cour de France en favorisoit sous main les propagateurs, et Voltaire n'étoit-il pas un peu influencé par cette autorité indirecte, pour laquelle il a eu souvent plus de déférence que bien d'autres? Ne lui étoit-il pas arrivé quelquefois de penser et même de parler comme le public, ou du moins s'est-il toujours abstenu de ne répondre à la censure générale, que par la plaisanterie et les bons mots, plus cruels que les déclamations? Or, est-il vraisemblable que Frédéric n'ait

découvert aucune des gaîtés de cette espèce, échappées à Voltaire? Qu'on se rapelle l'araignée du général de Buddenbrock ; cette araignée, vrai symbole des rois, qui, parfaitement invisible dans son coin, est avertie par ses fils de tout ce qui se passe autour d'elle. Si donc Frédéric savoit les propos attribués à Voltaire, que devoit-il lui rester de leur ancienne amitié? Et n'avoit-il pas, à son tour, des faits graves à lui reprocher ?

Volaire nous apprend lui-même que son second voyage, celui de 1743, avoit eu pour principal objet de remplir une mission secrète du cabinet de Versailles. Accepter une mission semblable, s'en occuper avec autant d'adresse que de zèle, travailler à ramener son ami roi dans tous les périls de la guerre, n'est-ce pas cacher le rôle de courtisan politique et ambitieux, sous le masque de l'amitié ? Cette dernière idée n'est-elle pas celle que Frédéric devoit se faire de la démarche de Voltaire, quand même celui-ci aurait débuté par lui annoncer franchement la vérité? Mais il ne paroît pas que Voltaire ait fait cet aveu à Frédéric, ou qu'il l'ait fait assez tôt et assez ingénument. Or, il ne faut plus compter sur un vrai retour d'amitié,

lorsqu'on manque une seule fois de se livrer tout entier et sans réserve à son ami. Ainsi, de quelque manière que le roi de Prusse ait été instruit du motif secret du second voyage de son ami, je demande ce qui devoit en résulter en 1750? La confiance du monarque pouvoit-elle être la même? L'amitié pouvoit-elle être exempte de tous soupçons? Pouvoit-elle ne pas être réfroidie? et d'ailleurs (car les griefs s'attirent et s'enchaînent naturellement en ces sortes de rencontres), Frédéric approuvoit-il l'animosité de Voltaire contre Piron et contre Jean-Baptiste Rousseau? Pouvoit-il ignorer l'épigramme très-gratuite contre le marquis d'Argens, où celui-ci est ridiculisé sous le nom du *juif errant*? Ne savoit-il pas, et approuvoit-il les plaintes réciproques qui avoient eu lieu à la cour du roi Stanislas, entre M. de Voltaire et M. Aillaud? Combien d'autres traits, combien de querelles très-connues alors, que Frédéric ne devoit pas ignorer, qu'il pouvoit très-bien ne pas approuver, et dont peut-être il s'étoit amusé plus d'une fois? Je ne parle pas, au reste, des querelles de libraires, dans lesquelles Frédéric ne pouvoit apercevoir que de très-indignes chicanes, suscitées par la friponnerie à

un homme si justement célèbre : je ne parle pas même de tant de querelles littéraires, sur le fond desquelles Frédéric pensoit comme Voltaire, au moins pour le plus grand nombre. Mais, à ne considérer que les premiers articles que je viens de citer, qu'est-ce donc qui a pu réunir ces deux hommes dont les dispositions étoient devenues si équivoques ?

Ce qui les a réunis, c'est la suite de leurs anciennes protestations, et l'idée que chacun s'étoit faite d'avoir beaucoup à gagner à cette réunion. Ils s'étoient trop avancés l'un et l'autre pour pouvoir reculer; et dès-lors ils ont risqué le tout pour le tout. Si l'on examine bien dans quelles dispositions ils se sont ainsi approchés l'un de l'autre, on verra qu'ils n'ont pensé tous deux qu'à se tromper mutuellement, en feignant des sentimens qu'ils n'avoient plus, du moins au même degré qu'autrefois ; c'étoit donc à qui seroit le plus habile à en imposer à l'autre ; épreuve très-royale chez Frédéric, et très-déplacée chez Voltaire. Ainsi Frédéric et Voltaire s'étoient dit : « Je recueillerai seul les fruits de l'amitié, » et je n'en donnerai que les fleurs. » Ils oublioient tous deux que, dans ce genre d'échange, les fleurs ne sont qu'artificielles,

inodores, et trop tôt fanées, quelque brillantes qu'elles paroissent au premier moment. Chacun d'eux oublioit qu'il avoit affaire à un homme trop délié et trop attentif, pour espérer qu'il pût s'y tromper long-temps. Mais quel exemple précieux à recueillir par les moralistes ! Les deux plus beaux génies de leur siècle n'ont pu réussir à se tromper : ils n'ont eu qu'à se repentir de l'avoir tenté. C'est qu'on risque toujours tout à vouloir tromper les autres; si l'on s'adresse pour cela à l'homme, même le plus borné ou le plus confiant, il sera entouré d'autres hommes qui verront pour lui; et tôt ou tard, chez lui-même ou chez le public, la vérité seule triomphera : toutes les erreurs passent, il n'y a que la vérité qui demeure.

Dès le début, on voit ces deux hommes accumuler les protestations les plus exagérées. Quelle joie! quelle satisfaction! quel bonheur! quel dévouement ! quelle reconnoissance ! Frédéric, dit-on, est allé, dans de beaux mouvemens d'admiration et d'enthousiasme, jusqu'à baiser la main de Voltaire. En ce cas, tant pis pour celui-ci; car on peut bien croire qu'un roi si fier et si délicat sur les convenances, ne se sera point pardonné ce moment

d'oubli : il en aura rougi après coup; et dès-lors malheur à l'idole! A la place de Voltaire, je me serois dès-lors regardé comme perdu, et n'aurois songé qu'à m'enfuir.

Les premières causes particulières qui ont amené des mécontentemens entre ces deux hommes, ont été des articles tenant à l'économie. On sait que Voltaire y regardoit de près alors, et que Frédéric y a regardé de près toute sa vie. Le premier s'était fait et a suivi à cet égard un système singulier, dont on ne trouve point d'exemple ailleurs. Né avec une fortune aisée, et qui s'est encore accrue par un héritage, il a constamment travaillé dès sa jeunesse, et pendant cinquante ans, à l'augmenter autant qu'il l'a pu, sans néanmoins s'écarter des convènances; de vingt mille livres de rente, il est parvenu à en avoir plus de cent mille; et c'est alors, dans un âge avancé, qu'il n'a plus voulu vivre qu'avec noblesse et grandeur; mais il n'avoit pas encore atteint ce but, et par conséquent il suivoit encore la première partie de son plan, quand il vint à Berlin. Dans l'accord qu'il avoit fait avec le roi de Prusse, celui-ci lui avoit promis, outre la clef de chambellan et la croix du mérite, que le gen-

tilhomme de la chambre du roi de France estimoit beaucoup plus, les appointemens ordinaires d'un ministre d'état, c'est-à-dire, près de vingt mille francs par an, et, de plus, appartement au château, la table royale, le bois de chauffage, deux bougies par jour, et par mois, tant de livres de sucre, café, thé et chocolat. Or, il arriva qu'on ne remettoit à M. de Voltaire que du sucre mal raffiné, du café mariné, du thé éventé, et du chocolat mal fabriqué : il pût bien soupçonner que Frédéric n'étoit pas si mal obéi sans le vouloir; et, soit pour éclaircir ce doute, soit par tout autre motif, il se plaignit de ces vilenies honteuses. « Ce que vous me dites, » répondit le roi, me fait une peine infinie : » un homme comme vous, traité chez moi » de cette manière, tandis que l'on connoît » mon amitié pour vous ! En vérité, cela » est affreux ! Mais voilà les hommes : ce sont » tous des canailles ! Cependant vous avez très- » bien fait de m'en parler : soyez assuré que je » donnerai des ordres si positifs, qu'on se cor- » rigera. » Quels que fussent les ordres que Frédéric donna, on ne se corrigea point; et Voltaire, plus indigné qu'auparavant, ne manqua pas de renouveler ses plaintes. « Il

» est affreux, repliqua le roi, que l'on m'obéisse » si mal. Mais vous savez les ordres que j'ai » donnés; que puis-je y faire de plus? Je ne » ferai pas pendre ces canailles là pour un » morceau de sucre, ou pour une pincée de » mauvais thé : ils le savent et se moquent de » moi; ce qui me fait le plus de peine, c'est » de voir M. de Voltaire distrait de ses idées » sublimes pour de semblables misères : ah! » n'employons pas à de si petites bagatelles, » les momens que nous pouvons donner aux » muses et à l'amitié! Allons, mon cher ami, » vous pouvez vous passer de ces petites four- » nitures; elles vous occasionnent des soucis » peu dignes de vous : eh bien! n'en parlons » plus; je donnerai ordre qu'on les supprime » à l'avenir. »

Cette conclusion étonna Voltaire, et par elle-même, et par la tournure que son royal ami sut y donner. « Ah! se dit-il en lui-même, » c'est donc ici *sauve ou gagne qui peut!* En « ce cas, sauvons et gagnons ce que nous » pourrons! Le pire, en ces rencontres, est » d'être dupe. » Ce fut ainsi, et dès cette époque, qu'il fit revendre en paquets les douze livres de bougies qu'on lui donnoit par mois; et que, pour s'éclairer chez lui, il avait soin,

tous les soirs, de revenir plusieurs fois dans son appartement sous différens prétextes, et de s'armer à chaque fois de l'une des plus grandes bougies allumées dans les salles de l'appartement du roi ; bougies qu'il ne rapportoit pas, et dont il auroit pu dire au besoin : *C'est mon sucre et mon café.*

Je prie le lecteur de considérer un moment quelle impression ces faits devoient produire dans l'ame des deux amis ! Certes, ils devoient être plus près du dépit, de la rancune et de la haine, que de l'amitié : au moins est-il certain que la méfiance, assez naturelle à tous deux, devoit s'être bien accrue. Comme ils devoient s'épier mutuellement, et se tenir sur leur garde ! Cependant ils ne se quittoient pas, si on en excepte la matinée, que le roi donnoit toute entière au gouvernement : les diners, et sur-tout les soupers, les réunissoient tous les jours à ceux qui étoient appelés à les admirer ; et là, on voyoit la philosophie, la littérature et la poésie régner ensemble ou tour-à-tour. Chaque minute amenoit des sentences précieuses, ou de très-agréables saillies : tout étoit raison ou esprit ; et les témoins avoient autant à en admirer le choix, que l'abondance vraiment intarissable.

Souvent les matinées de M. de Voltaire étoient remplies par d'autres soins : les frères et sœurs du roi apprenoient ses belles tragédies. Dès son second voyage, on s'étoit déjà beaucoup occupé de ce genre d'étude : c'est ainsi qu'à l'une ou à l'autre de ces deux époques, on passa en revue, uniquement pour soi, et sans autres spectateurs que les affidés, *Œdipe, Marianne, Zaïre, le Duc de Foix, Adélaïde du Guesclin, Alzire, Mérope, Sémiramis, Oreste,* et sur-tout *la mort de César, Brutus, Mahomet* et *Catilina.* Il n'y avoit rien, dit-on, de plus animé que les répétitions de ces pièces. Voltaire, qui étoit seul et pour tous le maître et professeur de déclamation, étoit toujours en action et hors d'haleine : il faisoit tous les rôles à-la-fois : il crioit et grondoit quelquefois toute la troupe royale, et l'on ne s'en fâchoit pas ; car sa colère faisoit rire. Dans une circonstance où il commençoit à en vouloir à Baculard d'Arnaud, il lui donna le rôle d'un garde qui n'avoit que quatre ou cinq vers à dire dans toute la pièce (c'étoit, je crois, dans *Marianne.*) D'Arnaud, peu flatté d'avoir un rôle aussi insignifiant, débita ces vers avec froideur et insouciance ; et Voltaire indigné lui en fit un reproche amer.

« Ce rôle-là ne mérite rien de plus, répliqua » d'Arnaud : pour deux mots aussi peu mar» quans, quelle déclamation ne seroit pas ridi» cule ? — Et ce rôle, reprit Voltaire, est » encore au dessus de vos talens. Vous ne » savez pas même dire ces deux mots comme » il convient. » Et là-dessus il se met à lui prouver que c'est sur ces deux mots que porte tout le nœud de la pièce, et qu'enfin c'est le rôle le plus important. Cette petite querelle, et cent autres semblables, amusoient beaucoup les autres acteurs : aussi peut-on dire qu'il y a eu dans leur vie peu d'époques dont ils aient eu plus de plaisir à se ressouvenir. Du reste, dans la suite, le prince Henri est celui à qui cette école ait le plus profité : il devint le premier acteur de la famille, et en a conservé toute sa vie un goût très-décidé pour le théâtre.

Pendant le même temps, on faisoit des vers : Voltaire, le roi et d'Arnaud s'en occupoient très-sérieusement. Mais peut-on parler de poésie et de pièces de theâtre, sans parler d'amour ? Lors du second voyage de Voltaire auprès du roi de Prusse, la princesse Ulrique (d'autres disent la princesse Amélie) lui avoit demandé, un jour, de lui faire une déclaration d'amour où ce même mot *amour* ne se

trouvât pas; et ce poète galant lui débita sur-le-champ, et comme par inspiration, ces vers si connus :

Souvent un peu de vérité
Se mêle au plus grossier mensonge:
Cette nuit, dans l'erreur d'un songe,
Au rang des rois j'étois monté.
Je vous aimois, princesse, et j'osois vous le dire;
Les dieux, à mon réveil, ne m'ont pas tout ôté:
Je n'ai perdu que mon empire.

Mais ces jolis vers eurent du malheur à plusieurs égards. D'abord Frédéric trouva fort mauvais qu'on fît, sous quelque forme que ce fût, une sorte de déclaration à l'une de ses sœurs; et il ne crut pas devoir le souffrir, même de la part de M. de Voltaire. Ainsi, il répondit au madrigal par une prétendue épigramme, où il mit plus de fiel que de talent; vers détestables où il dit que l'on peut concevoir qu'un chien veuille prendre la lune aux dents; mais qu'un faquin de Français veuille parler d'amour à une grande princesse, c'est une extravagance qui passe toute permission (*a*). En second lieu, on découvrit que le madrigal fait pour la princesse, étoit une

(*a*) On trouve cette épigramme refaite dans les Œuvres de Piron.

imitation d'un madrigal italien que l'on eut soin de citer dans le temps. Enfin, le fils aîné de l'académicien M. de Francheville, très-jeune homme, qui, plus d'une fois, a servi de secrétaire à l'ami de Frédéric, s'étoit aperçu que celui-ci, après avoir écrit ce même jour quelques lignes sur un quart de feuille de papier, les avoit bien relues et bien examinées avant de se rendre à la cour, et avoit déchiré en cent petits morceaux ce papier en partant; de sorte que le jeune copiste, qui étoit curieux, spirituel et espiègle, s'étant persuadé qu'il y avoit en cela quelque mystère bien important, avoit ramassé avec empressement tous ces petits morceaux, qu'il avoit cherché à rajuster durant toute sa soirée, et enfin étoit parvenu à retrouver ou refaire la pièce toute entière; ce qui démontra que ces vers étoient un impromptu fait à loisir; et surprit d'autant plus tout le monde, que certainement personne n'avoit moins besoin de cette petite supercherie que M. de Voltaire.

Je ne parle pas ici du soin que M. de Voltaire mettoit à retoucher les vers du roi: tout le monde sait qu'il s'en est beaucoup occupé; que ce travail lui déplaisoit infiniment, et que par malheur il en reste un trop grand

grand nombre qu'il n'a pas corrigés, dans les Œuvres du Philosophe de Sans-Souci. Mais ce qui me fournit le plus d'anecdotes, et ce que le lecteur attend sans doute avec le plus d'impatience, ce sont les querelles qui se sont élevées sur ce théâtre de gloire et de petites passions. J'ai sur-tout à citer ce qui s'est passé de plus remarquable relativement à la Beaumelle, à d'Arnaud et à Maupertuis.

La Beaumelle ne nous offrira qu'un article très-court : ce fut une délation de Maupertuis qui éleva entre lui et M. de Voltaire cette longue guerre qui a duré jusqu'à la mort de l'un et de l'autre. La Beaumelle venoit de Copenhague : à peine arrivé à Potzdam, Maupertuis lui persuada que Voltaire étoit son ennemi, et qu'il l'accusoit d'avoir eu, dans quelques-unes de ses pensées, une intention qui devenoit une offense pour le roi et toute sa société. Voltaire et la Beaumelle eurent tort tous les deux de faire tant d'attention aux propos tracassiers de Maupertuis : c'étoit assurer son triomphe ; la Beaumelle, en particulier, ne devoit-il pas sentir que la vivacité de M. de Voltaire étoit excusable ? Cette querelle, au reste, ne fit pas une grande sensation à Berlin ; vu que Frédéric ayant fait dire à

la Beaumelle qu'il n'avoit pas besoin de ses services, celui-ci différa peu son départ pour la France.

Baculard d'Arnaud occupa plus long-temps les amateurs d'anecdotes ; et sa brouillerie avec Voltaire parut d'autant plus grave, qu'il étoit vrai, et que tout le monde savoit qu'il lui avoit eu, de tout temps, des obligations essentielles dont le souvenir ne doit jamais s'effacer. Mais il faut être juste. Le premier tort vint moins de d'Arnaud que du roi. Celui-ci, toujours malin, et secrètement indisposé contre Voltaire, imagina, pour le mortifier indirectement, d'élever jusqu'aux nues quelques-uns des vers du plus jeune de ces deux poètes : c'étoit dans un tête-à-tête, et d'un air confidentiel, qu'il disoit à Voltaire, avec une sorte de conviction simulée et perfide : « Il faut avouer que d'Arnaud a vraiment le génie poétique : tel de ses vers » vaut seul tout un poëme, etc. » Ceci n'auroit sans doute aigri Voltaire que contre le roi ; mais d'Arnaud ne fut pas insensible aux cajoleries qui suivirent cette déclaration : il eut l'air de s'en prévaloir, et il sembla se permettre de marcher à côté de son maître : voilà ce qui le perdit. M. de Voltaire résolut

de l'en punir, c'est-à-dire, de le faire renvoyer, ou de se retirer lui-même. Il intéressa dans sa cause la plupart de ceux qui entouroient Frédéric; et comme celui-ci, en voulant mortifier l'un, étoit loin de le rabaisser au niveau de l'autre, il n'est pas étonnant qu'à la fin il ait sacrifié celui auquel il avoit précédemment donné des louanges si exagérées. Un accident, sans doute involontaire, mais que la malignité interpréta autrement, annonça d'abord la disgrace de d'Arnaud à toute la cour. Dès que la reine-mère, qui vivoit à Monbijou, se mettoit au jeu, vers les six heures du soir, les dames d'honneur et toute la jeunesse attachée à leurs pas, se rendoient, sur de petits batelets fort élégans, de l'autre côté de la Sprée, en une promenade dite *la Chaussée*; promenade fort déserte le reste de la journée, mais très-brillante depuis ce moment jusqu'à l'heure du souper. Ce fut là que l'on trouva un billet conçu en ces termes: « Enfin, nous l'emportons : d'Arnaud est renvoyé ; on vient de lui » faire signifier l'ordre de partir. D'ARGET. » D'Arget étoit le secrétaire des commandemens du roi. Le billet n'avoit point d'adresse ; il avoit été envoyé sous une enveloppe que l'on ne trouva point; ainsi la nouvelle du renvoi de

d'Arnaud fut répandue dès le jour ; et l'on ne put attribuer sa disgrace qu'à un complot où l'on voyoit d'Arget figurer en première ligne, d'autant plus que l'on ne pouvoit hasarder que des conjectures douteuses sur celui à qui le billet avoit été adressé.

En arrivant à l'article de Maupertuis, je dois observer qu'il y eut entre lui et M. de Voltaire une longue série de querelles qui les conduisirent enfin à une brouillerie complète. Ce qui amena, au moins en apparence, la première scission entr'eux deux, fut un propos vraiment inconcevable de la part du président, et que Voltaire repoussa durement. Tous deux revenoient de Sans-Souci à Potzdam, vers une heure et demie après minuit, dans un des carrosses du roi, lorsque Maupertuis dit d'un air de jubilation : « Il faut avouer qu'aujourd'hui » la soirée a été charmante. — Je n'en ai ja- » mais vu de si sotte, » répliqua Voltaire. Pour bien entendre le propos et la réplique, il faut se rappeler, 1.° que M. de Voltaire avoit habituellement un esprit si heureux et si brillant, qu'il écrasoit d'ordinaire tous les autres convives : il n'y avoit que Frédéric qui fût en état de lutter contre lui avec quelque succès : mais cet homme extraordinaire avoit

de temps en temps des jours où, soit par indisposition, soit pour quelqu'autre cause, il n'étoit que taciturne, froid, et presque nul: Maupertuis, au contraire, qui, en général, avoit beaucoup moins d'esprit que Voltaire, en avoit tous les jours également, et même assez pour plaire lorsque Voltaire ne se montroit pas. Or, au souper d'où ils sortoient le jour dont je parle, Voltaire avoit été dans ses humeurs nébuleuses, et Maupertuis avoit brillé; ce qui montre que son propos n'étoit qu'une jactance puérile, que Voltaire avoit pu prendre pour un sarcasme et une injure. Ce qu'il y a de certain, c'est que, depuis cette soirée, ils ne se sont ni ménagés, ni rapprochés. Le roi, qui lui-même se permettoit si facilement les petites méchancetés, et qui s'amusa si souvent de celles de Voltaire contre Maupertuis, ne voulant pas néanmoins que l'on portât les choses jusqu'à une rupture éclatante et scandaleuse, entreprit plus d'une fois de raccommoder ces deux hommes, et jamais n'en obtint qu'une paix simulée, ou plutôt qu'un silence rancunier.

Telles étoient les dispositions des esprits, lorsque Frédéric apprit que Voltaire avoit fait, sous le titre du *Docteur Akakia*, une satire

sanglante contre Maupertuis, et qu'il alloit la faire imprimer : un billet très-galant invita l'auteur à venir au château ; et, dès qu'il y fut arrivé, sa majesté lui dit, du ton le plus amical: « On dit que vous avez fait un ouvrage aussi » agréable que piquant contre M. de Mau- » pertuis : je vais, à ce sujet, vous parler avec » franchise, et comme on peut le faire avec » un ami. Mon intention n'est pas de vous dire » que Maupertuis n'ait point de torts envers » vous, ou que vous en ayez envers lui. Je » conviens au contraire que vous avez droit » de vous plaindre ; en un mot, je sens et » j'avoue que vous avez raison : ainsi, je vous » l'abandonnerois sans difficulté, si je ne con- » sidérois que lui ; mais je vous prie d'observer » que j'ai appelé cet homme à mon service ; » que je l'ai placé à la tête de mon académie ; » que je lui ai accordé le même traitement » qu'à mes ministres d'Etat ; que je l'ai admis » dans ma société ordinaire la plus familière, » et que je lui ai permis d'épouser une des » dames d'honneur de la reine, fille d'un de » mes ministres, une demoiselle de Bredow, » c'est-à-dire, appartenant à l'une des plus » anciennes et des plus considérables familles » de la noblesse de mon royaume. J'ai tant

» fait pour lui, au su et vu de toute l'Europe,
» que je ne puis plus consentir à son entier
» avilissement, sans me compromettre moi-
» même. Si vous le couvrez d'opprobres, j'en
» recevrai nécessairement des éclaboussures ;
» si je le souffre, je donne un vrai scandale :
» on m'en blâmera ; et toute la noblesse de ce
» pays y trouvera pour elle une autre morti-
» fication qu'elle m'imputera. Pesez bien, je
» vous en prie, toutes ces circonstances, et
» voyez ce que je dois solliciter de votre amitié,
» et ce que vous devez accorder à la mienne et
» à la raison. Je sais combien il peut en coûter
» à un auteur de sacrifier un de ses ouvrages,
» sur-tout quand l'idée en est heureuse, et
» que les détails en sont aussi agréables qu'in-
» génieux : mais à qui un sacrifice semblable
» devroit-il moins coûter qu'à vous? Ce qui,
» en ce genre, seroit irréparable pour tout
» autre, n'est rien pour M. de Voltaire,
» l'homme du monde qui a le génie le plus
» fécond et le plus beau : vous êtes si riche en
» idées et en talens ! Votre gloire est établie
» sur tant d'autres productions plus impor-
» tantes ! Et que vous faudra-t-il de plus que
» la volonté, pour en créer encore qui soient
» toujours aussi dignes de vous ! Ne doutez pas

» néanmoins qu'en me sacrifiant le roman al-
» légorique dont il s'agit, vous ne me donniez
» une des preuves d'amitié qui, vu tant de
» considération, puissent m'être plus chères.
» Je ne crains pas de vous l'avouer : vous me
» rendrez un des services les plus essentiels.
» Combien vous soulagerez et ma tête et mon
» cœur! Comptez que jamais je n'oublierai ce
» plaisir. Je vous fais ici la promesse solen-
» nelle que je vous en aurai toute ma vie la
» plus vive reconnoissance. Assurez-vous bien
» qu'à votre tour vous pourrez tout attendre
» de mon amitié. — Eh bien! répondit Voltaire,
» je vais chercher le manuscrit de mon Doc-
» teur Akakia, et le remettre à votre majesté :
» je vous ai toujours été trop dévoué, sire,
» pour ne pas échanger, contre l'assurance
» de vos bontés, cette petite vengeance, qui
» m'avoit paru juste, modérée, et par con-
» séquent innocente : je vous ferois certaine-
» ment, et avec plaisir, des sacrifices bien
» plus grands encore, s'il en étoit besoin. —
» Allez donc; je vous attends : de si nobles
» desseins demandent à n'être point différés. »

On voit que le plaisir d'avoir réussi, avoit substitué la gaîté à la supplication. Voltaire partit, et revint promptement, son manuscrit

à la main. « Sire, s'écria-t-il en riant, voilà » l'innocent qui doit périr pour le peuple! Je » vous le livre : ordonnez son supplice. — » Ah! mon ami, quel sort est plus cruel » que le mien! Ordonner des supplices pour » ceux qu'on devroit couronner de gloire! Eh » bien! subissons au moins notre destinée » avec dignité; soyons aussi justes que nous » le pouvons; vengeons la victime en l'im- » molant. Lisez-la : j'en sauverai ce que je » pourrai, et ce sera un dépôt chéri que ma » mémoire conservera précieusement. Lisez, » et qu'à la flamme qui en consumera toutes » les pages, survive ma légitime admiration! » O Vulcain! on ne te fit jamais un plus grand » et plus mémorable sacrifice! » Voltaire lut le conte tout entier : à chaque moment il étoit interrompu par les applaudissemens du monarque, qui trouvoit que tous les traits en étoient aussi gais que justement appliqués : on éclatoit de rire; et à la fin de chaque cahier, lorsqu'il falloit le jeter au feu, on renouveloit les regrets. « Allons, mon ami, du courage, » puisqu'il le faut! O Vulcain! dieu cruel et » vorace, voilà ta proie! » Et tandis que le cahier brûloit, on formoit des danses antiques et sacrées devant le foyer. Ce fut ainsi qu'on

lut et qu'on brûla le *Docteur Akakia* jusqu'au bout : jamais peut-être ces deux hommes ne se sont permis de facétie plus comique.

Certainement, s'ils avoient encore eu les sentimens qu'ils avoient si bien manifestés à des époques antérieures, Frédéric auroit tout fait pour dédommager Voltaire d'un pareil sacrifice ; et celui-ci auroit persisté dans l'acte de dévouement auquel il avoit paru se résoudre. Mais il ne leur restoit à tous deux que le vieux langage ; les sentimens que ce langage exprimoit si bien, étoient éteints chez l'un et chez l'autre. Frédéric craignit que la victoire qu'il avoit remportée, ne fût une feinte perfide ; et il surveilla de près celui qui s'étoit avoué vaincu : Voltaire ne pouvoit plus croire à l'amitié qui avoit servi de titre pour lui demander ce sacrifice : Frédéric n'avoit été à ses yeux, en cette occasion comme en tant d'autres, qu'un acteur très-adroit, qui, en se plaçant sur la scène, y profite habilement de tous ses avantages. Voltaire se regarda donc comme un homme joué : il vit la morgue de Maupertuis, qui, assuré d'une si grande protection, n'en affichoit que plus de fierté et d'arrogance : Voltaire conclut qu'il n'étoit que dupe ; et cette idée étoit affreuse pour une

ame telle que la sienne : il en fut révolté. Ainsi, il ne fut bientôt plus question pour lui, que d'oublier les promesses qu'on lui avoit arrachées, et de revenir à ses premiers plans de vengeance.

Comme il lui reste une copie de son *Docteur Akakia*, il se hâte de la faire imprimer. Frédéric, qui le suit des yeux, découvre ce qui se passe, attend que l'édition soit finie, et la fait saisir et enlever. Voltaire qui, de son côté, avoit deviné ce que Frédéric pourroit faire, avoit eu soin de se faire remettre quatre exemplaires de chaque feuille, à mesure qu'on les avoit tirées, et avoit envoyé ces quatre exemplaires en Hollande. Frédéric, irrité de ce qu'on lui a manqué de parole, et de ce qu'on a voulu le jouer chez lui, fait brûler l'édition saisie, par l'exécuteur des hautes-œuvres, le dimanche vers les trois ou quatre heures du soir, au milieu de la plus grande place de Berlin, qu'on appelle *la place des Gendarmes ;* et Voltaire qui voit cet *auto-da-fé*, de chez son ami M. de Francheville, qui logeoit près de cette place, et chez lequel lui-même alloit descendre quand il vouloit secouer la poussière du château, se met à la fenêtre, et crie de toutes ses forces : « Ah ! voyez-vous

» l'esprit de Maupertuis qui s'en va tout entier
» en fumée ! Oh ! quelle fumée noire et épaisse !
» Mais combien de bois perdu ! et ces quatre
» pauvres petits déserteurs, qui courent la
» poste, et se sauvent en Hollande ! »

En cette affaire si grave, les rieurs furent pour M. de Voltaire, il faut l'avouer. Frédéric, qui n'a jamais fait brûler aucun autre ouvrage par la main du bourreau, n'eut que du regret d'avoir fait brûler celui-ci : il n'y gagna rien, que d'avoir élevé entre lui et Voltaire un mur de séparation qu'il n'étoit plus guère possible d'abattre. On peut dès ce moment regarder ces deux hommes comme ennemis déclarés et irréconciliables : il n'y a plus de masques à prendre, ni de douceurs à se dire, ni de promesses à se faire : l'offense est complète, et le scandale est tout-à-la-fois public et consommé. Déjà précédemment, et dans d'autres circonstances, il y avoit eu, à la suite de querelles moins graves, des momens où Voltaire n'avoit pu se contenir. La Métrie lui avoit rapporté que le roi, en parlant de lui, avoit dit qu'il en avoit encore besoin, mais que l'on suce l'orange, et qu'on en jette ensuite l'écorce. Quel ne dut pas être l'effet de ce rapport ? En montrant des

vers de ce monarque, il dit un jour : « Cet » homme-là, c'est César et l'abbé Cotin ! » Dans une autre occasion, il répliqua à ceux qui lui parloient du roi : « *Le roi, dites le* » *maréchal-des-logis !* » Dans une autre époque encore, il lut avec indignation, les mots *au château*, sur l'adresse d'une lettre qu'on lui remettoit ; et, saisissant de suite une plume, il barra ces deux mots, en y substituant ceux-ci, qu'il répéta plusieurs fois, *au corps-de-garde !* Il s'étoit également permis de se plaindre à plusieurs personnes du dégoût qu'il éprouvoit à corriger les pièces de vers de sa majesté, et il s'étoit servi d'une expression encore plus offensante que la plainte elle-même, en disant qu'*il n'étoit occupé qu'à blanchir le linge sale du roi.* Tous ces propos étoient de nature à blesser vivement Frédéric, qui n'avoit pas de moindres torts à se reprocher. Cependant de très-puissantes raisons les retenoient tous deux : en effet, comment se brouiller avec éclat ? Quelles en seroient les suites ? et que deviendroient toutes les belles idées dont on avoit tant aimé à se flatter ? Quel scandale n'en résulteroit-il pas dans toutes les cours et dans toute l'Europe ? On voit qu'ils

avoient pris successivement sur eux de beaucoup oublier, ou de dissimuler beaucoup. Mais enfin cette dernière aventure avoit mis le comble aux injures précédentes : il n'étoit plus possible à aucun d'eux de reculer : il ne devoit plus être question que de savoir comment chacun d'eux pourroit tourner leur brouillerie à son avantage ; c'est aussi de quoi ils s'occupèrent. Frédéric voulut y mettre de la modération et de la dignité ; et Voltaire ne songea qu'à se montrer indépendant, fier et ferme. D'après ces premières idées, Voltaire ne reparut à la cour qu'autant qu'il y fut invité, et il y reporta rancune et colère. On se vit peu, ou l'on ne se vit pas ; on s'écrivit des billets où l'on ne s'épargna pas les vérités, et même quelquefois les injures ; il y eut des momens où c'étoit à qui diroit les choses les plus dures ; il semble que, voyant à quelle extrémité ils étoient réduits, ils ne songeoient plus tous deux qu'à se subjuguer l'un l'autre.

Ce fut dans l'un de ces momens, et au plus fort de la querelle, que Frédéric envoya, par son premier page de la chambre, à M. de Voltaire qui logeoit au dessous de lui, c'est-à-dire au rez-de-chaussée, un

billet rempli d'amertume, et qui se terminoit par cette phrase : « Vous avez le cœur cent » fois plus affreux encore que votre esprit » n'est beau. » Il est difficile de se figurer la fureur où ce billet mit M. de Voltaire. M. Moulines, qui me l'a conté, et qui m'a assuré y avoir été présent, en étoit encore effrayé plus de douze ans après : il n'y eut point d'épithètes odieuses qu'il ne donnât au roi, et point de reproches graves qu'il ne lui fît ; et tout ce qu'il disoit, il le crioit en quelque sorte en marchant à grands pas, en long et en large, dans sa chambre, et avec tous les symptômes de la plus extrême agitation. Le pauvre page, qui attendoit pour savoir si on lui donneroit une réponse, l'écoutoit pâle et tremblant, ne pouvant que lui répéter sans cesse : *Monsieur! monsieur!* A la fin, ce page, âgé d'environ quinze à seize ans, s'approche de lui, tout hors de soi, et lui dit du ton de la frayeur et du désespoir : « Monsieur! rappelez-vous donc, » et songez qu'il est roi ; que vous êtes chez » lui, et que moi qui vous entends, je suis » à son service! » Ces mots frappèrent M. de Voltaire, et produisirent sur lui le plus prompt et le plus grand effet : à l'instant, il prend

le page par le bras, et lui crie: « Eh bien, » monsieur, c'est vous que je prends pour » juge entre lui et moi. Cherchez, et dites-» moi quel est le tort que j'ai envers lui? » Je n'en ai qu'un seul, mais il est irrépa-» rable; un seul, celui de lui avoir appris » à faire les vers mieux que moi! Allez, et » portez-lui cette réponse. » Le page remonta chez le roi, qui n'étoit guère plus tranquille, et qui, en attendant son retour, se promenoit d'impatience dans son cabinet. « Avez-vous » remis mon billet? » dit-il au page dès qu'il l'aperçut. « Oui, sire. — L'avez-vous remis à » M. de Voltaire lui-même? — Oui, sire. — » L'a-t-il lu devant vous? — Oui, sire. — » Qu'en a-t-il fait après l'avoir lu, et qu'a-t-il » dit? » Ici le page reste immobile et muet. « Je vous demande ce que M. de Voltaire a » dit après la lecture de mon billet? » Silence profond. « Mais ne m'entendez-vous pas? Je » vous ordonne de me dire s'il a parlé, et » ce qu'il a dit, ce qu'il a fait? » Même silence encore. « Prenez garde à vous! Est-ce » que vous ne m'entendez pas? Je veux » absolument savoir ce qu'il a fait et ce qu'il » a dit! Parlez; je le veux! Dites. » Enfin, le page, vaincu par sa terreur même, s'arrêtant

à chaque mot, et plus tremblant encore qu'il ne l'avoit été chez M. de Voltaire, se mit à raconter, sans oser lever les yeux, tout ce qu'il avoit vu et entendu. A mesure qu'il avançoit dans son récit, le roi alloit et venoit à grands pas; il s'arrêtoit, et fixoit ses regards sur le page; son visage s'enflammoit, son œil étoit terrible, et l'on ne pouvoit qu'attendre une grande explosion, lorsque le page, arrivant aux derniers mots de M. de Voltaire, ce monarque devint subitement l'homme le plus calme, se mit à sourire en haussant les épaules, et termina cette grande affaire par ces mots : *c'est un fou!* Ainsi le compliment non mérité, par où Voltaire avoit eu l'adresse de couvrir ses injures, fut un baume salutaire qui cicatrisa très-heureusement toutes les blessures, ou du moins sauva tout le monde.

Je l'ai déjà dit, et on le voit, il ne pouvoit plus être question que du moyen le plus convenable de se quitter. Voltaire n'eut plus d'autre sujet de méditation. Toutes les lettres qu'il écrivit alors à ses parens et à ses amis, ne peignoient que le desir très-ardent de revenir en France. Il voulut toutefois ne paroître déterminé que par des raisons de

santé et d'affaires: ce furent-là les titres sur lesquels il se fonda en demandant son congé, et en renvoyant à sa majesté brevet de pension, clef de chambellan, et la croix du mérite, qu'il eut l'adresse d'accompagner de ces quatre vers si galans:

> Je la reçus avec tendresse,
> Et je la rends avec douleur;
> Comme un amant, dans sa fureur,
> Rend le portrait de sa maîtresse.

Le roi lui renvoya *toutes ces bagatelles*, ou mieux, *toutes ces marques de servitude*, ainsi que M. de Voltaire les appeloit, et y joignit, pour rétablir sa santé, une bonne dose de quinquina. Cette plaisanterie ne devoit pas guérir l'esprit de M. de Voltaire; mais elle le détermina à prendre une autre voie pour récupérer sa liberté. Il écrivit qu'il avoit besoin d'aller aux eaux de Plombières : on lui répondit qu'il y en avoit d'aussi bonnes vers la Silésie. Alors il demande à voir le roi; sa présence semble tout effacer et tout réparer : familiarité, gaîté, tout renaît : Maupertuis même est abandonné à sa vengeance; et enfin il sort de Potzdam, avec la permission d'aller aux eaux de Plombières, sous la condition cependant de revenir ensuite

à Berlin. Il se hâta dès-lors de faire ses préparatifs, et expédia, par rouliers, une partie de ses effets. Prêt à partir, il se rendit à Potzdam pour prendre congé de sa majesté. Le roi étoit à la parade, lorsqu'on lui dit: « Sire, voilà M. de Voltaire qui vient recevoir les ordres de votre majesté. » Le roi se tourna de son côté, en lui disant : « Eh bien, M. de Voltaire, vous voulez donc absolument partir? — Sire, des affaires indispensables, et sur-tout ma santé, m'y obligent. — Monsieur, je vous souhaite un bon voyage. » Le dialogue ne fut pas plus long. M. de Voltaire se retira, le roi rentra au château.

Ici je vois arriver en même-temps plusieurs faits remarquables, que je ne puis raconter que l'un après l'autre. Je vais d'abord suivre M. de Voltaire jusqu'au Rhin; ensuite je reviendrai à Potzdam.

On voit, par la forme même de leur adieu, qu'ils ne comptoient se revoir ni l'un ni l'autre : ainsi leur dernière entrevue, si belle et si gaie, n'avoit été, des deux parts, qu'une scène parfaitement bien jouée. Voltaire s'arrêta quelques jours à Leïpsick, bien plus pour raisonner avec lui-même sur l'avenir, que

pour sa santé: il y reçut le cartel si ridicule de Maupertuis, auquel il fit la réponse que tout le monde sait: de Leïpsick il vint à Gotha, où la duchesse l'arrêta tant qu'elle put: de là, en continuant sa route, il se rendit à Hesse-Cassel.

Le baron de Poëlnitz, qui étoit allé aux eaux, et qui ne savoit rien de ce qui s'étoit passé à la cour depuis son départ, fut très-étonné, en arrivant en cette dernière ville, lors de son retour, d'apprendre que M. de Voltaire, venant de Berlin, étoit à l'auberge où lui-même descendoit: il n'eut rien de plus pressé que de demander à lui parler, et que de se rendre chez lui, dès que la réponse fut venue.... «Jamais» me disoit ce baron, en me parlant de cette entrevue «je n'ai vu une » plus violente colère. Votre roi m'a traité » indignement, me répétoit-il sans cesse: » mais dites-lui bien que je ne l'oublierai ja- » mais: dites-lui que je m'en vengerai! oui, » je m'en vengerai! La postérité le saura! il » aura lui-même long-temps et inutilement à » s'en repentir! Je serai vengé! Dites-le lui, » je vous en prie.»

Ce fut en sortant de Cassel, qu'il se rendit à Francfort, où de nouvelles aventures l'attendoient.

Depuis son arrivée à Berlin, Voltaire avoit habituellement eu chez lui, en un volume grand *in*-4.°, une copie manuscrite des poésies du roi : ce volume lui avoit été remis pour qu'il pût examiner ces poésies à loisir, et proposer ensuite à l'auteur les corrections qu'il croiroit y être nécessaires. On peut bien se persuader qu'un volume semblable, que l'on a depuis trois ans, peut être confondu avec d'autres livres, par des domestiques sur-tout, dans les momens où l'on est fort pressé d'emballer tout ce que l'on a : on peut facilement croire que M. de Voltaire, dans l'extrême agitation où il étoit, devoit naturellement s'en mettre peu en peine, et même l'oublier : mais cette manière d'expliquer les faits, n'est pas celle qui plaît à la malignité : le volume manuscrit fut emballé avec d'autres livres, et l'on imagina que le dépositaire avoit eu dessein de se l'approprier. On prétendit même qu'il y avoit eu peu de délicatesse à ne pas le remettre à son auteur, dès l'instant où la brouillerie avoit été vraiment sérieuse, quoiqu'il soit bien évident que M. de Voltaire n'auroit pu se presser ainsi de le renvoyer, sans afficher une sorte de dédain et de mépris, et par conséquent sans commettre une offense

très-grave ; outre encore que ce renvoi eût peut-être paru s'accorder fort mal avec la promesse de revenir. Quoi qu'il en soit, Frédéric, qui ne comptoit pas sur ce retour, même au moment de l'adieu, se ressouvint bien de son volume ; mais il se persuada qu'il auroit été confié à quelque ami pour lui être rendu. Cependant, surpris le lendemain de n'en avoir aucune nouvelle, il envoya en demander chez tous ceux avec qui Voltaire avoit été lié dans ces derniers temps : la réponse fut que personne n'en avoit ouï parler. Dès l'instant un courrier part, et va porter à Francfort ordre au chargé d'affaires de sa majesté de faire arrêter M. de Voltaire, jusqu'à ce qu'il ait rendu la croix du mérite, la clef de chambellan, le brevet de pension, et sur-tout le volume qui ne lui avoit été confié qu'à titre de dépôt. Cette vivacité de la part du roi étoit principalement, dit-on, une suite des suggestions de Maupertuis. Le chargé d'affaires, ancien major, requiert le magistrat de faire faire cette arrestation. Madame Denis, qui étoit venue jusques-là au-devant de son oncle, fut arrêtée avec lui, sous le prétexte que, restant libre, elle auroit pu partir, et emporter en France le fatal volume. Ce prétexte n'étoit qu'une in-

jure déplacée : mais les anciens militaires ne s'embarrassent pas de cela, et les vrais diplomates ne s'y arrêtent qu'autant qu'il le faut pour justifier le fond par la forme. La vérité est que le manuscrit royal cheminant vers Francfort, ainsi que d'autres livres, avec la lenteur des rouliers ordinaire, n'étoit pas encore arrivé, et que même il n'arriva qu'assez long-temps après M. de Voltaire. Du reste, que cet homme si vif, irrité de tous ces contre-temps, ait fait une prison de l'auberge, où on lui donna des sentinelles, et qu'il ait transformé M. le major Freitach en bas-officier, on ne doit pas en être surpris, après qu'on l'a vu faire d'un château un corps-de-garde, et d'un grand roi un maréchal-des-logis ; et s'il a reproché au premier d'avoir parlé le français aussi mal que tant de Français parlent l'allemand, il n'y a là tout au plus que de quoi rire, à charge de revanche. Dès que les malles et caisses furent arrivées, M. de Voltaire remit le volume, comme il avoit d'abord remis les autres objets réclamés, et alla vîte, avec madame sa nièce, mettre le Rhin entre le roi de Prusse et lui, et composer, sous le nom de *Testament*, la Relation que Beaumarchais a publiée si long-

temps après, et qui, dans le temps, étoit destinée à assurer la vengeance tant annoncée au baron de Poëlnitz.

Je reviens actuellement à Potzdam, où Frédéric, toujours espiègle, ne songea, en quittant Voltaire, qu'à lui préparer, pour son arrivée en France, quelque mortification secrète qui pût blesser son amour-propre : pour cela, il fit écrire par un tiers, à d'Arnaud qui se trouvoit à Dresden, une lettre où, sous le voile de l'amitié, on lui annonçoit le départ de Voltaire, et où l'on ajoûtoit que certainement le roi lui feroit le plus favorable accueil, s'il reparoissoit à sa cour; mais que si cette idée lui convenoit, il ne falloit pas perdre un moment; qu'il ne pouvoit point arriver trop tôt, etc. D'Arnaud part à l'instant, et vole à Potzdam : alors on envoya à tous les gazetiers un article portant que tel jour M. de Voltaire étoit parti pour retourner en France, et que tel jour M. Baculard d'Arnaud étoit arrivé de Dresden à la cour du roi de Prusse. Après cet envoi, on parut ignorer l'arrivée du revenant; et lorsqu'après quelques jours celui-ci se fit annoncer, on lui fit dire qu'on n'avoit pas besoin de ses services : ainsi il repartit pour Dresden, sans avoir eu même une audience.

Je parlerai ailleurs d'un chevalier Masson, que Frédéric prit à son service vers la même époque, parce qu'on lui assura qu'il avoit des connoissances bien plus étendues et autant d'esprit que Voltaire ; épreuve assez triste, et qui prouva à ce roi politique et philosophe qu'il y a des hommes qu'on ne remplace pas.

Le séjour de Voltaire à Berlin a fourni trois anecdotes assez curieuses, quoiqu'étrangères à ses liaisons avec Frédéric, et que par conséquent je pense devoir au moins indiquer ici : l'une concerne un marchand, nommé Fromery, et qui étoit établi sous les arcades près du château ; une autre roule sur un procès qui fit un très grand bruit à Berlin, et dans lequel M. de Voltaire avoit un juif pour partie adverse ; la troisième a pour objet la querelle de Koënig avec Maupertuis.

Je ne m'arrête point à de petites aventures qui peuvent être des facéties amusantes pour les gens désœuvrés, et qui ne sont qu'insipides pour les esprits plus sensés, telles que l'étourderie d'une femme-de-charge au château, qui, croyant que Voltaire étoit reparti de bon matin avec le roi pour Potzdam, vint pour reprendre le linge qui leur avoit été donné,

et ne voyant pas Voltaire qui dormoit enfoncé tout entier sous ses couvertures, le lança, avec le matelas et les draps, sur le parquet; ce qui causa autant de surprise à l'un qu'à l'autre, et fit heureusement plus de peur que de mal.

L'aventure de Fromery n'est guères plus importante : mais on en a tant parlé, qu'il est bon de la présenter telle qu'elle s'est passée. M. de Voltaire, arrivé un jour de Potzdam à Berlin avec le roi, se trouve invité à souper chez la reine-mère : or, c'étoit à l'époque d'un deuil de cour, et Voltaire n'avoit point d'habits noirs à Berlin. Son embarras fut d'autant plus grand, que la reine-mère étoit sévère observatrice de l'étiquette. Le domestique de notre courtisan dit à son maître qu'il connoissoit un brave et honnête négociant qui, comme tout bon réformé, avoit un habit noir pour aller à la communion tous les trois mois, et que ce marchand se feroit certainement un plaisir de le prêter à un homme tel que M. de Voltaire. Celui-ci permit à son domestique d'aller en faire la demande, qui eut tout le succès que l'on pouvoit desirer. Mais l'œil du domestique s'étoit trompé en un point, en jugeant que l'habit

fait pour l'un iroit bien à l'autre; il n'avoit deviné juste que pour la taille. Fromery avoit beaucoup plus d'embonpoint; et son habit, juste pour lui, étoit ridiculement ample pour M. de Voltaire. Cette difficulté non prévue ne déconcerta point le zèle du domestique, qui promit de faire promptement rentrer les coutures, sans d'ailleurs nuire à l'habit. Par malheur, il s'adressa à un tailleur qui n'y fit pas tant de façon, et qui coupa tout ce qu'il y avoit de trop. L'habit fut rapporté avant le souper; il alla fort bien; et le lendemain on le rendit à M. Fromery, en le remerciant beaucoup. Ce ne fut que quelque temps après, lorsque ce marchand voulut s'en servir pour ses actes de religion, qu'il se convainquit qu'il ne pouvoit plus communier avec l'habit avec lequel Voltaire avoit soupé. Il rit lui-même de cette aventure, mais ne s'en plaignit point : vingt ans après il conservoit encore cet habit par curiosité; mais ceux qui ont voulu tirer de cette petite histoire des conséquences défavorables à M. de Voltaire, n'ont pas dit, ce qui pourtant est vrai, que le domestique ayant eu soin de laisser ignorer la faute du tailleur à son maître, celui-ci n'a eu aucune part au

léger tort qui fut fait à Fromery, puisque même il ne l'a jamais su.

L'histoire du procès est, au fond, plus grave, et, dans le fait, plus amusante que celle de l'habit. M. de Voltaire eut quelques paiemens à faire à Paris dans un moment où l'argent lui manquoit : un juif lui donna des lettres-de-change, et prit un fort beau diamant en nantissement. Les lettres-de-change ne furent point acquittées ; elles furent même protestées : le juif fut obligé de les reprendre, et de rendre le diamant ; mais M. de Voltaire s'aperçut que le diamant qu'on lui remettoit, étoit faux, et il soutint que c'étoit une friponnerie de la part du juif. Celui-ci n'avoit qu'un seul moyen de défense ; c'étoit d'assurer que c'étoit bien la même pierre qu'on lui avoit donnée. On n'avoit aucun acte, aucun titre, qui pût faire preuve pour l'un ou pour l'autre ; on ne pouvoit donc que décider auquel des deux on déféreroit le serment. M. le chancelier entreprit d'abord de ménager un accommodement entre les deux plaideurs : il les prêcha successivement, mais en vain. Quand ensuite on parla du serment à M. de Voltaire, il demanda sur quel livre on le lui feroit prêter ; et lorsqu'on lui répondit que

ce seroit sur la Bible : « Comment, s'écria-t-il, » sur ce livre écrit en si mauvais latin ! Si » c'étoit sur Homère ou Virgile, encore » passe! » Lorsqu'on lui observa que s'il répugnoit à prêter le serment lui-même, on le déféreroit au juif.... « Quoi ! reprit-il, vous » voulez que je m'en rapporte à ce misérable, » qui a crucifié Notre-Seigneur ? » On a cité dans le temps plusieurs réparties semblables, qui prouvent que M. de Voltaire, sous l'air d'une feinte colère, se faisoit un plaisir secret d'embarrasser les juges, et néanmoins ne vouloit se départir en rien de ses droits. A la fin, le juif accéda à des conditions qui démontrèrent aux personnes impartiales qu'il avoit réellement tort, et que la pierre fausse venoit de lui.

Maupertuis prétendit avoir fait une découverte, la loi du *minimum*. M. Koënig, savant, et bibliothécaire à Hanovre, produisit la copie d'une lettre de Leïbnitz, où la même découverte étoit annoncée. Koënig ne put pas représenter la pièce originale, qu'il n'avoit jamais eue ; mais l'authenticité de sa copie étoit autant appuyée qu'on pouvoit l'exiger d'un galant homme. Cependant le crédit de Maupertuis le fit condamner par l'académie de

Berlin, comme fabricateur ou fauteur de pièces fausses, et il fut rayé de la liste des académiciens. Voltaire, qui étoit brouillé avec Maupertuis, et qui avoit connu Koënig à Cirey, ne resta pas simple spectateur de cette querelle: il défendit la cause de l'accusé avec autant de persévérance que d'esprit; il couvrit de ridicules et l'académie et son président; en quoi il n'eut pas cependant tout le succès qu'il méritoit d'obtenir, puisque Koënig fut rayé. Je ne m'étendrai pas davantage sur cette anecdote littéraire, qui est suffisamment développée dans le Docteur Akakia.

Frédéric et Voltaire sembloient s'être brouillés pour la vie: chacun d'eux cependant étoit encore et toujours le premier homme du monde pour l'autre : ainsi, en se séparant de manière à ne jamais se revoir, ils se conservoient tous deux, au fond de l'ame, des sentimens d'estime, ou mieux d'admiration, qui devoient naturellement les disposer à se réconcilier, du moins en apparence, lorsque le temps auroit affoibli leurs ressentimens mutuels. Ils avoient, chacun de son côté, trop d'esprit, trop de talens, trop de génie, pour que ce retour n'eût pas lieu jusqu'à un certain point : d'ailleurs ils tenoient

aux mêmes principes de goût et de philosophie ; ils marchoient, à ces deux égards, sous les mêmes bannières. Tout ce que l'un soutenoit étoit applaudi par l'autre ; et enfin les évènemens les ramenèrent à leur ancienne et première idée, en leur prouvant que la gloire de l'un gagnoit à s'associer à la gloire de l'autre. Telles sont les véritables causes qui rendirent peu à peu Frédéric à Voltaire, et Voltaire à Frédéric. Ils n'oublièrent point leurs anciennes cajoleries, ainsi que je vais le prouver par un fait particulier. Lorsque la fabrique de porcelaine de Berlin fut arrivée à un point de perfection qui pût satisfaire Frédéric, ce roi y fit faire un buste de Voltaire, qu'il envoya comme étrennes à Ferney. Ce roi avoit ordonné de mettre sur le piédestal qui avoit été fait et envoyé avec la statue, l'inscription en lettres d'or : *Vir immortalis.* Voltaire, enchanté de ce cadeau, le fit placer dans sa chambre. Un voyageur qui avoit la vue basse, prenant sa lorgnette pour considérer ce morceau de plus près, Voltaire lui dit : « Monsieur, vous voyez là » une admirable copie d'un hideux original. » Et lorsque le voyageur se baissa ensuite pour lire l'inscription : « Ah, pour cela, » reprit

Voltaire, « c'est la signature de celui qui me » l'a envoyé. » Je me sers ici du mot *cajoleries*, parce qu'il n'y eut plus que cela entr'eux. Frédéric, à une autre époque, lui envoya également un service tout entier de la même fabrique ; service où l'on avoit peint des lyres et autres symboles des sciences et des arts ; et Voltaire disoit que ces symboles étoient les armes et le cachet du donateur. Malgré toutes ces gentillesses, je sais bien qu'en reprenant leur correspondance et le langage de l'amitié, ils n'y mirent ni l'ancienne chaleur, ni même une entière et parfaite sincérité : je sais que Voltaire avoit des jours où toute sa colère sembloit renaître, et que si on lui reprochoit quelques défauts, en parlant à Frédéric, celui-ci étoit loin de s'en fâcher, pourvu toutefois qu'on ne voulût pas trop en rabaisser le mérite. J'ai vu dans le temps quelques lettres de Voltaire qui prouvoient combien il cherchoit encore à plaire au roi : j'ai eu à copier quelques-unes des réponses du monarque, qui contenoient les plus précieux témoignages de bienveillance et de considération : mais on ne retrouvoit ni dans les unes, ni dans les autres, la franchise, l'épanchement et l'enthousiasme

des

des temps plus anciens. Telles ont été à mes yeux les dispositions de Frédéric, lorsqu'il a fait l'éloge de Voltaire ; lorsqu'il m'a ordonné de faire célébrer en son honneur un service funèbre ; lorsqu'il en a acquis le buste en marbre, fait par le célèbre sculpteur Houdon, et lorsqu'il a permis à l'orfèvre Dupuis de transporter à travers ses Etats, avec exemption de tous droits, un superbe ouvrage que cet orfèvre avoit fait chez Voltaire, et par ses ordres et à ses frais. Arrêtons-nous encore à ces dernières anecdotes, assez curieuses pour que le lecteur me pardonne de les avoir rapportées.

Je ne reprendrai cependant pas ce qui regarde l'éloge de Voltaire, au sujet duquel il me suffit de renvoyer à ce que j'en ai dit dans mon premier volume ; comme je renvoie à l'éloge même, ceux qui voudront se convaincre de toute la justesse des remarques que je me suis permises plus haut, sur la sorte de réconciliation qui s'étoit faite entre ces deux hommes.

L'anecdote concernant le buste fait par Houdon, est tout aussi propre à confirmer l'homme attentif et impartial dans les mêmes jugemens..... D'Alembert écrivit à Frédéric,

quelque temps après la mort de Voltaire, que le sculpteur Houdon en avoit fait pour l'académie française un buste qui étoit un chef-d'œuvre, tant par la ressemblance, que par la perfection du travail; que ce digne artiste ne mettoit à ce buste que le prix très-modique de mille écus; que c'étoit donner un très-bel ouvrage pour rien; et que lui-même se croyoit obligé d'informer sa majesté de tous ces faits, parce qu'un si grand roi, qui avoit si bien connu le mérite et tous les talens du patriarche de la littérature française et de la philosophie moderne, un si grand roi qui avoit eu une amitié si honorable et si juste pour cet homme célèbre, croiroit sans doute qu'il étoit de sa gloire, et de la protection qu'il a toujours accordée aux sciences et aux lettres, de posséder chez lui, et d'y conserver une image si parfaite, qui lui seroit chère à lui-même, et deviendroit pour tous un puissant objet d'émulation. Le monarque répondit à son ami, qu'il desiroit vivement de posséder le buste dont il lui parloit; mais que l'état de ses finances ne lui laissant, pour cette année, aucune somme dont il pût disposer, il se voyoit, à son grand regret, forcé de renvoyer cette jouissance à

l'année suivante ; qu'en attendant, Houdon pourroit préparer la copie qu'il lui destineroit, et l'expédier, quand le temps en seroit venu, à l'adresse de son sculpteur Tassaert, à Berlin. Tout se fit conformément à ces dispositions ; et lorsque le roi fut averti que le buste étoit en route, Tassaert eut ordre de le recevoir, et de le placer sur un piédestal, dans un endroit convenable de la salle des séances de l'académie. Tassaert le plaça au fond de la salle à gauche, entre l'angle et la porte du cabinet d'histoire naturelle. Voltaire semble de là voir, écouter, et épier tous les académiciens rassemblés devant lui ; ce qui me faisoit dire, en regardant son rire malin : « Pouvons-nous ne pas convenir qu'il se » moque de nous? » Ce qu'il y a de remarquable ici, c'est que Frédéric n'a jamais vu ce buste, et ne l'a pas même voulu voir : car le ballot qui fut envoyé par mer, et nous arriva par l'Elbe, le Hawel et la Sprée, traversa Potzdam, sans y être ni visité, ni arrêté.

Peu après la guerre de la succession de Bavière, d'Alembert, dans une longue lettre à Frédéric, se plaignit avec amertume, de l'injure que l'on avoit faite à la mémoire de

Voltaire, en défendant à l'académie française de faire célébrer pour cet homme de génie qui avoit tant illustré son siècle, le service funéraire dont ce corps de savans avoit coutume d'honorer tous ceux de ses membres que la mort lui enlevoit. Dans la suite de sa lettre, le philosophe de Paris racontoit comment l'académie, justement indignée, avoit, par une délibération solennelle, arrêté qu'à l'avenir elle ne feroit plus célébrer de ces sortes de services pour aucun des membres qu'elle perdroit; mais, ne jugeant pas que cela pût suffire, et se prévalant de l'amitié que ce monarque avoit toujours eue pour Voltaire, et de ce qu'il y avoit une église catholique à Berlin, il supplioit sa majesté de faire célébrer dans cette église le service qui n'avoit pu avoir lieu à Paris, en observant combien cette manière de venger la mémoire d'un grand-homme, étoit digne d'un si grand roi, et combien les amis de la vraie philosophie en recevroient de consolation.

Frédéric, quels que fussent ses motifs secrets, résolut d'accéder aux desirs de d'Alembert, et m'envoya en conséquence ordre de faire célébrer, en l'honneur de feu M. de Voltaire, un service funéraire solennel par les prêtres

attachés à l'église catholique de Berlin. Avant de faire aucune démarche, j'eus l'honneur de lui répondre que j'étois prêt à lui obéir; mais que je me voyois arrêté par une difficulté que lui seul pouvoit lever; qu'en effet il falloit que ce service fût annoncé comme célébré de la part de quelqu'un; que, si je ne présentois au public que mon nom, la démarche ne paroîtroit plus que singulière, et, en tout cas, très-peu honorable pour M. de Voltaire; que cette démarche auroit, au contraire, un caractère infiniment respectable, si je faisois annoncer les intentions et les ordres de sa majesté; mais que lui seul pouvoit décider si la politique n'opposeroit pas des considérations graves à cette annonce, et que, si cela étoit, je ne voyois plus à lui proposer que de faire célébrer ce service *au nom des académiciens catholiques de l'académie royale des Sciences et Belles-Lettres de Prusse.* On me remercia de l'attention avec laquelle je m'occupois de cette affaire, et l'on m'autorisa à suivre le dernier plan que j'avois indiqué. Alors j'allai trouver le curé, et lui fis part des ordres que j'avois reçus. Il me fit d'abord quelques objections que je réfutai; après cela, je reçus de lui la note de ce que le service coûteroit, et lui

recommandai bien de parler et d'agir comme si nous ne nous étions pas encore vus, lorsque je me présenterois avec les autres académiciens catholiques, pour lui faire la demande de ce service. Revenu chez moi, je marquai au roi ce que ce service coûteroit, selon la note détaillée que je joignis à ma lettre. J'avois aussi précédemment témoigné que je desirois connoître le cachet de M. de Voltaire, et avoir quelque pièce qui pût prouver, au besoin, que l'Eglise ne lui avoit point refusé les honneurs de la sépulture ; et j'avois reçu en réponse, 1°. une enveloppe de lettre où le cachet de Voltaire étoit très-bien conservé ; et 2°. le procès-verbal de ce qui s'étoit passé à Scellières, lors de son inhumation ; pièce que d'Alembert avoit eu la précaution d'envoyer au roi, tant pour le mieux instruire de ce qui s'étoit fait, que pour prévenir les difficultés qu'il pensoit qu'on pourroit opposer à sa demande.

L'état des dépenses de ce service montoit à environ soixante reisdallers : mais comme j'avois observé que, selon l'usage général, on délivroit des aumônes aux pauvres en ces sortes de cérémonies, le roi, ainsi que je l'avois prévu, m'envoya la somme ronde de cent reisdallers (près de 400 fr.), sur lesquels

il y en eut environ quarante que je fis changer contre des pièces de huit groschen, valant chacune vingt-quatre sous. Je distribuai, le jour de la cérémonie, ces pièces aux académiciens, au nom de qui cette cérémonie se faisoit, à chacun le même nombre; et ce fut en nous retirant à la fin, et sur le perron de l'église, que MM. de la Grange, de Francheville, Borrelly, Perneti et moi, tous les cinq en grand deuil, nous distribuâmes ces pièces aux pauvres qui se présentèrent. Ces aumônes furent encore accrues par une circonstance que je n'avois pas dû prévoir, et que voici: Le roi avoit fait venir d'Italie un célèbre décorateur, nommé *Gagliari*, pour renouveler les décorations de l'Opéra : cet homme avoit eu la générosité, soit par zèle de religion, soit par amour-propre, de peindre *gratis*, sous la forme et l'apparence de mosaïque, l'intérieur de la voûte de notre église. Il avoit avec lui un neveu qu'il avoit formé, et qu'il nous laissa en nous quittant, et ce fut à ce neveu que je m'adressai pour les peintures dont j'avois besoin. Flatté de la préférence que je lui accordois, et tout glorieux de travailler pour un aussi grand-homme que M. de Voltaire, il ne voulut entendre à aucun paiement; de

sorte que la part des pauvres s'accrut de trente pièces de vingt-quatre sous de plus, que je lui avois destinées.

Lorsque j'eus ainsi tout préparé en secret, et sans avoir encore fait confidence de rien à personne, et par conséquent avant d'avoir traité avec le jeune Gagliari, j'allai chez mes confrères les académiciens catholiques, que j'ai nommés ci-dessus : je leur fit part des intentions du roi, et des ordres que j'avois reçus, mais sans leur dire que la part qu'ils devoient y avoir, étoit le résultat d'un plan que j'eusse proposé : ils crurent en conséquence que notre rôle, à eux et à moi, ne venoit que de Frédéric et de d'Alembert eux-mêmes. Cette réticence de ma part étoit un juste ménagement que la politique devoit m'inspirer, et plus encore mes égards et mon attachement pour eux. Tous consentirent volontiers à prêter leurs noms à cette bonne œuvre, et à figurer dans cette cérémonie comme on le desiroit. Néanmoins, M. de la Grange, celui peut-être à qui cet évènement faisoit le plus de plaisir, éprouvoit quelque répugnance à se déplacer deux fois pour une : il me proposa de faire la demande en son nom comme au nom des autres, mais de le dispenser de cette corvée :

il se rendit toutefois, en considérant qu'il s'agissoit de venger la mémoire de Voltaire, d'obliger d'Alembert, et de se conformer aux desirs du roi.

Ainsi, ayant pris jour et heure, nous nous réunîmes tous et allâmes ensemble chez le père Henri, curé catholique de Berlin. Ce curé fut exact observateur de nos conventions; il eut l'air de ne pas savoir pour quel objet nous lui faisions une visite aussi extraordinaire. « Nous venons, lui dit Borrelly en riant, vous » prier, monsieur le curé, de délivrer, de » notre part, une ame du purgatoire. — Et » qui donc, messieurs? — Une ame qui en » vaut beaucoup d'autres, celle de M. de » Voltaire. — Bien volontiers, messieurs, si » je le puis. — Il n'y faut rien épargner, » monsieur le curé, ni chant, ni cloches, ni » jeu d'orgues, ni luminaire, ni tout ce qui » peut alléger ou éteindre les feux qui le » brûlent. — Mais, messieurs, vous êtes tous » de trop braves gens pour vouloir me com- » promettre : on a dit que le clergé de France » lui avoit refusé la sépulture. » Ce fut alors que je pris la parole, et que je lui mis sous les yeux le procès-verbal, en bonne forme, de tout ce qui s'étoit fait à Scellières; sur quoi

il convint qu'il n'auroit plus rien à nous opposer, si, depuis si long-temps, toute l'Europe n'avoit pas constamment regardé M. de Voltaire comme excommunié. Ici, je me chargeai encore de la réponse. « Je ne suis » pas théologien, lui dis-je ; cependant je sais, » et certainement vous le savez comme moi » ou mieux que moi, que l'on distingue deux » sortes d'excommunications ; les unes où les » personnes ne sont pas nommées, et les autres » plus directes, où l'on nomme les coupables. » Or, M. le curé, il n'est peut-être aucun de » nous qui n'ait encouru quelque excommuni- » cation de la première espèce : nous sommes » tous si fragiles ! Mais l'Eglise ne refuse point » ses secours spirituels à ceux qui ont eu ce » malheur, parce qu'elle est bonne, et n'a » garde d'autoriser, par son exemple, les ju- » gemens téméraires et hasardés : elle laisse » à Dieu ses secrets, et elle aime mieux sauver » que damner. Si donc M. de Voltaire a eu le » malheur d'encourir ou non, quelque excom- » munication semblable, c'est sur quoi nous » devons imiter la discrète Eglise, et nous » bien garder de prononcer. Quant aux excom- » munications nominales, et par conséquent « directes et personnelles, les seules pour

» lesquelles l'Église soit plus sévère, il est de » notoriété publique que feu M. de Voltaire » y est aussi étranger que vous et moi. — Cela » étant, messieurs, vous n'avez qu'à me » dire ce que vous desirez de moi. » Ce fut alors que nous convînmes du jour, de l'heure, et de tous les détails qu'il falloit régler d'avance.

Quelques jours avant cette cérémonie, je fis insérer dans plusieurs journaux et gazettes l'annonce qui suit : « Le public est prévenu » que, mardi prochain, 30 du présent mois, » jour anniversaire de la mort de messire » François-Marie Arouet de Voltaire, en son » vivant gentilhomme ordinaire de la chambre » de sa majesté très-chrétienne, académicien » de l'académie royale des sciences et belles- » lettres de Berlin, l'un des quarante de l'aca- « démie française, et seigneur de Ferney, » Tourney, Prégny et Chambesy au pays de » Gex, on célébrera, pour le repos de son » ame, en l'église catholique de Berlin, à » neuf heures et demie du matin, et de la part » des académiciens catholiques de cette ville, » un service solennel et funèbre, auquel on » prie toutes les ames pieuses de la même » religion de vouloir bien assister. »

Quand le jour fut venu, nous nous rendîmes tous les cinq, avant même neuf heures et demie, à l'église située sur la même place que le palais du prince Henri, la bibliothèque publique et l'Opéra : nous étions tous en habits de deuil, et nous nous tenions, en attendant que le service commençât, sur le grand perron de cette église, à examiner les personnes qui venoient y assister. Parmi les dévots ou curieux qui se succédoient, j'aperçus M. Liston, homme d'un esprit fin et réservé, c'est-à-dire, bon diplomate, alors secrétaire de la légation anglaise à Berlin, et depuis ministre en Espagne et ailleurs : je fis quelques pas à sa rencontre, et lui demandai en riant s'il étoit de la religion de Voltaire, lui qui venoit à son service. « Non, me répondit-il, car il en parloit beaucoup, et je n'en parle jamais. »

Nous nous plaçâmes tous les cinq dans un des bancs les plus proches de la balustrade qui sépare le chœur de la nef, c'est-à-dire, dans l'endroit le plus apparent. L'affluence des assistans fut très-grande, l'église très-convenablement décorée, et la cérémonie faite avec autant de décence qu'on pouvoit le desirer, et autant de pompe que les circonstances locales pouvoient le permettre. Les Berlinois, pour

qui c'étoit un spectacle fort rare, en furent tous très-satisfaits, et personne n'y trouva rien à critiquer. Dès que je fus de retour chez moi, j'expédiai pour le roi, pour les gazetiers de la ville, pour le courier du Bas-Rhin et quelques journaux étrangers, des copies toutes préparées d'avance de la relation qui suit :

Berlin, le 30 mai 1780.

« Aujourd'hui, à neuf heures et demie du
» matin, on a célébré en l'église catholique
» de cette ville, avec toute la pompe conve-
» nable, un service solennel pour l'ame de feu
» messire François-Marie Arouet de Voltaire,
» en son vivant gentilhomme ordinaire de la
» chambre de sa majesté très-chrétienne, aca-
» démicien de l'académie royale des sciences
» et belles-lettres de Berlin, l'un des quarante
» de l'académie française, et seigneur de
» Ferney, Tourney, Prégny, et Chambesy
» au pays de Gex, décédé à pareil jour, en
» 1778. Un très-grand nombre de personnes
» distinguées de divers états ont assisté à cette
» cérémonie religieuse, au sortir de laquelle
» on a distribué des aumônes aux pauvres. Ce
» service a été demandé par les académiciens
» catholiques de Berlin; et ils l'ont obtenu de

» M. leur curé, avec d'autant plus de facilité, » de justice et de raison, qu'ils ont produit » des preuves authentiques que feu M. de » Voltaire a fait, peu avant sa mort, une pro- » fession de foi très-orthodoxe; qu'il s'est con- » fessé; qu'il a édifié les ames chrétiennes par » des aumônes considérables et autres bonnes » œuvres, et qu'il a eu à l'abbaye de Scellières, » au diocèse de Troies en Champagne, tous les » honneurs de la sépulture ecclésiastique; de » sorte que c'est méchamment qu'on a fait » courir le bruit que le clergé français les lui » auroit voulu refuser; chose que ce clergé » si respectable n'eût pu faire sans violer les » lois de la justice, sans blesser les principes » de la bonne police, et sans donner à des » haines particulières une influence incom- » patible avec la charité chrétienne, et avec » toutes les vertus sincères et véritables. »

Pour me témoigner la satisfaction que ma conduite lui avoit donnée en cette circonstance, le roi me fit remettre une caisse contenant un cabaret complet de porcelaine de Saxe pour café et chocolat. C'est le seul présent que j'aie conservé de lui, quoique divers accidens y aient causé quelques déchets dans mes nombreux déplacemens.

Je passe aux aventures de l'orfèvre Dupuis. Le roi de Sardaigne avoit projeté de faire de sa petite ville de Carouges, en Savoie, sur le lac de Genève, et à une lieue de cette dernière ville, un point de réunion pour les arts, et une rivale d'industrie contre les Suisses. Son ministre à Paris ayant eu ordre d'engager pour cet établissement différens artistes, s'étoit adressé, entr'autres, à un garçon orfèvre, nommé Dupuis, petit homme maigre et boiteux, ayant peu de mine, et cependant les yeux très-animés, le caractère vif et décidé, et exerçant son art avec un succès peu commun. Dupuis, qui n'étoit à Paris qu'un simple ouvrier, accepta sans peine les propositions de M. l'ambassadeur, et partit pour Carouges deux ans environ avant la mort de M. de Voltaire. Cet homme pouvoit d'autant moins passer près de Ferney sans s'y arrêter, qu'il étoit admirateur très-enthousiaste du patriarche de la littérature française, dont il savoit, pour ainsi dire, les ouvrages par cœur: il parcourut donc en observateur et le château et les jardins; si bien que M. de Voltaire voyant par ses fenêtres ce petit boiteux si attentif, fut curieux de savoir qui il étoit, et le fit appeler. « Monsieur, lui dit ce vieillard,

» oserois-je vous demander qui vous êtes ? —
» Je suis Dupuis, orfèvre de sa majesté sarde.
» — Ah, monsieur, être orfèvre d'un grand
» roi, c'est une chose bien glorieuse ! — Il
» y auroit bien plus de gloire, monsieur, à
» être l'orfèvre de M. de Voltaire : ce seroit
» au moins être attaché à un grand-homme !
» — Comment » répliqua Voltaire, surpris et flatté de cette réponse, « est-ce que vous
» quitteriez un roi pour moi ? — De tout mon
» cœur ; et si je vous étois agréable, je serois
» au comble de mes vœux. » De là les propositions, et bientôt le marché fait entr'eux. M. de Voltaire logea son orfèvre, en attendant qu'il lui eût fait bâtir une maison, et lui paya exactement la pension qu'il lui avoit promise. Dupuis débuta par fondre en or la tête de son protecteur sur environ un pouce de hauteur, et à la faire enchâsser dans un médaillon, dont le revers présente toutes les lettres des noms de M. de Voltaire, tracées en filigrane. La tête est très-ressemblante : aussi M. de Voltaire en fut-il enchanté ; si bien qu'il ne manquoit pas de dire aux étrangers qui passoient par Ferney : « Allez voir mon
» Dupuis ; il est aussi habile fondeur qu'habile
» orfèvre ; il mérite d'être connu. » Dupuis

leur

leur montroit sa tête en or dans son médaillon, avec les chiffres au revers : tout le monde vouloit en avoir, et c'étoit toujours autant de louis que ce bon homme ajoutoit à ses appointemens.

« Ah çà, » lui dit M. de Voltaire au bout de quelque temps, « il faut, mon cher Dupuis, » songer à faire quelque ouvrage qui soit » digne de vous. Cherchez, creusez votre » tête, et venez me rendre compte de ce que » vous aurez imaginé de mieux. — Le projet » et le plan de cet ouvrage, monsieur, sont » tout arrêtés dans ma tête, et j'espère que » vous en serez content. — Comment donc, » mon ami! Et qu'est-ce que c'est? — Un » déjeûner, monsieur, dont vous ferez pré- » sent à l'immortelle Catherine II. — A mer- » veille! Et comment sera fait ce déjeûner? » — Représentez-vous, monsieur, un plateau » en argent, ayant à chaque côté vingt pouces » environ de longueur : les quatre côtés por- » teront sur la table par des massifs placés » aux quatre angles; au milieu de chaque » côté, le plateau ainsi élevé d'un pouce et » demi, aura des sortes d'escaliers inclinés » qui poseront par leur extrémité extérieure » sur la table, et tiendront au plateau par

» l'extrémité plus élevée : ces pièces com-
» posées de trois marches, seront mobiles,
» et serviront de mains pour le transport du
» déjeûner : le reste du pourtour sera garni
» d'une balustrade élégante, soutenant di-
» verses figures de distances en distances. La
» superficie du plateau formera un parterre
» coupé en quatre parties, qui seront sé-
» parées les unes des autres par des allées : les
» parties du parterre présenteront en fili-
» grane, et dans des proportions agréables,
« les titres des principaux ouvrages dont vous
» avez enrichi les sciences, l'histoire, la phi-
» losophie, et les grands genres de poésie.
» Les allées et le pourtour seront en argent
» massif et en blanc sablé : le milieu du pla-
» teau aura quatre colonnes de même métal,
» qui formeront un petit carré ; les inter-
» valles compris entre ces colonnes seront
» occupés par divers emblêmes des sciences
» et des arts. Le centre offrira un autel assez
» élevé, sur lequel brillera la flamme du
» génie; on verra au dessus le nid du phénix,
» qui renaîtra de ses cendres. Le dôme qui
» couvrira cet autel, et qui portera sur les
» quatre colonnes, sera surbaissé et ouvert
» au milieu ; là, sera une gloire au dessus du

» phénix. Les pièces nécessaires à un déjeûner
» de deux ou quatre personnes, seront de
» formes agréables, et dans des proportions
» convenables : les tasses couvriront les allées
» et le pourtour : les cafetières seront placées
» aux endroits où les allées se joignent ; et
» le sucrier posera sur la coupole au-dessus
» de la gloire. »

Ce projet plut beaucoup à M. de Voltaire, qui se hâta de procurer à Dupuis l'or et l'argent dont il avoit besoin. On concevra que le travail devoit être long, si je dis qu'il se formoit d'environ six mille pièces. Par malheur, il n'étoit pas achevé, et la maison de Dupuis n'étoit pas faite, quand M. de Voltaire vint mourir à Paris. Cette mort ruina le pauvre orfèvre : il se retira à Lausanne pour y achever son déjeûner, et il étoit à peu près à la fin, lorsque le secrétaire de feu M. de Voltaire fut chargé de conduire la bibliothèque de ce grand-homme à Saint-Pétersbourg. Ce secrétaire, qui s'intéressoit au sort de Dupuis, lui proposa de faire avec lui le voyage de Russie, lui promettant de présenter à l'impératrice le déjeûner, comme un ouvrage entrepris pour être offert à sa majesté. Dupuis accepta ; mais au milieu de

ses préparatifs, il tomba malade, et le secrétaire fut obligé de partir sans lui. A peine notre pauvre artiste fut-il guéri, qu'il courut après son ami, arriva trop tard au Hâvre, s'y embarqua pour Pétersbourg, espérant y arriver avant que son ami patron en fût reparti, fit naufrage sur les côtes de Suède, et eut peine à se sauver avec son déjeûner, c'est-à-dire, son trésor. Gustave III, le même qui depuis a été assassiné, entendit parler de ce morceau, desira le voir, en fut enchanté, et en demanda le prix à l'infortuné Dupuis, qui eut la maladresse de répondre qu'il avoit été commandé et travaillé pour être offert à l'impératrice. Gustave se borna donc à procurer à l'artiste les facilités desirables pour le reste de sa route. Quand Dupuis arriva en Russie, le secrétaire de feu M. de Voltaire en étoit déjà reparti : ainsi le premier n'eut plus rien à attendre que de lui-même. Il s'adressa au prince Potemkin, le seul en effet par où il fût possible d'arriver jusqu'à Catherine II. Le favori tout-puissant trouva le déjeûner si beau, qu'il résolut de le garder pour lui-même, non cependant en le payant, car Potemkin ne payoit rien. Bientôt donc Dupuis n'eut plus aucun accès; il écrivit

et sollicita en vain : il n'obtenoit ni son déjeûner, ni audience, ni réponse. A la fin, cet homme au désespoir vint déposer toutes ses peines dans le sein de l'envoyé de France, M. le marquis de Vérac : celui-ci fut touché des malheurs de ce Français, et indigné de la rapacité effrontée du courtisan. Il tâcha de consoler le pauvre Dupuis, et lui promit de faire ce qu'il pourroit pour lui faire rendre justice. Monsieur l'envoyé sentit bien qu'il ne falloit compter sur aucun succès, s'il ne frappoit un coup hardi : c'est pourquoi il profita d'un moment où le salon du prince Potemkin étoit rempli des grands de l'empire et des autres ministres étrangers ; et ce fut en présence de tout ce monde, qu'il redemanda le déjeûner de ce malheureux Dupuis, en faisant entendre qu'autrement lui-même seroit obligé d'en faire l'objet d'une demande officielle, ce que sans doute monsieur le prince ne voudroit pas. Potemkin, irrité, répondit qu'il y avoit trop long-temps que ce morceau l'embarrassoit. L'envoyé le prit au mot, et lui proposa d'ordonner qu'il lui fût remis ; ce qui en effet fut exécuté, tant la colère est une belle chose chez ceux qui n'ont plus aucun mobile de justice ou de retenue !

Dupuis, rentré en possession de son cher déjeûner, n'eut rien de plus pressé que de se sauver de ce maudit pays, où il avoit risqué de tout perdre. Arrivé à Varsovie, il travailla quelque temps pour se remettre en fonds, et continuer sa route : c'est ce qu'il faisoit par-tout où l'argent lui manquoit, et il ne lui étoit pas difficile de trouver du travail, parce qu'il avoit réellement autant de goût que d'habileté et d'industrie. De Varsovie, il arriva aux frontières des états prussiens, où l'attendoit un nouvel embarras: on lui montra une loi qui ne permettoit le transit des ouvrages en argent et en or, qu'en payant cinquante pour cent de leur valeur. Dupuis laissa son déjeûner, sa femme et sa fille aux frontières, et vint à Berlin demander grâce. M. de Lahaye de Launay, administrateur général des droits du roi, lui confirma ce qu'on lui avoit dit aux frontières; ajouta que lui-même ne pouvoit dispenser de cette loi, et enfin lui conseilla d'écrire au roi, et me l'adressa pour lui faire sa lettre. Je fis un si heureux rapprochement de Voltaire, de Frédéric et de Catherine, que le roi renvoya la lettre à M. de Launay avec ces mots : « Permettre le transit de cet ouvrage

» avec dispense des droits à payer. » Dupuis n'eut rien de plus pressé que de faire venir tout ce qu'il avoit laissé aux frontières, et de monter son déjeûner pour nous le faire voir. M. de Launay lui donna une grande pièce à cheminée, et lui permit d'en faire un laboratoire pour s'occuper jusqu'au printemps: nous étions en plein hiver, et le froid étoit excessif. Dupuis travailla donc deux à trois mois à Berlin, sur-tout pour M. de Launay, qui l'ocoupa beaucoup plus par bienfaisance que par aucun autre motif. Dupuis nous quitta ensuite pour Hesse-Cassel, espérant que le landgraff acheteroit son déjeûner. Je n'ai plus oüi parler de lui depuis son départ; mais j'ai toujours précieusement conservé une de ses jolies petites têtes de Voltaire en or.

MAUPERTUIS.

Ce savant m'offre ici peu de chose à dire, après tout ce que j'en rapporte ailleurs, et sur-tout dans les articles de Voltaire et du marquis d'Argens. Le docteur Akakia a noyé ce philosophe, qui n'a jamais pu reprendre son ancien crédit auprès de Frédéric et dans le public : aussi n'a-t-il fait que languir depuis ses trop célèbres querelles avec l'ancien ami de madame du Châtelet. Il sembloit que le ridicule, en flétrissant son ame, eût en même temps détruit chez lui les sources de la vie: il avoit été trop jaloux de parvenir à une grande considération, et s'étoit trop accoutumé à celle dont il avoit joui durant tant d'années, pour pouvoir supporter de s'en voir déchu, sans aucun espoir d'y revenir jamais. On ne lui manquoit pas d'égards, mais on ne le recherchoit plus ; on n'étoit pas malhonnête, mais on étoit froid; je parle ici de la société ordinaire, car Frédéric se ménageoit moins, et avoit quelquefois de cruels souvenirs.

La triste déchéance dont nous venons de parler, n'étoit adoucie que par la déférence et les complimens des académiciens. La noblesse, la famille de madame de Maupertuis, et cette dame elle-même, étoient assez mal disposées en faveur de ce courtisan. La vanité l'avoit engagé à rechercher une demoiselle de bonne maison, jeune, belle, et dame-d'honneur, mais ayant beaucoup plus de douceur dans le caractère, que de capacité dans l'esprit : aussi peut-on dire qu'il avoit été, même dès les premiers temps de son mariage, beaucoup plus aimé qu'il n'avoit aimé lui-même. Ce premier tort fut suivi d'autres torts plus graves : M. de Maupertuis eut quelques maîtresses, chose que sa femme et ses alliés ne lui pardonnèrent pas. Ce fut à la suite de tant de faits peu propres à flatter sa vanité, que cet homme, tombé dans une langueur qui ne fit que s'accroître, demanda et obtint, durant la guerre de sept ans, la permission de venir essayer si l'air de sa patrie pourroit le rétablir ; y vécut quelque temps toujours triste, toujours malheureux et souffrant ; enfin, fatigué et ennuyé de tout et partout, se remit en route pour retourner à Berlin, et mourut chez les MM. Bernouilly,

à Bâle. J'ai eu un oncle qui le vit plusieurs fois durant ce voyage, et au rapport de qui cet homme, à charge à lui-même, ne savoit plus que se plaindre : son ennemi l'avoit devancé en France ; ses ennuis durent donc l'y suivre. (*Sedet atra cura.*) Mais c'étoient Berlin et Potzdam qui pesoient le plus sur son cœur : il n'en parloit qu'avec amertume, et ne pouvoit guère parler d'autre chose. Quand on m'offrit la place que j'y ai eue, le témoignage de Maupertuis fut celui que l'on m'opposa avec le plus de force.

Une anecdote assez curieuse, c'est qu'étant tombé à Bâle, dans un état d'épuisement qui persuada à ses hôtes qu'il alloit mourir, cet homme, connu jusqu'alors comme supérieur aux préjugés, eut auprès de lui un confesseur qui ne le quitta plus qu'il n'eût expiré. Ce confesseur fut-il demandé par lui ? C'est ce qui ne m'a point été prouvé. Il me paroît bien plus probable que ce sont les Bernouilly qui, pour eux-mêmes, ont desiré qu'il en eût un, mais néanmoins de son consentement. Ce qu'il y a de certain, c'est que ces messieurs, quoique bons protestans, ne voulant s'exposer à aucun blâme public, sollicitèrent et obtinrent du magistrat de la

ville la permission de faire venir et recevoir chez eux un prêtre capucin de Huningue, par une dérogation particulière aux lois de cette république, qui défendent si sévèrement à tout prêtre catholique d'y exercer ses fonctions religieuses; que ce capucin y resta deux jours, ne quittant pas M. de Maupertuis, non plus qu'un jeune Bernouilly, qui est aujourd'hui, et depuis long-temps, académicien de Berlin, et de qui j'ai appris tous ces détails; et qu'enfin ce fut entre les bras de ces deux hommes, le jeune Bernouilly et le capucin, que le président de l'académie de Prusse expira vers le milieu de la nuit. M. de Maupertuis fut-il administré par ce prêtre? Il le paroît: cependant M. Bernouilly n'a pu me l'affirmer, vu que, si cet acte a eu lieu, ce n'a été ni en sa présence, ni en celle de personne de sa famille. Les Bernouilly n'ont voulu prendre connoissance d'aucune des pratiques religieuses qui pouvoient se faire chez eux : à cela près, ils ont prodigué tous leurs soins à cet illustre ami, et l'ont constamment veillé, ainsi que le révérend Père qui ne le quittoit pas.

M. de Maupertuis, ainsi que je le dis ailleurs, avoit de l'esprit, et il en avoit beaucoup,

quoiqu'il en eût bien moins que Voltaire: il avoit étudié et approfondi les grandes questions qui, de son temps, paroissoient devoir dévoiler les secrets de la nature. Son ardeur pour le travail, la constitution forte de son ame et de son corps, la sorte de courage que peut donner à un homme semblable, une ambition démesurée et tourmentante, tout cela devoit le jeter de bonne heure dans les premiers rangs. Il y parut avec éclat. Je citerai à ce sujet une de ses maximes favorites qui peint assez bien son caractère: « Rien « n'est impossible à l'homme, pourvu qu'il » le veuille bien, disoit-il souvent: mais savez-» vous ce que j'appelle *bien vouloir*? C'est » ne vouloir qu'une chose, la vouloir à tous » les instants de la vie, et toujours de toutes » les forces de son ame. » Son voyage en Laponie, pour découvrir la figure de la terre, les opérations pénibles auxquelles il s'y livra, la relation qu'il en publia à son retour, rehaussèrent de beaucoup son nom et son éclat: son séjour à Cirey ne le mit point au dessous de sa réputation: en un mot, il fut rangé parmi les savans du premier ordre de son siècle, jusqu'au séjour de Voltaire auprès de Frédéric. Si Maupertuis avoit eu un orgueil moins

fier, moins exclusif et moins indomptable, il auroit eu de justes ménagemens pour l'homme supérieur qui venoit s'accoler à lui : ils auroient été heureux, s'ils avoient su être amis; mais l'un étoit trop despote, et l'autre trop peu endurant : Maupertuis voulut prédominer ; Voltaire l'écrasa.

On conçoit d'ailleurs qu'avec un orgueil tel que le sien, Maupertuis devoit avoir, selon les circonstances, des idées gigantesques qui prêtèrent au ridicule, des prétentions exagérées qui lui suscitèrent des querelles graves, et des vices qui le rendirent odieux. Celui qui se croit supérieur aux autres, manque trop souvent de prudence : celui qui veut que tout plie devant lui, s'expose à être brisé lui-même. D'ailleurs, ces défauts dominans nous jettent dans des intrigues qui emportent notre temps et nous détournent de nos études : ainsi le savant Maupertuis devenu courtisan ne fut plus occupé que de jactances, d'étourderies et de petites cabales. De là le sort qui lui est réservé chez la postérité : on ne le citera guères que pour sa mission en Laponie, et pour les turlupinades du docteur Akakia.

J'ai connu madame sa veuve, grande-gouvernante de la princesse Amélie : on voyoit

qu'elle avoit été fort belle : du reste, c'étoit une bonne femme, bien tranquille, bien régulière et parfaitement nulle.

Les anecdotes particulières que j'aurois à rapporter sur M. de Maupertuis lui-même, se trouvent presque toutes ailleurs. Je n'y ajouterai ici que deux mots. Il a laissé au cabinet de l'académie, le quart de cercle dont il s'étoit servi dans les mesures prises au nord de notre globe : on y lit une inscription dont il est l'auteur, et qui est d'une simplicité très-convenable, quoiqu'elle ne vaille pas celle des Invalides, qui est aussi de lui. (*Læso sed invicto militi.*)

Un copiste, d'origine française, et nommé M. Bigot, auquel ce président donnoit ses Mémoires académiques à copier, arrive un jour chez lui, et lui dit qu'il ne rapporte point le dernier cahier, parce qu'il y a un passage où il lui a paru que M. le président s'étoit trompé. « Et sur quoi, M. Bigot, » présumez-vous que je me suis trompé ? — » C'est que j'ai eu beau le lire, je n'ai pu » parvenir à l'entendre. — Oh ! si ce n'est » que cela, mon cher Bigot, il ne faut pas » vous en mettre en peine. Quand j'écris des » choses semblables, mon intention est bien

» de vous les faire copier, mais non que vous » les entendiez. »

Je ne dirai rien de ses ouvrages, parce que c'est au public à les juger, ou plutôt parce que le public les a jugés il y a long-temps. M. de Voltaire y a trouvé quelques idées assez peu raisonnables, dont il a su se servir pour ridiculiser l'auteur; et il faut avouer qu'il y en a quelques-unes qui s'y prêtent à merveille.

LE MARQUIS D'ARGENS.

Le marquis d'Argens avoit près de soixante-dix ans, lorsque j'arrivai à Berlin. Fils aîné du procureur-général du parlement d'Aix, il avoit refusé, dans sa jeunesse, d'endosser la robe sénatoriale, et étoit entré dans le régiment de la Marine. Il avoit de plus été reçu chevalier de Malte. La fougue de son âge, jointe à la pétulance de son caractère et à la vivacité provençale, le jeta successivement dans plusieurs écarts, qui devinrent un grave sujet de chagrin pour son père. Nous ne citerons ici qu'un des traits qui appartiennent à cette époque de sa vie. Il quitta tout-à-coup son régiment pour courir le monde, et alla étudier les Turcs chez eux. Arrivé à Constantinople, il forma le dessein de voir les cérémonies usitées dans les mosquées : rien ne put le détourner de cette entreprise si périlleuse, dans laquelle, s'il eût été découvert ou trahi, il n'auroit pu échapper au supplice qu'en prenant le turban. Il s'adressa au Turc qui avoit

les

les clefs du superbe édifice de Sainte-Sophie, et le gagna à force d'argent. Ils convinrent entr'eux qu'à la prochaine grande fête, l'infidèle introduiroit le chrétien pendant la nuit, et en grand secret, et qu'il le cacheroit derrière un grand tableau placé depuis longtemps au fond de la tribune qui est au dessus du portail. Le marquis devoit être d'autant plus en sûreté dans cet endroit, que cette tribune n'étoit ordinairement ouverte à personne; que, de plus, elle étoit à l'occident de la mosquée; et que les Mahométans devant toujours, dans leurs prières, être dirigés vers la Mecque, c'est-à-dire, vers l'orient de Constantinople, nul d'eux ne pourroit retourner la tête sans causer un grand scandale; article sur lequel ils portent le scrupule jusqu'à ne sortir de leurs mosquées qu'à reculons.

Le marquis d'Argens vit donc assez à son aise les cérémonies de la religion turque; cependant il causa de fréquentes alarmes à son guide; car il falloit bien que son caractère se manifestât par quelques imprudences. A chaque moment, il quittoit son asile, et s'avançoit jusqu'au milieu de la tribune, pour mieux voir tout ce qui se passoit dans la mos-



quée; sur quoi son pauvre Turc, qui savoit ne pas risquer moins que d'être empalé, le conjuroit, par les signes et les gestes les plus expressifs, de se retirer bien vîte derrière son tableau. La frayeur de cet homme amusoit singulièrement le chevalier de Malte, qui n'en étoit que plus porté à multiplier ses étourderies.

Ce fut bien pis quand celui-ci s'avisa de tirer de sa poche un flacon de vin et un morceau de jambon, et qu'il se mit à faire usage de l'un et de l'autre : le disciple de Mahomet, troublé et confondu, se désespéroit; mais que faire? Il falloit tout supporter, pour ne pas découvrir son crime et périr. Il fallut même (car le marquis l'exigea, menaçant de se montrer si on ne lui obéissoit pas), il fallut que le Turc bût du vin et mordît au jambon, et que, de cette sorte, il profanât lui-même et son culte et la mosquée. Ce malheureux fut quelques instans comme pétrifié; il lui sembloit voir le glaive de son prophète suspendu sur sa tête. Peu à peu néanmoins il se calma; il se familiarisa même avec son crime; et lorsque tous les dévots furent sortis, et qu'il se vit seul avec son chien de chrétien, on acheva le déjeûner de bonne grâce, en riant

du danger que l'on avoit couru; et enfin on se quitta en bons amis.

Les équipées du jeune chevalier de Malte déterminèrent enfin son père à le déshériter, d'autant plus que la famille n'étoit pas assez riche pour suffire aux dépenses qu'une semblable conduite occasionnoit, et que l'abandon du service militaire de la part du fils, pouvoit faire suspecter le zèle et la fidélité du père. L'exhérédation, ne laissant au marquis que le choix du travail et d'une rigoureuse économie, il se rendit en Hollande, et tâcha d'y vivre du produit des ouvrages qu'il se mit à y composer. Ses *Lettres juives* eurent sur-tout un très-grand débit : elles le firent compter au nombre des philosophes de ce temps-là. Frédéric, qui n'étoit encore que prince royal de Prusse, fut si enchanté de cet ouvrage, et conçut une opinion si favorable de l'auteur, qu'il desira sauver celui-ci de l'abîme où il étoit tombé, et l'attacher à son service. Il lui écrivit en conséquence, et lui fit des offres aussi utiles qu'honorables. Tout sembloit assurer que le marquis accepteroit avec d'autant plus d'empressement, qu'on ne lui proposoit que de vivre en amis et de philosopher ensemble. Cependant sa réponse ne fut point telle qu'on

l'attendoit. Après les justes témoignages d'une vive reconnoissance, il ajouta : « Daignez con-
» sidérer, monseigneur, que pour me rendre
» auprès de vous, il faudroit passer bien près
» des trois bataillons des gardes qui sont à
» Potzdam. Le puis-je sans danger, moi qui
» ai cinq pieds sept pouces, et qui suis assez
» bien fait de ma personne ? »

Quel que fût le motif qui avoit dicté cette réponse du marquis, et quelles que fussent les réflexions qu'elle fit faire au prince, la négociation fut suspendue, et ne fut reprise que long-temps après, lorsque Frédéric fut roi, et même après ses premières campagnes.

A cette dernière époque, le monarque écrivit au philosophe : « Ne craignez point les
» bataillons des gardes, mon cher marquis :
» venez les braver jusques dans Potzdam. »

» Lorsque le marquis reçut cette lettre, il étoit attaché au service d'une princesse allemande, qui desiroit vivement de voir Berlin et Frédéric : la vocation de son cavalier la détermina à satisfaire son envie, et ils firent le voyage ensemble. Lorsqu'ils furent arrivés, le marquis s'aperçut ou s'imagina que la princesse étoit amoureuse de lui ; et un soir, qu'il crut son innocence en un danger

imminent, il se sauva en sautant par la fenêtre, en l'hôtel de la *Ville de Paris*, rue *des Frères*, à Berlin. La politique n'a pas trop permis au public de connoître les détails de cette petite aventure : tout ce qu'on peut dire, c'est que la princesse étoit laide, et parente du roi. Aussi celui-ci exigea-t-il que son philosophe rentrât au service de cette prétendue amante, et l'accompagnât à son retour jusques chez elle, pour ensuite revenir en Brandebourg. Tout se fit ainsi que la politique l'avoit ordonné ; et le marquis, après cette double course, vint loger à Berlin, dans une auberge, en attendant que son sort fût fixé. Le roi le reçut très-amicalement : tous les jours il le faisoit inviter à venir diner avec lui : la conversation étoit agréable et vive : rien n'étoit en apparence plus flatteur et plus propre à satisfaire les vœux ou l'ambition d'un Aristipe ; mais les semaines s'écouloient, et l'on ne parloit point de remplir les promesses d'après lesquelles ce nouvel hôte avoit quitté un poste moins brillant sans doute, mais suffisant pour ses besoins. Etoit-ce, chez Frédéric, oubli, épreuve, manque d'égards, ou avarice ?

Notre Provençal, après avoir vainement discuté ces questions, et vainement attendu

pendant environ six semaines, perd enfin patience; et en rentrant chez lui un jour, immédiatement après le dîner, il envoie au roi un billet conçu en ces termes: « Sire, depuis » six semaines que j'ai l'honneur d'être au» près de votre majesté, ma bourse souffre » un blocus si rigoureux, que si vous, qui » êtes un grand preneur de villes, et un grand » gagneur de batailles, ne venez prompte» ment à son secours, je serai obligé de capi» tuler, et de repasser le Rhin dans la hui» taine. » Le roi avoit son ami Jordan auprès de lui, lorsqu'on lui apporta ce billet. « Voyez » donc, lui dit-il, ce que m'écrit ce fou de » d'Argens qui vient de nous quitter. » Jordan aimoit le marquis; c'est pourquoi il dit à son maître, après avoir lu le billet: « Je connois » les Provençaux et leur vive impatience: je » connois en particulier le marquis; dès que » l'inquiétude le tourmente, et que son es» prit s'y arrête, il ne dormira plus; et après » avoir menacé de partir dans huit jours, il » disparoîtra dans deux ou trois jours au plus » tard. » Le roi eut peur que Jordan ne devinât juste, et il renvoya au marquis ces deux mots en échange du billet: « Soyez tranquille, » mon cher marquis; votre sort sera décidé

» demain pour dîner, et j'espère qu'il le sera » à votre satisfaction. » En effet, le marquis reçut, le lendemain en arrivant, la clef de chambellan avec une pension de quinze cents reisdallers, et fut, de plus, nommé directeur de la classe de belles-lettres à l'académie; ce qui lui donnoit encore annuellement deux cents autres reisdallers.

Le marquis d'Argens n'a jamais autant brillé dans la société de Frédéric, que les Voltaire, les Maupertuis, et quelques autres; mais il n'y a jamais été nul ou déplacé : il avoit même, de plus que quelques-uns de ses compagnons de fortune, ce ton de bonne société qui tient de si près à la première éducation; une bonhomie de caractère qui le faisoit aimer, et la vivacité provençale qui rendoit sa conversation plus piquante. Mille anecdotes plus ou moins curieuses peuvent être citées comme preuve de ces vérités. Nous en rapporterons ici quelques-unes.

Dans l'un de ces soupers qui, jusqu'à la guerre de sept ans, se sont assez souvent prolongés bien avant dans la nuit, Frédéric demanda aux convives comment chacun d'eux voudroit gouverner s'ils étoient rois? Il y eut une vive émulation entre tous pour étaler

leurs maximes politiques: c'étoit à qui traceroit ses plans le premier, et établiroit le mieux son système. Le marquis les écoutoit, sourioit, et ne disoit rien. A la fin le roi s'aperçut de son silence, et le pria de dire aussi ce qu'il feroit s'il étoit à sa place. « Moi, sire, » répliqua le marquis, « je vendrois bien vîte mon » royaume pour acheter une bonne terre en » France. » Cette plaisanterie, au moyen de laquelle il échappoit au ridicule de débiter une doctrine peut-être plus dangereuse, et au moins très-déplacée et inutile, obtint l'approbation du roi, et fit cesser cette discussion. C'est d'après plusieurs discussions semblables, que Frédéric a écrit, dans la suite, que, s'il vouloit bien punir une province, il la donneroit à gouverner à des philosophes. C'est que, philosophe comme eux dans ses opinions, il n'étoit que roi dans la pratique; deux rôles entre lesquels il a toujours maintenu une indépendance absolue.

Ce fut dans un autre souper, que les mêmes philosophes s'appuyant sur la déclaration faite par Frédéric, qu'il n'y avoit point de roi présent, et que l'on pouvoit sans risque penser et parler tout haut, se mirent à censurer les gouvernemens et les gouvernans avec une

liberté si franche et si sévère, que leur hôte trouva qu'ils alloient trop loin, et jugea qu'il étoit de sa prudence de les arrêter ; c'est pourquoi il leur dit tout-à-coup : « Paix ! » paix ! messieurs ; prenez garde, voilà le roi » qui arrive ; il ne faut pas qu'il vous en- » tende, car peut-être se croiroit-il obligé » d'être encore plus méchant que vous. »

Le baron de Poëlnitz m'a souvent conté un autre trait, où l'on retrouve bien sensiblement la vivacité et la franche loyauté du marquis. Ce baron devant diner chez le roi, qui a constamment diné à l'heure précise de midi, et ayant à parler de quelque affaire au marquis d'Argens, vint pour le prendre vers onze heures. Surpris de le trouver encore au lit, il lui demanda s'il étoit malade, et lui apprit l'heure qu'il étoit ; sur quoi le marquis, effrayé et furieux, appelle son domestique, nommé *la Pierre*, et lui reproche durement de ne l'avoir pas averti. « Ma foi, lui dit *la* » *Pierre*, que ne regardez-vous à votre » montre ! moi, je fais ma besogne, et ne » sais pas quelle doit être la vôtre. Est-ce qu'il » me faudra tout vous dire, comme à un petit » enfant ? » Le marquis ne se possédant plus de colère, s'élance hors de son lit, court

s'emparer d'une bûche, et revient sur *la Pierre*, qui, restant immobile, et croisant les bras, lui dit d'un ton phlegmatique : « Voilà donc » ce qu'on appelle un philosophe ! Allons, » monsieur, pour me punir de vos torts, et » payer mon zèle et ma fidélité, tuez-moi, » cela fera beaucoup d'honneur à la philo- » sophie ! — Ah, mon ami ! » s'écria le marquis en jetant sa bûche, « je vous demande » pardon ! mais, je vous en prie, habillez-moi » vîte, afin que j'arrive encore, s'il est pos- » sible, avant qu'on se mette à table. » *La Pierre* fit tant de diligence, que le vœu de son maître fut rempli. Pour le baron, il ne pouvoit conter cette anecdote, même si long-temps après, sans rire encore du jeu et du contraste de ces deux physionomies, qu'il croyoit toujours voir devant lui.

Dans le premier voyage que M. de Voltaire fit à Berlin vers 1743, la franchise du marquis ne lui permit pas de dissimuler, même devant l'auteur de la Henriade, que Jean-Baptiste Rousseau étoit à ses yeux un homme d'un talent rare ; qu'il en plaignoit les infortunes, et qu'il le croyoit innocent au sujet des couplets qui lui avoient attiré tant de chagrins. Voltaire n'ayant pu le convertir sur

ce point, en ressentit une colère qu'il dissimula, mais qu'il voulut néanmoins satisfaire. Pour concilier le desir qu'il avoit de se venger, avec les ménagemens qu'il croyoit devoir garder, il fit en grand secret une épigramme sanglante contre le marquis, cherchant à le couvrir de ridicule, tant pour son caractère moral, que pour ses talens, et le désignant sur-tout par le titre de *juif errant*. Espérant d'ailleurs pouvoir compter sur sa crédulité, il vint ensuite lui faire une visite affectueuse, et lui dire : « Mon cher marquis, vous avez » en faveur de ce misérable Rousseau une » prévention que j'ai en quelque sorte res» pectée, parce qu'elle fait honneur à la » franchise de votre ame; mais, mon ami, » je suis aujourd'hui contraint de vous en» tretenir de nouveau de cet homme : votre » propre intérêt et mon amitié pour vous » m'en font un devoir. Je viens vous con» vaincre que vous êtes la dupe d'un ingrat » et d'un monstre qui ne sait que répandre » du venin. Lisez cette épigramme : un de » mes correspondans vient de m'en adresser » une copie, qu'il tient de celui à qui Rous» seau l'a envoyée. Elle est peu connue en» core, parce que Rousseau craint qu'on ne

» le devine, et recommande la plus grande
» discrétion. Je viens de recommander à mon
» correspondant, homme d'ailleurs dont je
» suis sûr comme de moi-même, de ne né-
» gliger aucune des mesures qu'il est à portée
» de prendre pour faire supprimer cette
» abominable épigramme, ou au moins pour
» la rendre aussi odieuse aux yeux du public,
» qu'elle le sera toujours aux yeux de ceux
» qui vous connoissent. »

Le marquis fut d'abord dupe de cette espiéglerie plus que littéraire : il remercia sincèrement Voltaire, et déclama contre Rousseau; il jura qu'il se vengeroit, et qu'il feroit en réponse, non de petites épigrammes, mais un ouvrage qui seroit un monument pour les temps à venir, et dans lequel il démasqueroit cet hypocrite, et le vilipenderoit jusque chez la postérité. Voltaire eut donc d'abord un triomphe complet; mais d'Argens ne tarda pas à faire des réflexions. Cette infamie de la part de Jean-Baptiste lui sembloit trop grande, pour ne pas lui laisser des doutes. Rien ne pouvoit l'avoir provoquée: elle exposoit l'auteur à un ressentiment trop dangereux, d'autant plus qu'il ne pouvoit y avoir aucune ame honnête qui n'en fût in-

dignée. Le marquis trouva dans ses amis les mêmes doutes et les mêmes soupçons; ce qui le détermina enfin à en écrire à Jean-Baptiste Rousseau lui-même, qui détruisit si parfaitement la calomnie, offrit si loyalement toutes les garanties que le marquis pouvoit desirer, et donna enfin des preuves si sensibles de son innocence, qu'il fut bien constaté que l'épigramme n'avoit pour auteur que celui qui l'avoit dénoncée. Mais la politique qui avoit engagé Voltaire à prendre des voies si obliques pour punir le marquis de s'être déclaré l'admirateur de Rousseau, engagea le marquis à dissimuler aussi son ressentiment : il ne voulut point faire imprimer, comme Rousseau l'y autorisoit, la lettre qui l'avoit détrompé. Cependant Frédéric fut instruit, dans la suite, de tous ces détails et de cette *rouerie* littéraire.

L'époque où se manifesta le mieux le véritable attachement du marquis pour le roi, fut celle de la guerre de sept ans. Toutes les fois que l'on éprouvoit quelqu'embarras, ou que l'on étoit à la veille d'une bataille, ce courtisan loyal ne respiroit plus : il étoit absolument hors de lui. La correspondance du héros et de son admirateur étoit aussi

suivie que les circonstances pouvoient le permettre. Ils passèrent souvent ensemble le temps des quartiers d'hiver. Il fut même une époque où le roi n'eut presque plus que d'Argens dans le sein de qui il pût épancher son ame; ses anciens amis étant morts ou absens, et ses parens le boudant tous, parce qu'il avoit résisté à leurs efforts réunis, et leur avoir fermement refusé de demander la paix à la France. Ce fut dans cette position douloureuse, que Frédéric voyant la Prusse et la Poméranie entre les mains des Russes, la Silésie et le Brandebourg occupés en partie par les Autrichiens, et la Westphalie par les Français; se voyant d'ailleurs mal secondé par ses alliés, ses armées ayant été presque détruites par ses victoires autant que par ses défaites, et se trouvant sans argent et sans ressource, résolut de mourir, prit les mesures nécessaires pour l'exécution de ce projet, et en fit part au marquis d'Argens, par une lettre qu'il qualifioit de lettre d'adieux. Dès l'instant où d'Argens eut reçu cette lettre au palais de Vernezobre, où il logeoit alors à Berlin, il se renferma dans son cabinet, passa la nuit à rédiger sa réponse, qui partit peu avant le jour. Là, dans l'épan-

chement le plus chaud de l'amitié, Frédéric trouva tout-à-la-fois le langage de la philosophie, les ressources et les espérances de la politique, et enfin le courage que l'amour de la gloire et de la vertu peuvent inspirer à une ame forte. Cette lettre, le morceau le plus précieux et le plus parfait de tout ce que d'Argens a écrit, et qui honore autant son cœur que son esprit, ses connoissances et ses talens, produisit l'effet qu'il avoit osé en espérer. Les préparatifs de mort furent rejetés: Frédéric se battit, remporta de nouvelles victoires, trouva les moyens de pourvoir à ses besoins les plus urgens, redevint l'effroi de ses ennemis, et finit par faire la loi dans l'empire.

Le zèle du marquis pour le monarque se manifestoit jusque dans les plus petites choses. Le prince de Kaunitz ayant témoigné en 1764 un vif desir d'avoir deux portraits de Frédéric, l'un pour l'impératrice, et l'autre pour lui-même, le roi se détermina à donner quelques séances à M. de Vanloo, son peintre. Les séances furent courtes et peu nombreuses: le pauvre Vanloo s'en tira comme il put. Lorsque le portrait fut achevé, le peintre l'apporta au château pour le faire voir, et entra d'abord chez le marquis avec qui j'étois,

ayant été appelé pour me rendre chez le roi avec lui. On ne peut se figurer l'enthousiasme et la joie de ce vieux ami en voyant ce portrait : il invitoit tout le monde à l'admirer ; il le faisait placer sous tous les points de vue. Il fit monter *la Pierre* sur une table contre la muraille, pour le tenir à la hauteur de neuf ou dix pieds, sachant, disoit-il, que ce seroit ainsi qu'il seroit placé à Vienne, et toujours il le trouvoit plus parfait, et vouloit que les autres en parlassent comme lui. Il me tourmenta pour me faire avouer que la ressemblance en étoit frappante. Comme malheureusement je n'en avois pas jugé de même, je lui dis qu'à la vérité je voyois le roi tous les jours, mais que je ne le voyois qu'aux lumières, et qu'il savoit bien que cela ne suffisoit pas pour pouvoir juger des ressemblances. Il ne me laissa que ce moyen d'éviter de blesser M. Vanloo, que j'estimois beaucoup, mais qui n'avoit fait le roi bien ressemblant qu'aux yeux trop prévenus du marquis.

Après la paix de Hubertsbourg, les deux amis philosophes achevèrent un ouvrage auquel ils avoient travaillé de concert depuis long-temps : c'est un Extrait ou Abrégé du

Dictionnaire

Dictionnaire de Bayle, qui fut imprimé en 2 volumes *in*-8°. vers la fin de 1765. M. de Beausobre, qui avoit été choisi pour en être l'éditeur, mais qui s'occupoit de beaucoup trop d'affaires, pour avoir le temps de revoir trois ou quatre épreuves de plus de soixante feuilles en caractères fins et à deux colonnes, endossa cette pénible besogne au professeur Toussaint, qui lui-même ne tarda pas à la trouver trop longue. Tous deux vinrent me prier de les aider, en m'observant, d'un air mystérieux, que c'étoit travailler pour le marquis et pour le roi : depuis ce moment, personne ne s'en mêla que moi. Une circonstance peu importante sans doute, mais dont je ne dois point faire grâce à ces deux ardélions, c'est qu'ils n'eurent pas l'honnêteté de m'offrir un seul des cinquante exemplaires que le libraire leur remit pour leur peine; vilenie dont je n'ai point voulu parler, tant que Toussaint, mon collègue, a vécu, mais que j'ai ensuite reprochée à Beausobre en pleine académie, à l'occasion d'un autre ouvrage qu'on alloit mettre sous presse, et dont il desiroit que je voulusse bien encore me charger. « Non, lui dis-je en riant, je ne » m'en mêlerai pas. L'Abrégé de Bayle m'a

» appris ce que l'on gagne à vous suppléer :
» au reste, je ne vous dis ce mot aujourd'hui,
» que pour vous assurer que si je n'oublie pas
» une malhonnêteté, j'oublie encore moins
» les bons procédés. »

Le marquis d'Argens étoit non-seulement attaché au roi par les sentimens de l'amitié la plus franche ; mais il observoit, de plus, les règles de la plus rare réserve, et de la prudence la plus soutenue dans toute sa conduite, soit privée, soit publique. Son frère, le président d'Eguilles, l'étant venu voir à Berlin, ne fut présenté au roi que parce que celui-ci en parla le premier au marquis, et témoigna le desir d'en faire la connoissance, et de l'admettre dans sa société, ne voulant pas, ajouta-t-il, séparer un instant deux frères si dignes de l'amitié l'un de l'autre, et qui avoient peu de temps à passer ensemble.

Peu après la guerre de sept ans, le marquis reçut la visite d'un neveu, nommé le comte de la Canorgue. Ce neveu passa environ six mois chez son oncle, soit à Berlin, soit à Potzdam : il se maria dans ce pays avec la fille de M. Coffkouski, banquier, qui avoit rendu de grands services à l'Etat ; il repartit pour la France, et emmena son épouse, sans

que le marquis eût jamais parlé de lui au roi, et sans que le roi eût jamais paru être instruit de rien de ce qui le concernoit. « Vous êtes » certainement un honnête homme incapable » d'aucune action criminelle, » me disoit le marquis, un jour que nous passions la soirée ensemble. « Je vous connois si bien, et je » vous rends si bien justice, qu'il n'est pas » d'homme de qui je répondisse avec plus » de sécurité. Et cependant, si le roi m'assu- » rait bien positivement que vous avez pro- » jeté et voulu exécuter quelque crime odieux » ou capital, je paroîtrois étonné sans doute; » mais je ne prendrois point votre défense. » Non, je ne me chargerai jamais auprès de » lui, de la cause d'aucun de ceux qu'il accu- » sera, parce qu'un homme à sa place a trop » de moyens de savoir mille choses que nous » ignorons tous. » Cet aveu de sa part semble d'abord prouver de la pusillanimité; mais il détruisoit bien ce soupçon, par le courage avec lequel il repoussoit tous les traits que l'on se permettoit de lancer contre la nation française. Il n'a jamais laissé sans réplique ferme et courageuse aucun trait semblable, fût-il lancé par le roi : il ne les pardonnoit pas même à la plaisanterie la plus gaie; et

comme ses réponses étoient en général justes au fond, franches, vives et honnêtes, il ne pouvoit que produire à la longue un effet très-sensible, sur-tout dans une cour où tant d'autres personnes ont toujours mis autant de persévérance que d'adresse à nous décréditer. Il n'y a point d'exagération à dire qu'à cet égard nul autre homme n'a été aussi utile que lui à la France auprès de Frédéric, qui n'étoit que trop enclin à estimer peu les nations aussi bien que les individus. Ce qui s'est passé dans ce pays depuis qu'il l'a quitté, a bien justifié cette observation.

Les ménagemens politiques que l'amitié, l'âge et l'expérience faisoient prendre au marquis, étoient extrêmes. Je me rappelle qu'un soir où mon ordre portoit d'aller le prendre pour monter ensemble chez le roi, il me prévint que Frédéric vouloit me consulter sur une rime qui le tourmentoit depuis huit jours. « Mon ami, ajouta-t-il, je sais que cette rime » n'est pas bonne ; mais vous le jeterez dans » le plus cruel embarras, si vous le lui dites, » car il a vainement épuisé tous les moyens » de la remplacer par une autre, et il s'agit » d'une pensée à laquelle il tient beaucoup. » J'ai eu pitié de lui, et lui ai cité quelques

» vers de La Fontaine, où l'on retrouve la même
» faute. J'ai cherché, pour sa propre tran-
» quillité, à lui persuader que si cette rime
» n'étoit pas conforme aux règles de l'école,
» elle étoit néanmoins tolérée. N'allez pas me
» contredire, je vous prie; considérez combien
» il importe pour les sciences et les arts, que
» les plus grands souverains les aiment, es-
» timent ceux qui les cultivent, et s'en occupent
» eux-mêmes. Et qu'importe, au fond, qu'il y
» ait quelques mauvaises rimes dans les poésies
» du philosophe Sans Souci? » Je lui répondis en riant, qu'il me donnoit des raisons excellentes à la cour; mais qu'ayant résolu de ne jamais dire que ce que je croirois être vrai, je dirois que la rime étoit contre les règles, si le roi me consultoit; que seulement je tâcherois de le dire sans le mettre en colère. Heureusement le roi s'étoit ravisé, et ne parla point de sa rime.

Le marquis d'Argens méritoit, à tous égards, que l'amitié du roi pour lui fût constante et toujours délicate. Je ne dirai pas que pour trouver un ami constant dans un roi, il faut traverser l'histoire toute entière, et remonter jusqu'aux temps qu'on appelle, à si juste titre, *les temps fabuleux*: on m'objecteroit avec raison, l'amitié de Frédéric pour Jordan. Je ne

dirai pas même que Frédéric et Jordan n'ayant guère vécu ensemble que douze ans, et à une époque où ils étoient loin d'être vieux, leur amitié peut être considérée comme sincère et fidèle, plutôt que constante. Ne calomnions point les belles ames: Jordan étoit homme à n'avoir jamais aucun tort; d'Argens, avec tant de titres pour se faire aimer et chérir, étoit de caractère à fournir journellement des armes et des sujets de plaintes contre lui. C'est ainsi que plusieurs causes contribuèrent peu à peu à faire descendre ce philosophe provençal, du noble rang d'ami, au simple rang de courtisan usé, négligé et presque méprisé. Ce sont ces causes que nous allons développer; nous en distinguerons quatre, dont la première est la familiarité à laquelle l'habitude de vivre ensemble, la gaîté de Frédéric dans les conversations, et les saillies de son esprit, amenoient naturellement tous ceux qu'il admettoit dans sa société; mais familiarité dont il abusoit étrangement ensuite.

La gaîté de ce monarque devenoit presque nécessairement contagieuse pour les autres. Comment voir un grand roi se livrer, de si bonne grace, à ce mouvement qui semble caractériser les belles ames, sans s'y laisser

aller soi-même? On veut payer une saillie par une autre saillie; on est flatté de s'acquitter avec celui qui semble n'être occupé qu'à rendre sa société agréable; mais trop souvent il faut une victime aux railleurs : nous ne rions guère que ce ne soit aux dépens de quelqu'un. Dans les sociétés ordinaires, on ménage au moins ceux qui sont présens; mais cette attention peut-elle être une règle pour un roi? Le sarcasme étoit si facile et si naturel à Frédéric! son esprit fin le saisissoit si heureusement! comment, avec sa vivacité, auroit-il songé à le supprimer ou à l'adoucir? D'ailleurs, il paroît qu'il s'étoit fait un système de se délasser le soir, avant l'heure de son repos, de tous les travaux de la journée, et de sauver, en quelque sorte, la nuit, de toutes les sollicitudes du jour. En ce cas, il ne devoit, pour ainsi dire, avoir alors aucun frein. Ce n'est que dans le plein et entier exercice de la liberté, que les hommes, et par conséquent les rois eux-mêmes, trouvent des jouissances qui les satisfassent. Ainsi, Frédéric plaisantoit sans ménagement, même ceux à qui il parloit. En ces sortes de circonstances, que pouvoit faire le courtisan? Il se prêtoit, le mieux qu'il lui étoit possible, à la nécessité; il tâchoit de

se faire au moins un mérite de sa condescendance ; il s'efforçoit de rire avec les autres : et Frédéric, quand il étoit seul, réfléchissoit sur tout ce qui s'étoit passé, et ne manquoit pas de suspecter de lâcheté ceux qui avoient été l'objet de ses railleries. On peut croire aussi qu'il entroit de la politique, même dans ses délassemens ; qu'il harceloit principalement les autres pour connoître leur esprit et leur caractère, et qu'il poursuivoit à outrance ceux qu'il avoit d'abord attaqués plus gaîment que méchamment, afin de voir jusqu'où pouvoit aller leur bassesse : aussi n'a-t-il jamais eu et montré qu'un véritable mépris pour ceux qui avoient eu le plus de patience et de résignation dans ces occasions dangereuses et délicates.

Par malheur, le marquis d'Argens étoit trop vif et trop loyal pour prévoir et éviter ce danger. Enchanté de trouver d'abord tant d'aménité et de politesse dans un roi, et tant de gaîté et d'esprit dans ses conversations, il ne songea qu'à en jouir, et crut s'en rendre plus digne, en y coopérant de son mieux. Lorsque l'expérience lui eut appris que là plus qu'ailleurs la familiarité avoit des suites funestes, il ne fut plus temps de se tracer un autre système,

La seconde cause du discrédit où l'on s'apercevoit que le marquis d'Argens étoit tombé, c'étoient ses propres foiblesses, et sur-tout sa superstition. Il craignoit la mort au point que la seule idée d'en être menacé, pouvoit lui faire faire des choses ridicules. C'est d'après ces dispositions, qu'ayant ouï dire que l'urine de ceux qui approchoient de ce dernier terme de la vie, se noircissoit dans les vingt-quatre heures, il a été long-temps dans l'habitude de conserver de la sienne dans des vases qu'il alloit examiner plusieurs fois le jour, jusqu'à ce que quelques personnes instruites de cette pusillanimité, eussent secrètement découvert ce dépôt, et y eussent mêlé un peu d'encre; ce qui l'effraya tellement, qu'il fallut lui avouer la supercherie qu'on lui avoit faite, pour lui sauver une maladie grave. Il lui étoit impossible de tenir à une table où il y eût treize convives. Je l'ai vu à un repas où j'étois à côté de lui, prendre mon couteau et ma fourchette qui, par hasard, étoient croisés, et les remettre sur des lignes parallèles; et comme je lui témoignois ma surprise de lui voir prendre ce soin, me dire: « Je sais bien que cela n'y fait » rien; mais ils seront aussi bien comme je » les place. » Sa nièce, madame de la Canorgue,

m'a raconté que, dans le temps qu'il travailloit à son long ouvrage sur l'esprit humain, il lui arriva un soir de se trouver si bien disposé et si heureusement inspiré, qu'il ne fut pas possible de lui faire quitter son bureau avant minuit, et qu'il vint souper très-content de lui-même, et fort gai, quoique son gigot se fût desséché devant le feu à l'attendre; mais que s'étant rappelé, en se mettant à table, que c'étoit le premier vendredi du mois, il étoit allé à l'instant même jeter au feu tout ce qu'il avoit écrit dans la journée.

Le jeune prince Guillaume de Brunswick: en me parlant du silence respectueux dans lequel il se renfermoit à la table du roi son oncle, me disoit que, seulement lorsque la conversation paroissoit languir, il avoit soin de pousser quelque plat vers celui des convives qui sembloit vouloir en prendre; mais de le pousser de manière à renverser une salière; sur quoi le roi ne manquoit pas de s'écrier: « Ah, mon neveu, qu'avez-vous » fait? Prenez garde que le marquis ne s'en » aperçoive! Eh vîte, vîte, jetez une pincée » de sel au feu! Jetez-en une autre par- » dessus votre épaule gauche, mais en riant. » Et voilà comment, me disoit ce jeune prince,

je ranime la conversation pour au moins un quart-d'heure.

Quoique le marquis fût très-superstitieux, et qu'il eût été impossible à sa raison de dompter, à cet égard, son imagination trop vive, trop ardente, et frappée, dans son enfance, des fables absurdes dont le peuple surcharge sa religion, il n'en détestoit que plus fortement la superstition en général; jamais il ne lui faisoit grâce dans les autres. On étoit sûr de retrouver en lui l'auteur de *la Philosophie du bon sens*, dès qu'il étoit en état de consulter sa raison. Dans un petit voyage où lui et Maupertuis n'eurent un soir qu'une chambre pour eux deux, le président de l'académie s'étant mis à genoux devant son lit pour dire ses prières du soir avant de se coucher, son compagnon, surpris, s'écria: « Maupertuis, que faites-vous? Mon ami, » nous sommes seuls! »

Puisque j'ai placé ici le nom de Maupertuis, je citerai une autre anecdote où il est encore question de lui. Dans le temps que le marquis étoit le plus occupé de son *Recueil sur l'Esprit humain*, je fus témoin d'une longue contestation entre lui et ses amis, Sulzer, Mérian, Beausobre et le Catt, au sujet d'un article

que le marquis avoit placé dans son ouvrage, et dont les autres académiciens demandoient et obtinrent enfin la radiation. Je ne pris point de part à cette discussion, parce que j'étois encore nouveau-venu dans ce pays, et étranger aux personnes dont on parloit ; mais j'étois intérieurement de l'avis de d'Argens, persuadé, comme lui, que la vraie philosophie proscrit les faux et misérables ménagemens qui inspiroient tant de zèle contre la publication d'une anecdote peu honorable à feu le président de Maupertuis. Certainement l'honneur de la philosophie est très-indépendant de la moralité d'un homme qui porte le nom de philosophe, au lieu qu'il tient essentiellement à la vérité. Quoi qu'il en soit, le fait dont il s'agissoit, et sur la certitude duquel on étoit d'accord, est que Maupertuis, résidant souvent à Potzdam, s'y étoit fait une maîtresse d'une jeune personne pauvre, mais très jolie ; et que cette fille étant devenue grosse, il eut peur que ses amours ne vinssent à s'ébruiter, et ne lui fissent une querelle très-fâcheuse avec sa femme, avec toute la famille des Brédow, à laquelle cette dame appartenoit, et même avec le roi, qui n'aimoit pas les scandales

propres à indisposer le public. Pour prévenir les chagrins et les tracasseries qu'il redoutoit, Maupertuis usa de tout son crédit auprès du commandant militaire de Potzdam, qui fit enlever cette fille dans le plus grand secret, et la fit renfermer, sans bruit, à Spandaw, où elle a vécu assez long-temps, toujours entièrement inconnue; car on avoit pris toutes les précautions possibles pour que ses parens ignorassent ce qu'elle étoit devenue, et pour qu'elle-même n'osât parler, et, en tout cas, ne pût se faire entendre.

Frédéric aimoit beaucoup à parler de théologie, et même à imiter le style des écrivains ascétiques, ainsi que je l'ai dit ailleurs : c'est ce qui nous a valu, entr'autres, son commentaire sacré sur le conte de *Peau-d'Ane*, et un autre écrit théologique ou religieux, intitulé : *Mandement de monseigneur l'évêque d'Aix, contre les impies se disant philosophes.* Immédiatement après la guerre de sept ans, le marquis étoit venu passer quelques mois auprès de sa famille. Lorsqu'il fut près de retourner à Berlin, Frédéric composa le mandement dont il s'agit, le fit imprimer, et en fit parvenir des exemplaires sur la route du voyageur philosophe, en prenant

ses mesures pour que celui-ci trouvât de ces exemplaires dans les auberges où il s'arrêteroit, et même dans les appartemens qu'il y occuperoit. La pièce étoit une franche déclaration de guerre à la philosophie. Le marquis y étoit nommé, et personnellement excommunié. L'ouvrage avoit toutes les convenances de ce genre d'écrits : le ton en étoit apostolique, les citations très-chrétiennes, et les discussions bien plus animées par le zèle, que fortifiées par des raisonnemens approfondis. Il y avoit, en un mot, tout ce qu'il falloit pour que le marquis y fût trompé; et il le fut complétement. Le chagrin qu'il conçut en lisant cette pièce, fut extrême, sur-tout à cause de son frère, premier président du parlement de Provence. Dans sa colère, il ne songeoit qu'à se venger; l'imprimé ne sortoit pas de ses mains : à chaque instant il y reportoit les yeux. A la fin, en relisant le titre et le préambule, il vit que le saint pasteur se qualifioit *évêque* et non *archevêque ;* et cette observation fut pour lui un trait de lumière, qui lui fit deviner toute la supercherie. Aussi, le lendemain, avant de se remettre en route, il fit mettre à la poste une lettre, où, rendant compte à Frédéric de son em-

pressement à le rejoindre, il lui racontoit comment le démon de la guerre avoit cherché à soulever une brebis fidèle contre son pasteur; ajoutant: « Que le diable voulant faire » le mal, n'est presque jamais assez fin; qu'il » lui échappe toujours quelque balourdise; » qu'en ce cas particulier, ce génie de dis- » corde avoit négligé de consulter l'almanach » royal, livre précieux, que l'on n'aime pas » en enfer, attendu que, comme l'a ob- » servé un roi très-chrétien, c'est, après les » livres saints, celui qui contient le plus de » vérités; que si le diable avoit jeté les yeux » sur l'almanach royal, il y auroit vu que la » ville d'Aix a un *archevêque*, et non simple- » ment un petit *évêque*, ainsi que tant de bi- » coques; que cette erreur décéloit tout à la » fois l'ignorance et l'œuvre du méchant; que » pour lui, dès qu'il auroit mis son hommage » aux pieds de sa majesté, il feroit un traité » complet historique, philosophique et chré- » tien sur les ruses et les maladresses du » malin esprit; et que, s'il ne parvenoit pas » à faire rougir le père du mensonge, il » contribueroit au moins à prévenir les ames » simples et honnêtes contre ses piéges; qu'en » attendant, il alloit écrire à notre saint-père

» le pape, pour lui dénoncer cette diablerie,
» en interjeter appel au futur concile, et ce-
» pendant demander que cet écrit de ténèbres
» fût frappé d'un juste anathème, et conve-
» nablement noté à l'index. »

Ce qui nuisit le plus au marquis d'Argens auprès du roi, ce fut son mariage : c'est la troisième des causes de discrédit que j'ai annoncées. Il épousa, dans le cours de la guerre de sept ans, mademoiselle Cochois l'aînée, comédienne française, à Berlin. Cette famille Cochois étoit attachée au théâtre de cette ville depuis long-temps : le père et la mère y étoient morts. Le fils, qui remplissoit supérieurement les rôles d'Arlequin, avoit passé en Russie, où il avoit de grands succès, et étoit chèrement payé et fort aimé, mais où il se déplaisoit extrêmement, d'où il vouloit toujours partir, et où il est mort de mélancolie, dans un âge peu avancé, et sans héritiers. L'actrice, devenue marquise d'Argens, avoit encore une sœur plus jeune, fort jolie, et première danseuse à l'Opéra de Berlin.

La demoiselle Cochois l'aînée, femme plutôt laide que belle, mais douée d'un excellent esprit, avoit d'ailleurs beaucoup de connoissances et de talens. Elle peignoit fort bien, et

et étoit sur-tout grande musicienne. Elle savoit, outre le français, l'allemand et l'italien, la langue latine, et même un peu la langue grecque qu'elle avoit apprise par complaisance pour le marquis. Celui-ci avoit voulu la conduire jusqu'à l'hébreu; mais elle en avoit trouvé les lettres trop barbares, et n'avoit pu en digérer l'alphabeth. Quant à son caractère, il étoit doux, réfléchi, honnête, et très-soutenu. Elle avoit l'art de réunir, sous l'apparence de la plus grande simplicité, toutes les attentions propres à plaire à son mari, et à se concilier l'estime générale.

Dans un souper que le marquis donna aux académiciens, à l'époque où M. de la Canorgue étoit venu le voir, il eut avec son épouse la dispute la plus gaie et la plus originale, par le ton d'importance et de vivacité qu'il feignoit d'y mettre : il s'agissoit de la musique italienne que madame d'Argens préféroit à la musique française. « Mes amis, » s'écrioit le mari, je vous annonce que si » jamais il y a divorce entre madame et » moi, ce sera pour la musique italienne! » Eh bien, madame, il faut enfin terminer » cette querelle, et prendre nos amis pour

» juges. Dites-moi donc quel est l'air italien » où, selon vous, la musique rende le mieux » le sens des paroles? » La marquise cita une ariette dont les paroles sont fort tendres; et à l'instant son mari, à soixante-dix ans ou bien près, se mit à chanter cet air, d'abord sur les paroles italiennes, et ensuite en le parodiant sur ces mots français, qu'il prétendit y convenir encore mieux : *Pierrot, tourne le rôt : tourne, tourne le rôt, Pierrot, Pierrot*, etc. J'ai vu peu de scènes plus comiques. J'étois à côté de la marquise, et je lui demandai ce que c'étoit que l'architecture gothique, observant ensuite que tout ouvrage de l'art qui étoit surchargé d'ornemens, devoit être réputé gothique, soit qu'il nous vînt du Midi ou du Nord. « Ah, monsieur, me dit-elle, » je ne vous croyois pas si méchant; mais » vous me le paierez. »

Le mariage du marquis, contracté pendant la guerre de sept ans, avoit été fait à l'insçu du roi. Après la paix, il fallut bien se résoudre à le déclarer; affaire vraiment délicate, dans laquelle intervinrent tous ceux qui tenoient à la société philosophique de Sans-Souci. Après avoir bien discuté tous les moyens de dire le mot fatal, il fut décidé

que la marquise iroit se promener dans les jardins de Sans-Souci, à l'heure où le monarque avoit coutume d'y prendre l'air; que sa toilette seroit assez soignée pour attirer l'attention, mais noble et très-décente, et que mylord Maréchal se chargeroit du reste. Ce plan fut suivi : le mylord, qui accompagnoit Frédéric dans sa promenade, en passant par une allée peu distante de celle où étoit la marquise, la salua comme on salue de loin une dame que l'on connoît et que l'on respecte. Ce salut fit naître la question que l'on avoit prévue : *Qui est cette dame?* Mylord Maréchal répondit simplement, et avec une sorte de négligence, que c'étoit la marquise d'Argens. « Comment! » reprit le monarque surpris, et d'un ton » sévère, est-ce que le marquis est marié? » — Oui, sire. — Et depuis quand? — Depuis quelques années. — Eh quoi! sans » m'en avoir parlé! — C'étoit pendant la » gucrre; et alors on n'eût osé importuner » votre majesté de semblables bagatelles. — » Et qui donc a-t-il épousé? — Mademoiselle » Cochois. — Mademoiselle Cochois! C'est » une extravagance que je ne souffrirai pas. » Il fallut du temps et beaucoup de zèle pour

calmer l'ame indignée du roi. Tandis que tous ceux qui entouroient ce monarque, y travaillèrent, le marquis ne fut point appelé, et ne se présenta point. Enfin, Frédéric prit son parti, revit d'Argens comme auparavant, mais ne lui parla jamais de sa femme.

Le roi savoit bien néanmoins, et depuis long-temps, que le marquis la voyoit beaucoup, et lui étoit fort attaché; mais aux yeux de la politique, il y a loin de ces sortes de liaisons à un mariage. Je citerai une plaisanterie dans laquelle on la voit jouer un rôle, et qui suffit pour prouver que leur attachement mutuel étoit connu. Mademoiselle Cochois avoit fait une robe de chambre au marquis, d'une robe riche qui lui avoit servi sur le théâtre dans les rôles de reine. Lorsqu'elle l'apporta, le marquis enchanté voulut l'essayer à l'instant, et la trouva tellement à son gré, qu'il ne voulut plus la quitter du reste de la soirée. Comme néanmoins il devoit monter chez le roi à sept heures, il fit annoncer qu'il étoit malade. Frédéric fut instruit de tous ces détails, et pour punir l'enfantillage et le mensonge de ce philosophe; il s'affubla en prêtre, fit mettre en noir ceux qui se trouvoient auprès de lui,

et tous descendirent en procession chez le marquis logé au dessous de l'appartement du roi. Celui qui marchoit le premier, avoit une sonnette qui fut entendue dans les appartemens lorsque l'on étoit encore sur l'escalier. *La Pierre* courut pour savoir ce que c'étoit, et son prompt rapport persuada que c'étoit au marquis qu'on en vouloit. Pour ne pas être trouvé debout, et n'ayant plus le temps de se déshabiller, celui-ci s'enfonça dans son lit avec les vêtemens qu'il avoit. A l'instant, la procession entra lentement et gravement, et vint se ranger en demi-cercle devant le prétendu malade. Le roi, qui fermoit la marche, se place au milieu de ce demi-cercle, et annonce au marquis que l'église, toujours tendre mère, et pleine de sollicitude pour ses enfans, lui envoie les secours les plus propres à le fortifier dans l'état critique où il se trouve : il lui fait une courte exhortation pour l'engager à se résigner ; et ensuite, soulevant la couverture du lit, et répandant toute une bouteille d'huile sur la belle robe de chambre, promet à son frère mourant, que cet emblême de la grâce lui donnera immanquablement, pour peu qu'il ait le don de la foi, le courage nécessaire pour passer

dignement de ce monde en l'autre ; après quoi on lui dit adieu, et la procession se retira du même pas et aussi sérieusement qu'elle étoit venue. Il seroit difficile de dire combien le marquis regretta sa belle robe de chambre, et combien cette farce le mortifia ; quoiqu'il sût bien quel étoit le goût du roi pour ces sortes de mystifications, et que lui-même eût eu sa part dans quelques-unes, et notamment dans celle que je vais rapporter, et qui mérite d'être connue.

Le pasteur d'un village situé au fond de la Poméranie, irrité contre Frédéric, on ne sait pourquoi, fit, dans un sermon sur le meurtre des Innocens, une sortie violente contre ce souverain, qu'il compara au tyran Hérode. Bientôt on fut informé à Potzdam de cet excès de démence ; et le club philosophique eut à délibérer s'il falloit punir le coupable, et ensuite à concerter quelle peine lui seroit infligée. En conséquence de l'arrêté qui fut pris à cet égard, le pasteur reçut un mandat en bonne forme, mais bien grave et bien sec, par lequel le vénérable consistoire supérieur lui enjoignoit de se présenter en sa séance de tel jour, à Potzdam. Cet homme, très-inquiet, ne vit d'autre parti à prendre

que celui de l'obéissance. Il fit, sur les chariots de poste, cette longue route dans les froids les plus rigoureux de l'hiver. Les ordres étoient donnés par-tout pour qu'il ne pût découvrir la fausseté du mandat. On sut à point nommé son départ et son arrivée. Il n'avoit encore eu le temps de faire aucune information, qu'un homme, ayant le costume d'un bedeau, vint le prendre et le conduire au consistoire assemblé. Ce consistoire avoit le roi pour président : les confidens de sa majesté en étoient les membres ordinaires. Tous étoient vêtus en pasteurs ou en anciens : habits et manteaux noirs, grandes perruques, chapeaux à ailes arrondies, et maintien grave. M. le président commença par lui demander s'il étoit un *tel*, pasteur à *tel* endroit. Après en avoir eu une réponse affirmative, il lui dit que le vénérable consistoire avoit appris qu'il étoit scandaleusement ignorant dans les choses mêmes dont il étoit chargé d'instruire ses ouailles, et que l'on avoit décidé, vu l'importance de l'accusation, qu'il seroit mandé pour être examiné et interrogé à cet égard; qu'ainsi, et d'après les ordres du vénérable consistoire, il alloit lui faire quelques questions relatives à la doctrine de la sainte église.

Ensuite il lui demanda combien il y avoit eu d'Hérodes, rois en Judée? Ici, le pauvre pasteur, qui n'avoit jamais ouï parler que d'un seul Hérode, ne put que répondre, avec embarras et tremblement, qu'il pensoit qu'il n'y en avoit eu qu'un. « Vous vous trompez, » mon frère, répliqua le président : on en » distingue deux, qui sont très-connus : » Hérode l'*Ascalonite*, surnommé *le Grand*, » et Hérode *Antipas*, son fils. Mais lequel » des deux ordonna le massacre des nou- » veau-nés ? et quel âge falloit-il avoir » pour n'être pas compris dans cette pros- » cription? » Après avoir vainement attendu une réponse à ces nouvelles questions, le président reprit la parole, et dit au pasteur : « Ce n'est qu'avec une vive douleur, mon » frère, que nous voyons qu'on nous a fait » un trop fidèle rapport sur votre compte. » Comment avez-vous pu, étant vous-même » dans les plus épaisses ténèbres de l'igno- » rance, vous charger de l'important et » redoutable emploi d'éclairer les enfans de » l'église? Ne concevez-vous pas que Dieu » et les hommes vous reprocheront éternel- » lement les égaremens du troupeau qui vous » est confié, tant les égaremens d'où vous ne

» l'aurez pas ramené, que ceux où vous
» l'aurez fait tomber? Et s'il est vrai que nos
» crimes ne sont en général que des résultats
» de notre ignorance, jugez vous-même du
» risque auquel vous vous exposez! Malheu-
» reux, vous vous damnez, et, sans doute,
» vous en seriez le maître, s'il ne s'agissoit
» que de vous! mais doit-on encore vous
» permettre de damner ceux que vous avez
» à conduire au port du salut? Non, sans
» doute, et nous devrions vous déposer, ou
» au moins vous interdire pour un temps.
» Cependant nous n'oublierons pas que l'es-
» prit de la religion est un esprit de douceur
» et de charité, et nous différerons encore
» pour cette fois cet acte de rigueur, dans
» l'espérance que vous vous corrigerez; que
» vous vous imposerez la loi de ne jamais
» parler de ce que vous n'aurez pas appris;
» que vous consacrerez tous vos momens à
» l'étude, et qu'en un mot vous nous pro-
» mettrez ici, sur votre conscience et votre
» salut, de ne rien négliger pour édifier
» autant par vos lumières et votre retenue,
» que vous avez scandalisé par votre insou-
» ciance et votre témérité. Allez donc, mon
» frère; retournez dans votre paroisse, vous

» humiliant, vous confondant devant le Sei-
» gneur, et n'oubliant pas que le vénérable
» consistoire aura toujours les yeux ouverts
» sur vous. »

Le pasteur, ainsi congédié, fut reconduit à son auberge par le bedeau supposé, qui lui conseilla de bonne amitié de repartir tout de suite. Il revint en effet à Berlin dès le même jour; mais ayant voulu voir quelques amis avant de continuer sa route, il apprit, et n'en fut que plus effrayé, que jamais le consistoire supérieur ne s'assembloit à Potzdam; et qu'enfin c'étoit le roi qui lui avoit donné cette leçon, pour le punir de la belle comparaison qu'il avoit osé faire aux dernières fêtes de Noël.

La dernière des causes du discrédit que j'ai annoncées, tient à un marché conclu entre le marquis et le roi, dans les premiers temps de leur amitié. Ce fut à cette époque que le marquis déclara qu'il se dévouoit au service de sa majesté jusqu'à l'âge de soixante-dix ans; mais qu'il demandoit d'avance la permission de se retirer lorsqu'il auroit atteint cet âge, d'autant plus qu'alors on ne pouvoit guère vivre à la cour sans y être inutile, ridicule et malheureux. Comme Frédéric voyoit un in-

tervalle de trente ans entre le terme où cette séparation pourroit avoir lieu, et la proposition qu'on lui en faisoit, il ne fit aucune difficulté de souscrire à ce marché. « Ainsi, » lui dit le marquis, le jour où j'aurai atteint » mes soixante-dix ans, je vous enverrai mon » extrait baptistaire, que vous vous voudrez » bien recevoir comme un extrait mortuaire; » et vous direz : *le marquis d'Argens est mort.* » — J'y consens, répondit le roi : mais alors » où irez-vous ? Sire, reprit le marquis, » j'irai végéter et mourir réellement au sein » de ma famille. — En ce cas, vous deviendrez » donc dévot et religieux ? — Oui, sire, » très-dévotement reconnoissant de toutes » vos bontés pour moi, et très-religieusement » admirateur de tout ce que vous avez fait et » aurez fait pour le bien de l'humanité, les » sciences et la gloire. — Fort bien; mais il y » a en ce monde une autre religion dont vous » n'êtes pas un partisan bien zélé : finirez-vous » par en reprendre le masque, et vous prêter » à ses lois, après l'avoir frondée pendant » toute votre vie ? Irez-vous jusqu'aux petites » cérémonies qu'elle recommande, lorsque » vous serez près de mourir ? — Oui, sire; je » m'y résoudrai par amitié pour mon frère,

» et pour l'intérêt de ma famille. — C'est-à-
» dire que vous trahirez les intérêts de la phi-
» losophie ? vous lui deviendrez infidèle ? —
» Nul homme sensé ne sera la dupe de cette
» apparente infidélité ; et si le rôle que je
» jouerai ne paroît pas d'abord bien noble,
» on l'excusera à cause du motif qui m'aura
» déterminé ; et, en tout cas, ce n'est pas à
» moi qu'il faudra s'en prendre de ce que
» les hommes ne m'auront laissé que l'alter-
» native de feindre, ou de faire beaucoup
» de mal à des parens que je chéris et qui
» m'aiment. »

Ces sortes de questions très-souvent répé-
tées et discutées, n'étoient pour le roi qu'un
amusement, tant qu'on n'en appercevoit l'objet
qu'à si grande distance. On pouvoit croire
que le temps, de nouvelles circonstances, des
intérêts nouveaux, d'autres liaisons, et enfin
l'inconstance humaine feroit oublier ou aban-
donner ce projet. Peut-être ces conjectures
se fussent-elles réalisées, si le marquis eût
perdu son frère, et que le roi lui eût toujours
conservé les mêmes sentimens, et montré les
mêmes égards. Mais l'amitié des deux frères
s'accroissoit avec l'âge : à chaque voyage que
le marquis faisoit en France, le président

d'Eguilles le recevoit toujours avec une tendresse nouvelle; et l'esclavage, la gêne, les sarcasmes, ou le persifflage qui l'attendoient au retour, lui rendoient d'année en année sa chaîne plus pesante, et l'affermissoient dans son premier plan. A la fin, ce n'étoit qu'avec une vive impatience qu'il attendoit que l'heure sonnât ses soixante-dix ans, et par conséquent son départ. Dans le voyage qu'il fit en 1763, son frère lui céda le terrain qu'il paroissoit desirer à Eguilles, pour y bâtir une maison, et y former un jardin. Les plans de l'une et de l'autre furent arrêtés entre les deux frères, et l'on commença de suite les travaux. En 1766, tout fut achevé, la maison sèche et meublée, le jardin planté et bien entretenu, le tout par les soins et sous la direction du premier président. Cependant l'heure avoit sonné, et le marquis n'osoit partir. Depuis long-temps on ne parloit plus du marché. Quelque adresse que le courtisan eût mise les dernières fois à en rappeler l'idée, le monarque en avoit témoigné de l'humeur. Le premier n'eût pu insister ou y revenir, sans s'exposer à de cruels reproches, ou à des mortifications plus cruelles encore. Il est aisé de concevoir le malaise que le marquis devoit

éprouver dans une semblable position : il en avoit un chagrin qu'il n'étoit quelquefois pas le maître de dissimuler; et c'étoit pour lui un adoucissement nécessaire, que d'épancher son ame dans le sein de l'amitié. « Ah, mon » ami, » me disoit-il lorsque nous étions seuls, « ne comptons jamais pouvoir civiliser les » rois ! En vain on espère les adoucir par le » secours des arts; en vain on parvient à les » leur faire aimer, et même à les leur faire » cultiver avec succès. Ce sont des lions que » l'on se flatte mal-à-propos d'avoir appri- » voisés : ils sont essentiellement farouches, » fantasques et sanguinaires. Au moment » qu'on s'y attend le moins, leur instinct se » réveille, et vous tombez victimes de leurs » griffes ou de leurs dents, sans que vous » ayez pu le prévoir. Croyez-vous, » me di- soit-il dans une autre occasion, « croyez-vous » qu'un grand roi puisse réellement conserver » quelque sensibilité pour des individus? Que » la nature lui ait donné tout le génie et tous « les talens qu'il vous plaira; qu'il chérisse les » muses, et en protège les favoris ou les nour- » rissons; que même son ame soit douée de » mille qualités aimables, qu'elle soit natu- » rellement sensible et expansive; qu'est-ce

» que tout cela doit devenir dans un long et
» continuel exercice de leur souveraineté ?
» Et que sont les particuliers aux yeux de
» celui qui journellement décide du sort des
» nations ? Qu'est-ce que des atômes, pour
» celui qui ne voit, ne connoît et ne manie
» que de grandes masses ? Ne nous y trompons
» pas ; les souverains qui restent accessibles
» soit à la pitié, soit à d'autres sentimens
» semblables, n'ont jamais gouverné par eux-
» mêmes, ou ne sont que des ames foibles
» et sans consistance. Et que sera-ce, si ces
» souverains ont eu à soutenir de grandes et
» longues guerres, et les ont soutenues d'une
» manière glorieuse ? Quand un homme de
» ce rang a vu trente fois sous ses yeux vingt
» mille de ses semblables étendus morts ou
» mutilés sur un champ de bataille, et qu'il
» s'est dit : *Voilà le fruit de mon génie et de*
» *mon courage ! voilà la base sur laquelle*
» *s'élève, pour les temps à venir, le trophée*
» *de ma gloire !* Comment voulez-vous qu'il
» puisse encore compter pour quelque chose
» et les individus, et leurs droits, ou leurs
» souffrances ? Non : il faut nécessairement
» qu'en pareils cas, la plus belle ame du
» monde devienne froide, sèche, dure et

» absolument insensible ! En ce cas, quelle folie
» que de lui parler d'amitié ou de toute autre
» vertu consolatrice ! Le nom en sera toujours
» insignifiant à ses oreilles ; et, sur ses lèvres,
» ce sera un blasphême et une profanation,
» ou bien ce sera une dérision encore plus
» odieuse. »

Telles sont les idées affligeantes qui ont tourmenté le marquis d'Argens dans les derniers temps de son séjour à Berlin, et qu'il a remportées dans son pays, comme le fruit de plus de trente ans d'expérience, et le salaire de sa bonne-foi. L'amertume et l'exagération qu'on y remarque, nous montrent combien ce vieillard étoit aigri : comment alors ne pas devenir injuste ?

Les soixante-dix ans étoient bien passés, comme je l'ai déjà dit, et l'on n'osoit présenter l'extrait baptistaire. Jamais le marquis ne put prendre sur lui de parler de son âge, ni de congé ; et après avoir inutilement lutté contre sa propre foiblesse, ou, si l'on veut, contre sa prudence, il se décida enfin à mourir victime de son attachement pour le roi, ou au moins à attendre la mort de ce monarque pour redevenir libre. C'est ainsi qu'il se borna à demander un congé de six mois, pour aller dans son

pays,

pays; embrasser encore son frère, et terminer quelques affaires de famille. Ce ne fut pas sans regret qu'on lui accorda sa demande; le roi exigea même de lui, parole d'honneur, qu'il reviendroit au terme fixé.

Je n'ai pas besoin de dire avec quel empressement d'Argens fit le trajet de Berlin à Aix, ni combien il lui en coûta de repartir de cette dernière ville, pour venir reprendre des chaînes que tant de causes accumulées avoient rendues si pesantes. Mais enfin il voulut tenir sa parole, et se remit en route. . . . .

Tant d'efforts sur lui-même, à son âge surtout, ne pouvoient manquer d'influer sur sa santé : aussi ne marchoit-il que de souffrances en souffrances, et par conséquent avec plus de lenteur qu'il n'eût voulu, jusqu'à ce qu'enfin il fut forcément arrêté à Bourg-en-Bresse par une maladie longue et très-grave. La marquise, entièrement occupée à le soigner, ne songea point à écrire; et cependant le terme du congé expira. Fredéric qui n'oublioit rien, soupçonna le marquis d'avoir voulu le tromper. On vint chez la sœur de la marquise, et chez tous les académiciens qui avoient eu quelque liaison avec leur directeur, s'informer si l'on n'avoit point de ses nouvelles; et comme il se trouva que per-

sonne ne savoit rien, et qu'il y avoit plusieurs mois qu'il n'étoit venu aucune lettre ni de l'époux; ni de l'épouse, les soupçons du roi se changèrent tout-à-coup en certitude. Alors l'indignation et la colère furent extrêmes. Des ordres furent adressés le même jour à toutes les caisses qui avoient à payer les pensions du marquis; ordres qui enjoignoient d'effacer ce nom sur les états, et défendoit de lui rien payer à l'avenir. Sulzer, ayant vu cet ordre à la caisse de l'académie, crut qu'il étoit de son devoir d'en prévenir notre ancien directeur, et remit en conséquence, mais en secret, une lettre à un voyageur, qui promit de s'informer du marquis sur toute la route, et de lui donner la lettre s'il le rencontroit; et s'il ne le rencontroit pas, de la lui adresser de France chez le président d'Eguilles. Le voyageur trouva à Bourg le marquis convalescent et prêt à repartir pour Berlin. La lettre produisit l'effet que l'on devoit en attendre : l'ancien courtisan philosophe en fut plus irrité qu'affligé. Il en écrivit à son tour une dont on n'a point su, mais dont il est aisé de deviner le contenu, et s'en retourna dans sa chère retraite, d'où il n'est plus sorti depuis, que pour quelques petits voyages dans la Provence.

C'est dans une de ces courses, qu'il est mort à Toulon des suites d'une indigestion, peu d'années après cette époque. Dès que l'on eut appris sa mort à Potzdam, on ordonna d'élever à Eguilles un monument honorable en marbre à cet ancien ami, auquel on avoit si précipitamment ôté, sur de simples soupçons, des secours achetés et payés d'avance par tant de franchise, de services et de mortifications.

Je finirai cet article par un trait qui prouve combien l'amitié fraternelle l'emporte sur l'amitié fastueuse des grands. Le marquis n'éprouvoit qu'une seule peine à Eguilles, celle de ne pas avoir de quoi établir M.lle Mina, qui, élevée chez lui depuis l'enfance, ne l'avoit point quitté. Le président devina plutôt qu'il ne découvrit ses sentimens secrets; et il engagea son frère à adopter cette aimable demoiselle. « Mais, lui dit le marquis, si elle » n'est point ma fille!—Qu'importe, répondit » le président, si elle mérite de l'être par ses » vertus, et si vous avez pour elle un at- » tachement vraiment paternel?—Eh! à quoi » lui serviroit mon nom? Ce ne seroit qu'un » fardeau de plus, puisque je n'ai point de » fortune.— Votre nom servira à lui assurer » un mariage convenable.—Et où prendrai-je

» sa dot? — J'y ai pourvu : je lui donne
» seize mille francs par l'acte où vous la dé-
» clarerez votre fille, et je lui en donnerai
» autant encore le jour de ses noces. — Vous
» n'y pensez pas, et je n'y consentirai jamais:
» ce seroit dépouiller vos enfans pour une
» étrangère. — Ce que je dois avant tout à
» mes enfans, c'est l'exemple de quelques
» vertus, et sur-tout de la justice. Vous savez
» que je n'ai jamais ratifié l'acte d'exhérédation
» que la politique plus que la colère arracha
» à feu notre père. Le bien que j'ai est donc
» plus à vous qu'à moi; et je ne vous en rends
» pas assez. En un mot, c'est une chose que j'ai
» décidée, et vous m'avez toujours trop aimé
» pour me refuser. » Le résultat de cette lutte
trop rare fut que mademoiselle Mina fut re-
connue marquise d'Argens, et épousa un jeune
conseiller au parlement. La veuve du marquis
a passé le reste de ses jours, tantôt à Eguilles,
et tantôt auprès de son élève devenue sa fille.

LE CATT.

J'AI si souvent eu occasion de parler de M. le Catt, qu'il doit me rester peu de chose à en dire ici. Son caractère froid et réservé a sans doute contribué pour beaucoup à le maintenir si long-temps en place, c'est-à-dire, depuis trois ou quatre ans avant la fin de la guerre de sept ans, jusqu'à la fin du règne de ce roi qui l'avoit connu en Hollande, et en avoit fait son lecteur et le secrétaire de ses commandemens. Il faut cependant remarquer que dans les dernières années il avoit sensiblement déchu. L'avoit-il mérité? Je l'ignore. Ce que je sais, c'est qu'il n'étoit aimé ni de la famille royale, ni du public. Le premier de ces deux malheurs provenoit, selon toutes les apparences, de ce qu'il se renfermoit très-prudemment dans le cercle de ses devoirs, et que, par conséquent, les parens du monarque n'avoient aucun service à en attendre. J'attribuerois encore le second malheur à la même cause, si, en général, on ne l'avoit pas accusé

de promettre beaucoup plus qu'il ne tenoit. J'ai vu des particuliers, et même de ses compatriotes, se plaindre d'en avoir été joués. Mais comment vivre sur le théâtre où il étoit, et ne pas déplaire? Vous ne voulez pas dire que vous n'avez pas de crédit : dès lors on vous en suppose, et l'on exige de vous tout ce que l'on a envie d'obtenir. C'est ainsi que bientôt vous serez l'objet d'une défaveur générale. On voit que je ne veux ni l'accuser, ni le disculper, n'ayant pas de connoissances assez détaillées de ce qu'il a fait ou pu faire, pour m'établir son juge. Je dirai seulement que, pour ce qui me concerne, je n'ai pas eu essentiellement à m'en plaindre, et que nous avons toujours vécu ensemble sur le ton de la bienveillance et de l'honnêteté.

Lorsque le roi eut son docteur de Sorbonne, M. le Catt fut regardé comme un homme disgracié. Etoit-ce conjecture de la part du public? ou cette rumeur tenoit-elle à des faits particuliers? Je n'en ai rien su, et n'en ai rien voulu savoir, parce que je songeois déjà à ma retraite. Ce qu'il y a de vrai, c'est que depuis ce temps-là, il n'a plus paru recevoir le même accueil qu'auparavant, quoique son prétendu compétiteur

se soit retiré. Il est aussi de la justice d'observer que sa vue s'étant très-affoiblie, il est possible que sa prétendue disgrace ait été une suite de cette infirmité, qui le rendoit incapable de rendre au monarque ses services ordinaires.

J'ai su que, depuis la mort du roi, il n'a plus été question de lui ; il est resté dans ce pays comme académicien, pensionnaire et rentier. Il m'a écrit deux fois, dans les premiers temps de notre révolution, pour m'engager à chercher quelqu'un qui voulût faire l'acquisition des manuscrits de Frédéric : il en avoit une collection beaucoup plus considérable que celle qui avoit paru chez Treuttel : il m'en envoya la liste, dans laquelle on trouve des articles très-curieux et entièrement inconnus au public. Mais il y mettoit un trop haut prix; d'où il résulta que je ne pus l'obliger ainsi que je l'aurois desiré. M. le Catt est mort aveugle, il y a déjà plusieurs années. Que sera devenue l'ample collection qu'il avoit formée avec tant de soin, durant près de trente ans?

QUINTUS.

Guichard, d'une famille roturière et sans fortune, étoit né à Magdebourg, où s'étoient fixés ses parens, issus des réfugiés français. Il avoit au parc, hors de la porte de Berlin, un cousin, nommé Lacroix, jardinier fameux en ce que c'étoit chez lui que l'on trouvoit les meilleurs cerises du pays. Ce brave homme, qui avoit cru devoir germaniser son nom, et y substituer la traduction allemande, *Creitz*, fut méconnu de son cousin, et n'en obtint jamais un salut. Guichard avoit fait ses études avec un succès marqué, et ensuite avoit passé jeune en Hollande, où il avoit été nommé professeur à Leyde. Peu avant la guerre de sept ans, il fit un voyage dans son pays. Frédéric, à qui on en parla comme d'un savant, voulut le voir, et lui trouva effectivement des connoissances profondes sur plusieurs parties de l'antiquité, et principalement sur tout ce qui étoit relatif à Jules-César, à ses

campagnes, à sa tactique, et à sa réformation du calendrier. Le roi espéra que cet homme, qui toute sa vie n'avoit rêvé que science militaire, seroit un excellent officier; et il lui proposa d'échanger sa chaire de professeur contre un régiment de chasseurs à pied; proposition qui fut acceptée avec reconnoissance. Ce fut à cette époque que le monarque causant avec lui un jour, lui demanda quel avoit été le plus parfait aide-de-camp de tous les officiers attachés à César? Guichard ayant répondu que c'étoit *Quintus Icilius : Eh bien*, répliqua le maître, *vous serez mon Quintus Icilius; je vous en donne le nom, ne doutant pas que vous ne le sachiez mériter.* En effet, Guichard ne fut plus nommé que de ce nom, même dans les ordres militaires; et ce n'est que sous ce nom qu'il a été ensuite connu du public. Le roi forma pour lui le régiment que ce savant commanda jusqu'en 1763, où il fut réformé après la signature de la paix. Tout ce que je sais de ses faits guerriers, c'est que Quintus servit principalement en Saxe.

Le capitaine Favra, dont j'ai déjà parlé, et avec qui j'avois fait une partie de ma route, avoit servi dans son corps. Ce capitaine m'avoit

conté les expéditions de l'un et de l'autre; et c'est ainsi que j'avois appris, 1°. que Quintus avoit été chargé, lors de la conquête de la Saxe par les Prussiens, de vider un château du comte de Brühl; qu'il avoit exécuté cet ordre avec la prestesse d'un chasseur et l'exactitude militaire, et qu'il avoit rendu compte de son exécution avec la fidélité ordinaire en pareils cas; 2°. que, dans une malheureuse occasion, il avoit été attaqué et presque enveloppé par un corps autrichien bien supérieur à son régiment; que le capitaine Favra, frappé du danger de cette position, sentant les suites qui pouvoient en résulter, et voulant rendre un service signalé à son chef, avoit pris sur lui d'avancer avec sa compagnie, qui étoit de deux cents et quelques hommes, d'essuyer toute la charge de l'ennemi, et de donner par-là à Quintus le temps de sauver le reste de son corps, ce qui avoit réussi; que, de cette sorte, le capitaine avoit vu sa compagnie détruite à ses côtés, au point qu'il ne lui restoit plus que dix-sept soldats et un lieutenant, lorsque lui-même chargé de six blessures, et ayant eu son cheval tué, se rendit prisonnier; et qu'enfin au moyen de ce dévouement de Favra, Quintus avoit sauvé

son corps, son honneur, et conservé la faveur du maître, auquel cette affaire ne fut présentée que comme une rencontre particulière étrangère au corps, mais très-honorable au capitaine. Aussi, lorsque le régiment fut réformé, le roi conserva, comme officiers à sa suite, le capitaine Favra et le colonel Quintus. Ces deux hommes sentoient également bien ce qu'ils se devoient l'un à l'autre. Favra feignoit un attachement vrai pour son colonel, qui, au fond, étoit son principal protecteur. Celui-ci, de son côté, étoit lié par le service important que celui-là lui avoit rendu, et ne pouvoit pas se dissimuler qu'une indiscrétion pouvoit lui faire un tort irréparable. Aussi étoit-ce une chose curieuse que de voir ensemble ces deux hommes qui ne se traitoient que de frères, et qui secrètement ne s'aimoient pas. Le desir de se trouver mutuellement des torts perçoit malgré eux. Favra me disoit que Quintus n'étoit qu'un mauvais courtisan, vraie *poule mouillée*, qui ne savoit rien faire pour ses amis. Le colonel me disoit que le capitaine étoit un brave officier, mais sans plan, sans docilité, sans ordre, bourreau d'argent, et toujours entraîné par la *crânerie*. J'ai vu ce-

lui-ci entrer avec moi chez le premier, et lui dire pour salut : « Frère, avez-vous de » l'argent? j'en ai besoin, et n'ai pas le sou. » « La réponse fut : » Je crois qu'il y a quel- » ques ducats dans ce tiroir; voyez, et prenez » ce qu'il vous faut. » Sur quoi le capitaine ouvre le tiroir, prend les ducats, les compte, et dit : « Il y en a tant; j'en prends la moitié. » Et la négociation se termine par ces mots : » Vous faites bien. » Favra, que l'on surnommoit *le capitaine Tempête*, méritoit les reproches qu'on lui faisoit : il étoit fort, et sembloit devoir enterrer le genre humain; mais le libertinage l'a entraîné jeune encore au tombeau.

Favra étoit de Savoie, et se faisoit appeler *M. de Favra.* M. Du Luc Desmaisons, l'un des gouverneurs des élèves dont j'étois professeur, et qui lui-même étoit Savoyard, et, de plus, connoissoit son pays mieux que personne, m'assura que jamais il n'y avoit eu de particule *de* dans la famille des Favra; que le père du capitaine étoit un cultivateur aisé, mais aussi crâne que son fils; qu'il y avoit eu dans cette famille un frère qui avoit assassiné son frère; que le père de celui que nous connoissions, frappé de cet évènement contre nature, avoit craint qu'il

ne se renouvelât entre ses fils, et que, pour cette raison, il avoit fait passer en pays étranger tous ses fils, dès qu'ils avoient atteint l'age de dix-sept à dix-huit ans; qu'il en avoit usé de même envers celui-ci, avec la défense absolue de jamais reparoître devant lui.

Le capitaine m'a lui-même confirmé depuis, et dans les plus grands détails, tout ce que m'avoit dit M. Du Luc Desmaisons. Il avoit environ dix-huit ans, lorsque son père lui dit un soir : « Demain tu partiras à quatre heures » du matin avec mon domestique affidé, et » tu feras ce qu'il te dira. Adieu. » Cet ancien domestique l'avoit effectivement conduit jusqu'à *Trente*. Là, il lui avoit remis un bon cheval, avec un porte-manteau assez bien fourni, cinquante louis, et une lettre où son père lui ordonnoit de se choisir un état, et lui défendoit de revenir chez lui.

M. Favra m'a également instruit depuis de toutes ses aventures, des rôles divers qu'il avoit joués, et dont le récit me conduiroit trop loin; je dirai seulement qu'il servit d'abord quelque temps en Autriche, dans les premiers temps de la guerre de sept ans, après quoi il résolut de passer dans l'armée de Frédéric. . . . .

Le capitaine n'étoit pas le seul de son nom dans l'armée prussienne : il y en avoit un autre qui étoit major à la suite du roi à Potzdam, et qui étoit un des plus beaux hommes de la garnison. Tous les deux se disoient *frères ;* mais Du Luc me raconta, toujours confidemment, comment cette prétendue parenté s'étoit formée. Le major, dont j'ai oublié le véritable nom, étoit compatriote, et non parent ou allié du capitaine. Après avoir fait quelques études, il s'étoit engagé en France, où il avoit été grenadier pendant près de sept ans; après quoi, ayant déserté en Allemagne, il avoit rencontré l'ex-autrichien, et avoit quelque temps erré avec lui; que, dans cette position, ils avoient uni leurs intérêts, conclu leur fraternité, et étoient venus ensemble à l'armée prussienne. Le major, placé comme lieutenant dans un autre corps, avoit montré assez de bravoure et de talent pour obtenir promptement des grades supérieurs. Il avoit, par une autre aventure, épousé la petite-fille du fameux général Montécuculły, émule de Turenne, laquelle, toute bossue et contrefaite, avoit au moins de quoi satisfaire l'ambition. Ce second Favra, qui avoit laissé son épouse

en Bohême ou en Silésie, vivoit à Potzdam dans la solitude la plus sauvage; il n'y avoit aucune sorte de société; jamais il ne sortoit de chez lui que pour aller à la parade, à laquelle il ne manquoit point. Là, il ôtoit son chapeau à tout le monde, ne s'approchoit de personne, ne parloit à qui que ce fût, restoit immobile dans son coin pendant tout le temps de la parade, et alloit ensuite se renfermer jusqu'au lendemain. Un soir que le capitaine me l'amena à souper, dans un voyage qu'il fit à Berlin, je lui témoignai combien ce genre de vie me paroissoit singulier et pénible à soutenir. Il me répondit qu'il se feroit un ennemi du comte d'Anhalt, premier aide-de-camp du roi, s'il rendoit quelques devoirs plus marqués au roi ou au prince de Prusse; qu'il se perdroit dans l'esprit du prince de Prusse, s'il s'approchoit de M. d'Anhalt, et qu'il perdroit infiniment dans l'esprit du roi, s'il faisoit sa cour au prince; que, pour éviter tous ces inconvéniens, il ne lui restoit que le parti qu'il avoit pris, d'autant plus que ce seroit les offenser tous trois, que d'en agir ainsi envers eux, s'il voyoit quelque autre personne, et s'il ne se faisoit pas la réputation d'un ours. Il ajouta qu'il en

useroit de même tant que les choses seroient telles qu'elles étoient; mais que, pour ne pas s'ennuyer, il travailloit beaucoup, et qu'il s'étoit imposé des études importantes, outre le temps qu'il consacroit tous les jours à dessiner, et à copier des plans de batailles, campemens et fortifications.

Cette politique réussit au major : bientôt il fut nommé major dans un beau régiment placé vers les frontières de la Pologne. Il y resta jusqu'à la célèbre campagne de Romansow contre les Turcs. A cette époque, on apprit, avec une surprise générale, qu'il avoit demandé et obtenu son congé, et qu'il alloit se retirer en Savoie. Comme il étoit près de la Pologne, il voulut voir ce pays avant de quitter le nord de l'Europe. Arrivé à Varsovie, il eut la curiosité de voir l'armée russe, ensuite il voulut juger de celle des Turcs; et enfin, après six mois d'absence, il passa de Turquie en Italie, et d'Italie en Allemagne, d'où il demanda au roi à rentrer en son service, et vint reprendre son poste. Ce fut alors qu'on devina le jeu que Frédéric et lui avoient joué au public. Bientôt Favra fut promu au grade de commandeur du régiment où il servoit. Aujourd'hui, il y a long-temps

long-temps qu'il est général, et il a prouvé, dans le dernier partage de la Pologne, qu'il n'est pas un des moins intelligens; comme en d'autres circonstances, il avoit su se faire placer au rang des plus braves.

Je reviens au capitaine, pour revenir ensuite à Quintus. Ma femme, excessivement fatiguée de la route, étoit tombée malade à Nuremberg. Pour ne point confier le soin de la guérir à quelque charlatan, je me fis conduire à la poste aux lettres, où j'imaginai devoir trouver plus de philantropie qu'ailleurs; et m'adressant à l'un des chefs, je lui exposai mon embarras, ma peine et mes craintes, et le priai de m'indiquer le médecin qui avoit le plus de réputation dans cette ville. Il me donna l'adresse d'un homme déjà âgé, qu'il m'assura être le plus habile à plus de vingt milles à la ronde. J'en fus effectivement très-content à tous égards. Pendant les huit jours que cet accident me retint dans cette ville, arriva un voyageur qui, comme nous, se rendoit à Berlin: c'étoit le capitaine Favra, qui revenoit de Savoie par Turin, Trente et Augsbourg. Il nous fit demander la permission de nous venir voir dans notre appartement. Il me parla beaucoup de plu-

sieurs savans, et me proposa de faire ensemble le reste de la route, mais en passant par Dresden, où il avoit à s'arrêter un jour ou deux. Comme il étoit las de courir la poste aussi bien que nous, il fut décidé que nous irions à petites journées. En conséquence, nous fîmes notre marché avec un loueur de voitures, et nous partîmes.

Dans ce voyage, il nous arriva deux accidens : l'un au milieu d'une forêt, en descendant un chemin creux et trop étroit, où il nous devint impossible de reculer, et très-difficile d'avancer. Il fallut couper la roche à coups de hache, pour ouvrir un passage à nos essieux, et ensuite nous procurer des léviers dans la forêt, pour soulever la voiture, et la faire ainsi avancer successivement peu à peu. Cependant la neige tomboit assez abondamment, et nous gelions de froid. L'autre accident est que le timon de notre voiture se rompit en voulant tourner dans une descente assez roide. Je vis que nous allions nous jeter dans un fossé assez profond ; je criai : « Nous versons, » et en même temps, je portai la main derrière les épaules de ma femme, et la repliai sur elle-même, et à ses pieds, pour ne pas la blesser en tombant sur

elle : je réussis à cet égard ; mais je donnai de la tête contre l'impériale, ce qui m'occasionna quelques légères contusions. Le capitaine n'eût que la peur, et cependant il se trouva mal pendant quelques instans. Lorsque nous fûmes remis de cette secousse, nous laissâmes le cocher raccommoder sa voiture et nous nous acheminâmes vers un bourg qui n'étoit qu'à un quart de lieue de nous. Mon compagnon me laissa galamment le soin d'y conduire ma femme encore malade et extrêmement foible, et prit les devants à travers les neiges, sans aucune offre de secours. Ce manque d'égards me piqua, et comme le lendemain il me demandoit si je ne l'avois pas d'abord pris pour un aventurier, je lui répondis que son habit suffisoit pour écarter toute idée semblable, et assurer qu'il étoit un galant homme, quoiqu'il ne prouvât pas qu'il fût un homme galant. «

Malgré son uniforme, j'eus besoin de me tenir sur mes gardes pour l'article de la dépense : il vouloit que je payasse tout, sous prétexte que nous compterions ensemble. Ce plan me déplut, et tout en plaisantant, je ne manquai pas de régler notre dépense tous les jours, et de lui faire débourser l'un de

ses ducats, à mesure que j'avois livré l'un de mes louis. Il résulta de là qu'au moment de notre séparation il ne me redevoit qu'une bagatelle, dont il ne m'a jamais plus parlé. En revenant de Savoie, Favra dit au roi : « S'il y a guerre, je prie votre majesté de » me ranger parmi ceux qui se porteront » contre l'ennemi avec le plus de zèle et » d'ardeur; mais en me conservant mon » grade, daignez, sire, me dispenser d'as- » sister à la parade : je n'en ai plus besoin, » et elle m'ennuie. » Le roi lui accorda sa demande, et le nomma directeur des fabriques, emploi dont Favra ne s'occupa que pour pressurer les fabricans, et faire des dettes. Un jour nous rencontrâmes, lui et moi, M. Etienne Bordeaux, l'un de ses créanciers, qu'il appeloit ses Anglais. « Ah » çà, lui dit le capitaine en l'abordant, quand » me paierez-vous ? Je suis bon et patient, » vous le voyez; mais il faut de l'ordre dans » les affaires, et je vous prie de m'assigner » un terme sur lequel je puisse compter, etc. » En quittant le libraire, il me dit : « Voilà » comme je me débarrasse de ces gens-là : » qu'aurois-je eu à lui dire, si je n'avois pas » pris son rôle ? » Cet homme aimoit tout ce

qui étoit extraordinaire : il avoit acheté et conservoit l'habit très-usé et percé de balles, sous lequel Frédéric avoit fait ses dernières campagnes. Il avoit quelques livres rares : il m'a montré un volume relié, qu'il tenoit toujours sous clef, et qui contenoit, en manuscrit, le récit de ce qu'il avoit fait et vu. J'ai voulu acheter ce volume après sa mort ; mais on ne l'a point retrouvé : sans doute, l'autorité publique s'en étoit emparée.

Quintus, quoique d'origine française, n'aimoit pas les Français ; il en disoit tout le mal qu'il pouvoit imaginer, et les desservoit en ce qui dépendoit de lui. Un jour, que je trouvai chez lui l'abbé de Paw, il y eut une sorte de lutte entre ces deux hommes, pour savoir lequel traiteroit le plus mal notre nation. Quintus nous considéra sous le rapport politique ; et parcourant tous les siècles passés, depuis les émigrations gauloises et les vêpres siciliennes, jusqu'à présent, il prétendit que, toujours et par-tout, nous avions commencé par séduire, et fini par nous faire détester. Je lui fis quelques objections auxquelles il eut l'air de ne pas s'arrêter. L'abbé de Paw réduisit notre littérature à quelques colifichets, et avança que si le dernier écolier de philo-

sophie, dans le plus mince collége d'Allemagne, n'étoit pas en état de faire une meilleure distribution de nos connoissances, que celle de d'Alembert dans le discours préliminaire de l'Encyclopédie, on le jeteroit par les fenêtres. A ce propos, je me retournai vers Favra, et je lui dis : « Capitaine, pensez-» vous que je doive répondre à un reproche » semblable? — Non, me dit-il en riant; vous » voyez qu'ils sont dans le délire; ne répondez-» rien. »

Cet abbé de Paw, qui venoit alors de publier son ouvrage sur l'Amérique et les Américains, avoit été tant prôné par Quintus et quelques autres, que Frédéric avoit conçu l'idée de l'avoir auprès de lui. De Paw vint, et resta quelques mois tant à Berlin qu'à Potzdam; mais il étoit tranchant et dur; il décidoit péremptoirement; en un mot, il avoit à un très-haut degré cet air de morgue et de suffisance, qui n'a été que trop ordinaire à nos philosophes modernes, et qui ensuite, adopté trop généralement par la jeunesse, a détruit l'aménité et l'honnêteté qui caractérisoient nos mœurs. Or, Frédéric tenoit infiniment à cette agréable aménité dans ses conversations; de sorte qu'ayant quelque temps

éprouvé combien de Paw avoit les formes âpres et raboteuses, il comprit que cet homme ne lui convenoit pas, et le négligea : d'où ce dernier sentit, à son tour, qu'il feroit bien de se retirer, et partit.

Son ouvrage sur l'Amérique lui avoit d'ailleurs attiré quelques mortifications. Dom Pernety, bibliothécaire du roi à Berlin, en avoit publié une réfutation longue et bien ennuyeuse, mais qui accumuloit beaucoup de preuves incontestables de la fausseté du principe fondamental avancé par le chanoine de la Gueldre. Un officier français qui avoit autrefois été aide-de-camp du maréchal de Saxe, et qui étoit à Spandaw pour le reste de ses jours, le réfuta également par une brochure où l'on trouva ce mot heureux, que tout le monde recueillit : « Chapitre premier ; comme » quoi, pour être autorisé à dire qu'une chose » a dégénéré, il faut préalablement prouver » qu'elle a été ci-devant meilleure. » Or, l'abbé de Paw n'étoit pas plus homme à souffrir la contradiction, qu'à se corriger : d'où l'on peut juger avec quel dédain et quelle indignation il devoit fuir devant la plaisanterie.

Quintus perdit ainsi une colonne sur laquelle il avoit compté. Il ne lui resta plus

que son propre mérite. Il se remit donc à ses études, et prépara les ouvrages précieux qui nous restent de lui. J'ai su que le roi l'avoit mortifié en plusieurs occasions dont je n'ai pas parlé. Je vais en citer une. Un jour qu'il étoit à Sans-Souci, invité à y passer deux mois de suite, Frédéric, qui le harceloit à chaque dîner, lui demanda combien il avoit volé en démeublant le château du comte de Brühl. « Cela est vieux, lui disoit ce monarque ; » tout est effacé par le temps et par le traité » de paix : il n'y a plus aucune recherche à » craindre ; d'ailleurs vous avez toute honte » bue ; tout le monde sait que vous êtes un » pillard : c'est une réputation dont les frais » sont faits. Ainsi vous ne devez pas faire » difficulté de nous dire ici bonnement ce » que vous avez pillé en cette circonstance. » Allons, un petit effort ; combien cette au» baine de fripon vous a-t-elle valu ? Dites. » Quintus, qui avoit tant souffert d'attaques semblables, ne put tenir à celle-ci ; il répondit : « Votre majesté doit bien le savoir, » car je n'ai rien fait que par vos ordres : je » vous ai rendu compte de tout, et vous » avez partagé avec moi. » En disant ces mots, il se leva de table, sortit, quitta Sans-

Souci, revint chez lui à Potzdam, et ne reparut plus. Cette regimbade les brouilla pour assez long-temps; mais enfin le roi le rappela au bout de peut-être un an. Ils vécurent ainsi toujours un peu plus froidement jusqu'à la mort de Quintus, qui se trouva ne laisser presque point de fortune à sa femme et à ses enfans. Comme il avoit toutefois une bibliothèque assez nombreuse et fort bien composée, le roi l'acheta huit mille reisdallers, et l'envoya à la bibliothèque royale et publique à Berlin, où elle forme encore une collection particulière et distincte.

ALGAROTTI.

Algarotti, qui fut fait *comte* je ne sais par qui, quand, comment, ni pourquoi, avoit des connoissances et de l'esprit; il a également prouvé ces deux points. Cependant son esprit étoit plus fin que profond, et ses connoissances plus multipliées que solides : c'est de quoi l'on peut juger par ses ouvrages. L'amour des sciences et de la célébrité le porta en divers pays. Il s'arrêta successivement et sur-tout en Angleterre et en France, et vint ensuite se reposer près de Frédéric ; mais ce repos ne lui plut qu'un certain temps, soit qu'il sentit qu'à cette cour il étoit éclipsé par d'autres; soit qu'il ait eu secrètement en vue quelques avantages particuliers qu'on ne lui accorda point; soit enfin que le climat de Brandebourg ne lui ait pas convenu, ou qu'il ait fini par être atteint de la maladie du pays, il quitta Frédéric et s'en retourna à Venise où il est mort. Une justice que je me plais à

lui rendre, c'est que je n'ai trouvé personne à Berlin, qui eût quelques reproches à lui faire; d'où je dois conclure, ou qu'il n'a point intrigué, ou qu'il ne l'a fait qu'avec beaucoup plus de retenue, de modération et d'adresse que bien d'autres. Tout le monde m'a dit que c'étoit un homme d'esprit; personne ne m'a dit que ce fût un homme dangereux ou perfide.

Bien des années après sa mort, il nous arriva un autre italien, qui avoit été, en quelque sorte, son élève, et qui étoit fort dévoué à sa mémoire et à sa famille. C'étoit un abbé Michélessi, fort bon littérateur, plein de verve et de chaleur dans les vers que j'ai vus de lui, et paroissant fort bon enfant d'ailleurs. Cet abbé nous étoit, en quelque sorte, dépêché par le frère, déjà vieux, du comte dont il s'agit ici. L'objet avoué du voyage de l'abbé, étoit de présenter à Frédéric la collection des œuvres du comte Algarotti, avec l'épître dédicatoire qui avoit été minutée à Venise; et ensuite de faire imprimer cet ouvrage à Berlin. Le roi reçut fort bien l'offrande et le messager. Decker se chargea de l'impression; M. Mérian en fut l'éditeur. Cette collection est de sept volumes *in*-8°. J'ignore ce que l'abbé Michélessi

en a pu tirer, car il me parut, dans le temps, que le but secret de toute cette affaire étoit de procurer quelques avantages à cet aimable homme, et même de lui fournir l'occasion de se faire un sort, s'il le pouvoit. Cet abbé n'ayant pu parvenir à aucun poste chez nous, nous annonça, au bout de près d'un an, qu'avant de s'en retourner dans ses beaux jardins de l'Italie, il vouloit aller voir les glaces du Nord. Il partit en effet pour Stockholm, muni de fort belles recommandations. Le roi de Suède le nomma son bibliothécaire, et lui donna une fort belle pension; mais ce bonheur ne fut qu'une perfidie du sort : l'abbé Michélessi mourut à ce poste au bout d'environ un an.

J'ai dit un mot du talent poétique de cet abbé, et je vais justifier ce mot par quelques vers de sa composition. Durant l'été qu'il passa à Berlin, il témoigna le desir de se retirer quelques semaines à la campagne pour s'y recueillir, et s'occuper de quelques idées auxquelles il paroissoit attacher beaucoup d'importance. M. Sulzer lui offrit sa campagne, et l'abbé s'y confina pour cinq ou six semaines. Qu'a-t-il fait dans cette retraite ? Je ne me suis permis aucune recherche à ce sujet. Il

avoit fait entendre qu'il y mettroit la dernière main à un poëme en l'honneur du roi : quand il en revint, il ne parla plus de ce poëme. Comme il n'a rien obtenu de Frédéric, a-t-il voulu qu'on ignorât les avances infructueuses qu'il pouvoit avoir faites ? ou bien la paresse l'a-t-elle suivi hors de la ville ? Quoi qu'il en soit, ce fut de cette campagne, dix ou douze jours après qu'il s'y étoit rendu, qu'il envoya à M. Mérian les vers suivans. Je les rapporte, persuadé que les amateurs m'en sauront gré, et y retrouveront, avec une satisfaction particulière, la saveur, si j'ose m'exprimer ainsi, qui caractérise le génie antique du siècle d'Horace.

« Si quid agam, Meriane, rogas, dulcissime rerum;
» Ecce coronato vertice Musa venit;
» Fluminis et genium venerata et dulcis agelli,
» Regem hominum cantat, progeniemque deûm;
» Per flores, parvumque nemus, zephyrique susurros;
» Dulce tuam afflantis, Spreia nympha, comam,
» Quam gravibus parcens studiis aditisque Minervæ,
» Cultor odorato gramine Sulzer alit.
» Sulzer ab extremis haud quærit semina terris,
» Trans Tanaim occiduasque Hesperidumque domos;
» Amissam ut patriam solemque imbremque queratur,
» Advena longinquas dum bibit, arbor aquas;
» Sed divum ignoto ut Fredericum in cortice scribat,
» Atque illum ignotis frondibus aura canat;
» Ut galeâ exutum ingenti parmâque cruentâ

» Arboris heroem contegat umbra novæ,
» Et Dryades famos peregrinæ inflectere discant
» Dum sacro gaudet pollice fila lyræ
» Tangere rex, acies postquam miseratus inermes,
» Undantem hostili sanguine vertit equum.
» Sic te Phebus amet, spiransque in carmina vires
» Pocula Castaliæ plena ministret aquæ!
» Sic tibi Spreſadum faveat pulcherrima L**,
» Et corde in tenero spicula figat amor!
» Sic sua dilecto circumdet bracchia vati,
» Bracchia pennina candidiora nive! »

Si, en faveur de quelques lectrices, on desire une traduction de ces vers, je hasarderai celle qui suit :

» Si vous demandez à quoi je m'occupe, ô Mérian, » le plus chéri des mortels, voyez la Muse qui vient » à moi, une couronne sur la tête, et qui, après » avoir révéré la gloire de ce fleuve, protecteur de » ce doux asile, chante le premier des humains, et » l'enfant issu de la race des dieux (*a*); au milieu de » ces fleurs, dans ce petit bocage, et au doux mur» muré du zéphyr qui se joue dans la chevelure de la » nymphe de la Sprée, dont Sulzer embellit les bords » de gazons parfumés, dans les momens où il quitte » le sanctuaire de Minerve et les études profondes.

» En faisant venir ces plantes des extrémités de la » terre, plus loin que le Tanaïs et que la demeure » occidentale des Hespérides, Sulzer n'a point eu » pour objet de leur faire regretter, en les abreuvant

(*a*) La princesse Royale venoit d'accoucher.

» des eaux d'un autre ciel, le soleil et les pluies de
» leur sol natal. Son but a été de faire lire le nom de
» Frédéric sur leur écorce inconnue, d'entendre le
» souffle du zéphyr répéter ce nom à leur feuillage
» étranger, et de voir les Dryades d'un monde loin-
» tain, couvrir ce héros d'une ombre nouvelle, et
» apprendre à ployer par respect leurs rameaux, lors-
» qu'il touche sa lyre sacrée, maintenant qu'il a posé
» le casque et le bouclier ensanglanté, et que, se
» laissant fléchir par des guerriers désarmés, il dé-
» tourne loin d'eux son cheval, sur lequel ruisselle le
» sang ennemi.

» Pour vous, puisse Phébus vous aimer toujours,
» vous inspirer toujours le même enthousiasme, et
» vous verser à pleine coupe les eaux de Castalie!
» Puisse L**, la plus belle des Spréiades, vous être
» favorable! Puisse l'Amour enfoncer dans son cœur
» tendre le plus pénétrant de ses traits; et que cette
» nymphe serre son poète chéri dans ses bras, dans
» ses bras plus blancs que la neige de l'Apennin! »

J'ai parlé du comte Algarotti comme ayant un esprit plus superficiel que profond : et, en effet, qui est-ce qui le lit aujourd'hui, du moins dans la vue de s'instruire? Malgré toute la finesse et l'apparente modération que la politique lui prescrivoit, il n'a pu s'empêcher de calomnier la nation française, où il avoit reçu une honorable hospitalité, et la langue française qu'il n'étoit pas digne de juger; c'est

ce que je démontrai dans le temps à l'académie de Berlin, dans un Mémoire que je lus peu après l'édition des Œuvres de ce brillant italien. Il cherche à décrier notre langue, en la considérant comme *langue formée*; et il prouve qu'il n'a aucune notion juste et réfléchie de ce qui constitue la formation des langues.



L'ABBÉ

L'ABBÉ DE PRADES.

Je dirai peu de chose de cet abbé, que je n'ai jamais vu ; car il vivoit fort retiré et presqu'oublié depuis plusieurs années, dans son canonicat de Glogaw en Silésie, lorsque j'arrivai à Berlin. *Mes souvenirs*, en ce qui le concerne, se réduisent à deux points : 1°. la cause de sa disgrace; et 2°. la conduite de Frédéric envers ses héritiers à sa mort.

1°. Pendant la guerre de sept ans, l'abbé de Prades, qui s'étoit retiré à Magdebourg, y fut arrêté comme traître envers le roi : quand je dis *arrêté*, je me sers d'un mot qui doit être modifié : l'abbé ne fut retenu que chez lui; il ne le fut que peu de jours, après lesquels il eut la ville pour prison. Cette sorte de détention dura quelques mois, pendant lesquels il est aisé de concevoir qu'il écrivit beaucoup au roi, et probablement sans en avoir de réponses, et à la fin desquels on lui notifia l'ordre de se retirer en son canonicat à Glogaw, avec le conseil très-sérieux d'y

vivre tranquille, de ne pas sortir de cette ville sans nécessité, et sur-tout de ne s'y mêler et de ne parler de rien. Ce résultat fait présumer qu'il n'y eut point de preuves contre lui, mais que l'on ne voulut pas avoir l'air de l'avoir jugé avec trop de précipitation, ou que l'on eût été embarrassé d'avoir autour de soi un homme envers qui l'on avoit été injuste. D'ailleurs, l'abbé de Prades étoit un de ces hommes instruits, mais réfléchis, retenus et ordinaires, que Frédéric renvoyoit sans risque au bout de quelque temps, parce qu'en bon vampire il les avoit suffisamment pompés et épuisés. Aussi est-il vrai qu'il ne l'a jamais regretté depuis, et même n'en a presque jamais parlé. Mais de quoi cet abbé avoit-il été accusé, et quel avoit été son accusateur?

Je n'ai eu à recueillir sur ces deux questions que des réponses laconiques, telles qu'on les donne sur des matières délicates dont on n'aime pas à parler: cependant j'ai vu, par ces réponses mêmes, que ce pauvre abbé de Prades avoit été dénoncé au roi comme ayant des correspondances secrètes, et par conséquent très-criminelles, avec les Autrichiens ou les Français. J'ai bien vu que tout le monde étoit parfaitement convaincu de son innocence: il ne

restoit à personne le moindre doute là-dessus. J'ai vu aussi qu'en général on le plaignoit, et qu'il s'étoit conduit de manière à ne point mériter d'avoir des ennemis ; et toutefois il en avoit eu, puisqu'on l'avoit accusé, ou, pour mieux dire, calomnié.

Quel étoit donc son calomniateur ? C'est ici que la réticence étoit extrême : j'ai trouvé peu de personnes qui osassent me désigner le coupable. « Un ennemi caché, me disoit-on ; un » courtisan adroit : voyez, cherchez à quel » homme de cet ordre le pauvre de Prades » pouvoit faire ombrage. » C'est par ces sortes de détours, qu'on reportoit mes pensées vers le très-redoutable abbé Bastiani. Je ne sais jusqu'à quel point mes soupçons à cet égard m'ont approché ou éloigné de la vérité ; mais il est vrai que je ne suis parvenu à rien de plus.

2°. Lorsque l'abbé de Prades mourut (ce fut quelques années avant que je quittasse ce pays), le roi, qui savoit déjà, ou qui apprit que ses héritiers n'étoient pas riches, ordonna que l'on réalisât avec soin tout ce qu'il avoit laissé de biens ou d'effets pour le leur envoyer. On trouva parmi ses manuscrits une traduction de Tacite, en fort bon état et complète ;

le roi l'envoya à l'académie, avec ordre de l'examiner, et de chercher quelque libraire qui voulût l'acheter, si elle méritoit les honneurs de l'impression. M. Mérian fut chargé de cette commission; et son rapport fut que la traduction étoit très-bien écrite, et aussi fidelle qu'elle pouvoit le devenir en français. Malheureusement aucun libraire de Berlin ne voulut acheter ce manuscrit, que l'on renvoya au roi, lequel le fit transmettre à la famille. J'ai toujours été surpris qu'on ne l'ait point fait imprimer en France, et que même on n'en ait jamais parlé. Du reste, Frédéric avoit présumé qu'on en pouvoit tirer au moins cent louis : c'étoit la somme qu'il avoit fixée dans sa lettre; en quoi on peut observer que s'il se connoissoit peu en commerce de librairie tel qu'il se fait dans ses Etats, il étoit du moins attentif à ne pas porter ses rabais trop bas.

LA MÉTHERIE.

JE ne sais pas comment ce médecin, homme d'esprit et décidé matérialiste, étoit parvenu à être connu de Frédéric, à en être desiré, à en être reçu et mieux accueilli que bien d'autres. Il étoit mort long-temps avant mon arrivée à Berlin. Ainsi, je n'ai appris sur son compte que des choses assez vagues, et à peine une ou deux anecdotes remarquables.

Comme Frédéric étoit, de son temps, encore jeune et plus patient, ou moins roi dans sa société, et que la Métherie étoit ou plus philosophe, ou plus libre et insouciant qu'on n'a coutume de l'être, il s'étoit mis, envers ce roi, sur le pied de la plus grande familiarité. Ainsi, non seulement il entroit chez lui comme chez un ami; il s'y comportoit, de plus, de la manière la moins gênée. En tout temps, il se jetoit et se couchoit sur les canapés. Quand il faisoit chaud, il ôtoit son col, déboutonnoit sa veste, et jetoit sa perruque sur le parquet. On conçoit bien qu'il usoit d'autant de liberté

dans ses idées, ses propos, et dans son ton, que dans ses procédés. En un mot, la Méthérie agissoit en tout envers Frédéric comme envers un camarade. Frédéric, encore enthousiasmé de tout ce qui est philosophique, ne voyoit aucun inconvénient dans cette sorte d'aisance, dont il s'est bien guéri par la suite. M. de Voltaire a été le dernier qui ait pu jouir de cette aisance devant lui : mais Voltaire étoit beaucoup plus âgé; et Frédéric, en 1750, n'étoit encore qu'à l'époque qui sépare les deux âges; d'ailleurs, Voltaire avoit une prépondérance si marquée du côté de l'esprit et des talens, qu'on ne pouvoit pas lui refuser ce qu'on avoit accordé, et ce qu'à cette époque on accordoit encore à d'autres : aussi a-t-il été le dernier qui n'ait pas toujours retrouvé le roi dans la société de Frédéric.

La Métherie avoit une imagination dont il n'étoit pas le maître. Matérialiste absolu et prononcé, il avoit presque peur de tout. Un brave et digne berlinois, qui vit encore, fut très-surpris, en faisant avec lui la route de Potzdam à Berlin, de le voir assailli, durant un orage assez violent, de toutes les frayeurs dont les ames foibles sont susceptibles. Un homme aussi peu maître de lui-même devoit

être, par ses inconséquences, très-original et très-plaisant, d'autant plus qu'il avoit de l'esprit, des connoissances et de la gaîté. J'ai remarqué qu'il n'avoit eu aucun ennemi en ce pays-là; comme, d'un autre côté, on y avoit conservé fort peu de considération pour lui.

La Métherie devoit moins résister à ses passions que la plupart des autres hommes; et comme il étoit assez replet, et médecin, on peut bien s'imaginer qu'il étoit fort gourmand. C'est ce défaut qui l'a enlevé avant la vieillesse. Un pâté lui fut servi : il le trouva excellent; il en mangea avec excès; et de-là une indigestion, dont il mourut au bout de vingt-quatre heures.

LE CHEVALIER MASSON.

Peu de temps après que M. de Voltaire eût quitté la Prusse, M. de Gotter, ministre de la poste, revint des eaux de Spa, qu'on lui avoit conseillé de prendre. C'étoit un homme assez aimé en général, mais placé à la tête des gourmands les plus renommés du pays. Ce ministre parla au roi avec un enthousiasme extraordinaire d'un Français qu'il avoit vu à Spa, et qu'il assuroit être encore plus étonnant comme homme d'esprit et bien né, que comme homme savant, quoique d'ailleurs il sût tout ce qu'on pouvoit savoir. Ce Français étoit un franc-comtois, nommé M. *Masson*, capitaine dans le régiment de Champagne, et chevalier de Saint-Louis. Frédéric se laissa persuader que M. le chevalier Masson étoit en effet une merveille ; et, comme en sa qualité d'espiègle, il n'étoit pas fâché de pouvoir annoncer dans les gazettes que, tout de suite

après que Voltaire l'avoit abandonné, d'autres hommes d'un grand mérite s'étoient empressés de s'attacher à son service, il chargea M. le ministre Gotter d'écrire à cet homme rare, que s'il vouloit venir se fixer et philosopher à Potzdam, il lui offroit la clef de chambellan en échange de la croix de Saint-Louis, et une pension de quatre mille francs, pour le dédommager du produit de sa compagnie. M. Masson répondit qu'étant engagé au service de son souverain, il ne pouvoit pas quitter sans un congé, que l'honneur ne lui permettoit pas de demander lui-même. M. le chevalier de la Touche, lieutenant-général, que quelques personnes ont dit être le père de M. d'Alembert, étoit alors ministre de France à la cour de Prusse. Il sut la négociation entamée par M. Gotter, et la réponse de M. Masson; et il crut devoir en donner avis à sa cour, et observer qu'il seroit toujours très-important d'avoir auprès du roi de Prusse des Français qui en fussent bien venus, et sur l'attachement desquels on pût compter. En conséquence de cette dépêche, le ministre de la guerre écrivit à M. Masson, que sa majesté très-chrétienne ayant appris que le roi de Prusse désiroit l'avoir auprès de lui,

elle lui faisoit dire qu'elle verroit sans aucune sorte de peine qu'il acceptât les offres qu'on lui faisoit, supposé d'ailleurs que ce parti et les conditions lui convinssent, et qu'en ce dernier cas, on lui donneroit un congé motivé comme il le desireroit. M. Masson, alors, écrivit à M. Gotter qu'il étoit aux ordres du roi de Prusse, près duquel il alloit incessamment se rendre.

Pour peu que l'on se fasse une juste idée du caractère de Frédéric II, on concevra qu'il n'eut rien de plus pressé, à l'arrivée de M. Masson, que de le mettre à diverses épreuves, afin de le connoître, de le juger, et même de profiter de ses talens, si cet homme avoit réellement tout le mérite qu'on lui attribuoit; mais il ne fut pas long-temps à se convaincre que Voltaire n'étoit pas de ceux qu'il est si facile de remplacer, et que ce n'est pas à des gourmands, fussent-ils ministres et bonnes gens, qu'il faut s'en rapporter pour des choix semblables.

M. Masson étoit, sous tous les rapports, infiniment au-dessous de celui dont on l'établissoit successeur. M. de Voltaire brilloit presqu'également par tous les talens qu'il avoit le bonheur de réunir; et M. Masson n'a jamais

prouvé, que je sache, qu'il en ait eu aucun. Il est vrai néanmoins qu'il étoit savant et homme d'esprit; mais son esprit étoit plutôt singulier et original, que juste et solide, et sa science n'embrassoit guère que les auteurs classiques et les critiques estimés; il semblait qu'il sût par cœur les uns et les autres. Aussi sa bibliothèque, qui étoit assez nombreuse, n'embrassoit-elle, avec ces deux sortes de livres, qu'une très-grande collection de journaux littéraires. Quant à son esprit, on en jugera par les deux ou trois anecdotes que je vais rapporter.

Je ne sais à quel propos je parlai de lui à M. le comte d'Esterno, ministre de France à Berlin, vers 1782, c'est-à-dire, long-temps après que ce M. Masson nous eut quittés. Il se trouva que M. d'Esterno, qui, lui-même, étoit franc-comtois, le connoissoit; et voici l'un des traits qu'il eut à m'en raconter: « M. Masson, jeune encore, mais déjà of» ficier, eut quelques courses à faire dans sa » province avec son père. Un jour, ils pri» rent place dans une de ces voitures pu» bliques qu'on nomme *diligences*, et qui » alors s'appeloient *coches*. Là, ils ne trou» vèrent d'autre compagnie que celle d'un

» jésuite, qui lui-même étoit aussi de Franche-
» Comté. La conversation tomba sur la pro-
» vince qui les intéressoit si directement tous
» les trois; et le jeune Masson avança et
» soutint avec chaleur et persévérance, que
» dans leur province il n'y avoit que des bêtes;
» que c'étoit tout au plus si l'on pouvoit s'y
» élever jusqu'à la sphère du sens commun
» le plus matériel; que jamais elle n'avoit
» produit aucun homme célèbre ou digne
» de l'être, dans quelque genre que ce fût,
» au moins dans ceux qui tiennent aux talens
» et au génie; qu'il suffisoit, pour s'en con-
» vaincre, de parcourir la liste de ceux qui
» se sont le plus distingués dans les sciences
» et dans les lettres; liste où l'on ne trouve
» pas un franc-comtois. Le père combattit
» ce paradoxe injurieux autant qu'il le put:
» il cita des auteurs que le fils critiqua et
» maltraita. Alors le jésuite prit la parole à
» son tour, et dit au jeune détracteur de leur
» patrie: — Monsieur, quelqu'éloigné que
» je sois de penser comme vous sur ce point,
» je remarque néanmoins que vous vous dé-
» fendez avec tant d'adresse, qu'il est impos-
» sible de ne pas convenir que, tout franc-
» comtois que vous êtes, vous avez infini-

» ment d'esprit. Vous ne me nierez pas que » monsieur votre père, qui est encore franc- » comtois, en a beaucoup aussi : tous ceux » qui ont l'honneur de le connoître, en con- » viennent; et vous êtes, monsieur, trop bien » né, trop bon fils et trop juste, pour vous » élever ici contre une réputation si bien éta- » blie. Pour moi, qui suis également votre » compatriote, vous êtes trop poli, vous êtes » trop attentif à respecter dans la société les » principes et les règles de l'honnêteté pu- » blique, pour me dire en face que je ne » suis qu'une bête. Ainsi, monsieur, nous » voici trois francs-comtois que le hasard a » réunis dans cette voiture; et ces trois francs- » comtois sont même à vos yeux trois hommes » d'esprit ! Avouez que cela ne se peut trouver » que dans les pays où il y en a beaucoup. — » Le jeune Masson fut obligé de noyer sa » mauvaise thèse dans les formules de la po- » litesse. »

Frédéric, toujours pressé de connoître, juger, sonder et pomper l'esprit des autres, avoit tous les jours son M. Masson à diner; et, de plus, il ne manquoit guère, après le repas, de causer pendant quelque temps avec lui, en se promenant dans le salon voisin de la

salle à manger. Dans un de ces derniers entretiens, le roi lui dit un jour : « Faites-moi le
» plaisir de me dire quel est, selon vous, le
» plus grand capitaine qu'il y ait jamais eu au
» monde ? Je me suis souvent fait cette ques-
» tion à moi-même, et n'ai jamais pu la ré-
» soudre d'une manière bien précise et défini-
» tive. A la vérité, je me suis, en dernier
» résultat, arrêté sur-tout à trois hommes,
» Alexandre, Annibal et César. Je crois voir
» assez clairement que ceux-là l'emportent
» sur tous les autres : mais lequel des trois de-
» vance ses deux rivaux ? C'est là où gît la
» plus grande difficulté. Je vous dirai bien en-
» core que je penche fort à préférer Annibal
» et César au grand Alexandre. Celui-ci avoit
» d'habiles généraux et d'excellens soldats
» contre des peuples efféminés ou barbares :
» je suis loin d'oublier combien il étoit digne
» de commander aux uns et aux autres. Je
» ne méconnois ni sa brillante valeur, ni son
» extrême activité, ni son génie rare et tou-
» jours grand : cependant il me paroît infé-
» rieur aux deux autres, quant à l'étendue
» et à la fécondité de ce même génie, pour
» ce qui concerne la science militaire. Si je
» ne me trompe point sur cet article, il reste

» à prononcer entre César et Annibal; et
» c'est là le point qui m'arrête. A la vérité,
» Annibal me semble encore assez souvent
» supérieur même à César; mais je n'ose en
» quelque sorte me laisser aller à cette opi-
« nion. Ainsi je reprends ma question dans
» sa généralité, et je vous demande quel
» est l'homme de guerre que vous regardez
» comme le plus grand capitaine qui ait existé?
» — Sire, le plus grand capitaine qu'il y
» ait jamais eu, selon moi, c'est Henri IV. »
Cette réponse fit sur l'esprit de Frédéric l'effet que produit sur nous une grande surprise, et une pensée qui ressemble trop à une gaucherie ou à une grande ineptie. Cependant il se modéra par respect pour Henri IV, et se contenta de répliquer, que personne au monde n'estimoit et ne chérisoit Henri quatre plus que lui; qu'il le regardoit comme homme d'esprit et très-aimable, comme chevalier preux et très-galant homme, comme excellent roi et père de ses peuples; mais que ce prince n'avoit fait la guerre qu'accidentellement et par nécessité; que la qualité de guerrier n'avoit été chez lui qu'une qualité secondaire; et que comme ce n'étoit pas son premier trait caractéristique, il ne falloit pas

le porter ici en ligne de compte ; d'où il arrivoit que, revenant à sa question, il retomboit toujours sur Annibal. « Et moi, sire, » reprit Masson, sur Henri IV. » En tout autre moment, le roi se seroit probablement fâché : heureusement pour son chambellan, il se trouva de bonne humeur. La scène lui parut comique, et il résolut de s'en amuser durant quelques momens. Il prit donc l'air et le ton d'un homme qui, réfléchissant bien profondément sur ce qu'il va dire, fait plusieurs pas en silence, et finit par ces mots : *Oui, tout bien considéré, Annibal* ; et Masson, qui marche à côté de lui un demi-pas en arrière, imite le même jeu, et redit à son tour : *Oui, Henri IV.* La promenade, le silence, tout continue de la même manière, l'un répétant de temps en temps : *Annibal* ; et l'autre répliquant bien fidèlement : *Henri IV* ; jusqu'à ce qu'enfin sa majesté rentrât dans son cabinet, en redisant encore avec un grand éclat de rire : *Annibal*, sur quoi Masson ne manqua pas, avant de s'en aller, de faire répéter aux échos du salon : *Henri IV*. . . .

Cette scène perdit à peu près M. Masson dans l'esprit du roi : celui-ci ne le regarda plus que comme un original qui n'avoit pas le sens

commun,

commun, et qui ne pouvoit lui servir que de bouffon.

Peu après, madame la princesse Amélie, sœur du roi, passa par Potzdam en revenant de prendre possession de son abbaye et principauté souveraine de Quedlinbourg. C'étoit un canonicat protestant, d'environ cent mille francs de revenus, que Frédéric avoit procuré à cette sœur chérie et non heureuse, lorsqu'il eut été bien décidé qu'on ne la marieroit pas. Le frère, en cette circonstance, voulut retenir sa sœur auprès de lui pour un jour ou deux : il lui donna même un repas de cérémonie, comme à une princesse souveraine; et il y fit inviter M. Masson, dans l'idée que celui-ci pourroit aider à la conversation, et peut-être égayer la compagnie par quelques originalités inattendues. Le roi, en cette circonstance, ne se trompa qu'à demi : M. Masson fut très-original, mais il ne fit rire personne. « Madame, » dit-il à la princesse Amélie, vers la fin du repas, dans un de ces momens de silence d'où il crut devoir retirer la compagnie, « lorsque M. le duc d'Orléans, » régent de France, donna l'abbaye de Chelles » à mademoiselle d'Orléans, sa fille, il lui » dit : Ma fille, vous ferez trois vœux; le

» vœu d'obéissance, et vous commanderez; » le vœu de pauvreté, et vous serez riche; » enfin le vœu de chasteté, et vous le gar- » derez, si vous le pouvez. » A ce propos, tout le monde baissa les yeux; le silence fut plus profond qu'auparavant; et l'on attendit le moment de se lever de table pour quitter M. Masson, et ne le revoir jamais. En effet, depuis ce diner, il n'a jamais été appelé: jamais même on n'a parlé de lui; il a été ou- blié; c'est comme s'il avoit disparu. Il n'a pas tardé, de son côté, à sentir à quel point il avoit déchu; et il a pris son parti en homme aussi décidé que Frédéric. Il n'a plus vu per- sonne; il n'a plus reçu ni rendu aucune visite; il s'est renfermé chez lui dans une solitude profonde; et c'est tout au plus s'il a pris l'air quelquefois. Il a été très-universellement ou- blié, et a de même oublié le monde entier: il s'est enfoncé au milieu de ses livres, et ne les a plus quittés. Il ne s'est plus fait faire aucun habit, car il ne lui a plus fallu qu'une vieille robe de chambre, ou une mauvaise redingotte. Une vieille femme a eu soin de son petit ménage; il s'est réduit à une parci- monie presque incroyable; il n'a plus vécu que de quelques herbages; et l'on prétend,

en un mot, que jamais sa dépense n'a outrepassé la somme de dix sous par jour. C'est ainsi qu'il a vécu durant plus de seize ans. Il étoit parvenu à se faire tellement oublier, qu'on ne le connoissoit plus à Potzdam, et que c'eût été bien en vain qu'on y eût demandé de ses nouvelles; il étoit aussi parvenu à tellement oublier le monde, qu'il n'a pas su un mot de cette guerre de sept ans qui a rendu Potzdam si désert autour de lui pendant si long-temps; car, quelqu'un parlant de cette guerre en sa présence, après qu'on en fut revenu, il demanda de quelle guerre on parloit; et l'on vit son étonnement, et la peine qu'il avoit à croire qu'il eût été seul durant tant d'années.

C'est ainsi qu'il a passé seize à vingt ans de sa vie, ne sortant jamais de son appartement que pour venir à Berlin tous les deux ou trois ans une fois, sans doute pour faire passer ses épargnes en France par quelque banquier bien affidé et bien discret.

Je l'ai rencontré un jour chez un libraire, dans un de ces voyages. Il soutint quelques opinions qui me frappèrent par leur originalité, et qui furent cause qu'après qu'il fut parti, je demandai qui c'étoit. Il avoit un

habit noir, bien déformé, bien usé, et même rapetassé; et l'on m'assura qu'il ne lui en restoit pas d'autre.

Enfin, après tant d'années de retraite et d'inutilité, il fut obligé de revenir en France. Le roi raya son nom sur les états de paiement, et lui fit dire qu'il étoit libre d'aller où il voudroit. « Je sais bien, » disoit à ce sujet M. Masson, « que je suis absolument inutile » au roi; mais ce n'est pas moi qui ai cherché » à lui être attaché; c'est lui qui m'a sollicité : il ne m'a donné que l'équivalent de » ce que j'avois de mon pays. Je lui ai sacrifié de plus mes espérances : car à quel » grade serois-je parvenu, si j'avois continué de servir ma patrie ? De combien » mon sort ne pourroit-il pas être amélioré ? » En me renvoyant comme il le fait, me » donne-t-il la pension de retraite que j'aurois eue chez moi ? Il ne me donne rien; » et je puis dire, sous tous ces rapports, » qu'il commet une injustice manifeste envers moi, quelque inutile que je lui aie » été. »

Il partit avec tous ses livres : ce fut là tout son mobilier; et il alla achever sa carrière dans sa province, où l'on peut présumer qu'il

n'aura pas éprouvé de besoins, ses économies de vingt ans au moins ayant dû lui procurer une rente même plus forte que les appointemens qu'il avoit à Potzdam.

CONCLUSION DE CET OUVRAGE.

Je termine ici ce Recueil, parce qu'en cherchant à peindre le plus grand-homme du dernier siècle, sous le point de vue que j'ai indiqué dans ma Préface, je n'ai point eu pour objet de tout dire. Je n'ai voulu que choisir et rassembler ce que les détails de sa vie m'ont offert de plus caractéristique; et, à cet égard, il me semble que ma tâche est remplie. Du reste, n'ayant entrepris cet Ouvrage que dans le dessein de proposer aux hommes un grand et illustre sujet, soit d'imitation, soit de méditation, je n'ai voulu ni séduire, ni tromper. Je n'ai dissimulé ni les torts, ni les foiblesses: je n'ai écarté que les propos hasardés et les calomnies. C'est un héros-homme, un héros d'histoire, et non un héros-dieu, un héros de roman, que j'ai cherché à faire connoître; et dès-lors j'ai pris les traits propres à en former la physionomie, non dans les actes d'apparat que l'imagination ne manque jamais d'agrandir et d'embellir, c'est-à-dire, de défigurer;

mais dans les actions les plus simples et les plus ordinaires, lesquelles n'admettent guères d'autre ornement que la naïveté et la vérité.

Un funeste préjugé me paroît avoir exercé, jusqu'à présent, un trop grand empire sur la plupart des historiens. Ils se sont persuadés qu'il n'y a que les faits éclatans qui soient dignes de leur muse ; et il est vrai que les faits de ce genre rendent leurs ouvrages des plus brillans ; mais ne les rendent-ils pas moins utiles, ou même nuisibles à la saine morale? Nos savans naturalistes et chimistes, qui sont aussi des historiens, (les historiens de la nature physique) ont fait faire depuis peu d'années des progrès infiniment précieux aux sciences qu'ils cultivent, parce que plus sages que leurs laborieux et respectables devanciers, ils ont abjuré cet esprit de système qui prétend deviner et devancer les faits, et qu'ils se sont religieusement astreints à n'étudier qu'en elle-même cette nature que l'on ne parvient à vaincre, dit Bacon, qu'en la suivant. Eh bien, que l'histoire morale, adoptant la même méthode, soit plus strictement asservie aux mêmes procédés, et l'on sera étonné des avantages qui en résulteront. Dans ce champ non moins étendu, non moins

important à cultiver, non moins difficile à défricher, choisissons de cette sorte les sujets les plus propres à nos expériences. Epions avec sagacité, et recueillons les détails des phénomènes que nous y découvrirons. Ne songeons qu'à être fidèles et vrais, et nous parviendrons au véritable système de la morale : nous vaincrons la nature, parce que nous n'aurons fait que la suivre.

Le plan que j'indique ici n'est pas nouveau, sans doute : on le retrouve en partie dans ce qu'on appelle *Mémoires historiques*, et en particulier dans *les Vies des Hommes illustres*, par Plutarque ; mais il m'a paru qu'on s'en est bien malheureusement écarté, au moins pour la manière de traiter les détails : et que ce seroit rendre un service essentiel au genre-humain, que de nous y ramener, et principalement d'en perfectionner la méthode.

Fin du Tome cinquième et dernier.

TABLE

DES ARTICLES

Contenus dans ce Cinquième Volume.

Fin de la Table des Articles du Cinquième et dernier Volume.

17
37
12
20
13
6
4
1
5
8
1



